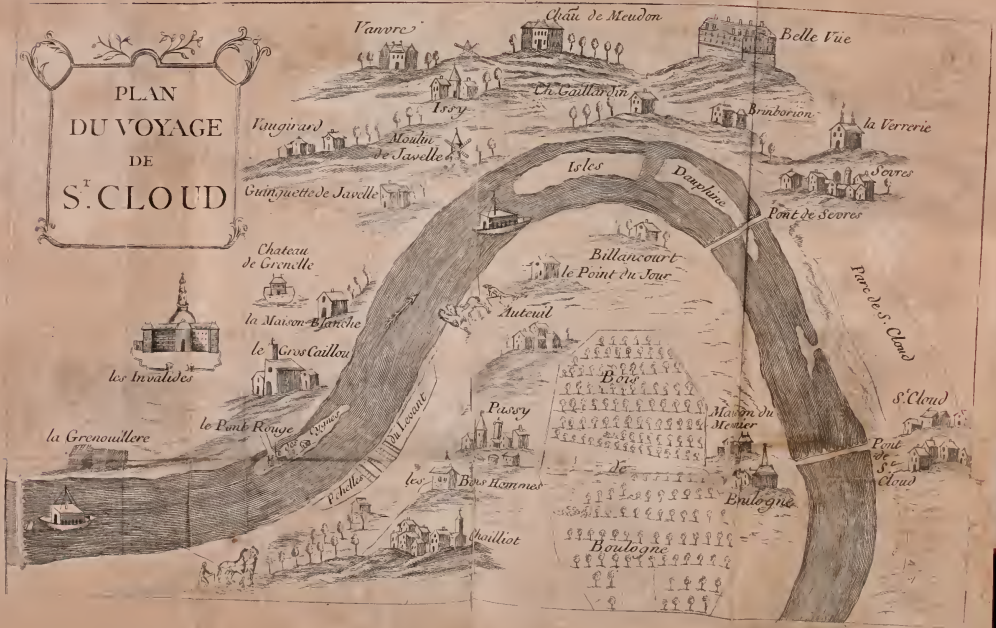
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

6 de spec 62

Hell

- le voyage de Paris à St Cloud est complet, malgré la Tuentions "1ère partie"
- "le Retour de St Cloud par mer et par terre" paraît en 1753, comme complément au 1er ouvrage -
- la la commande est de Linguet

BIBLIOTHECA
Ottaviensis


PLAN
DU VOYAGE
DE
S.T CLOUD
Vanvre
Chau de Meudon
Belle Vue
Issy
Ch. Caillaudin
Vaugirard
Moulin de Javelle
Brimborion
la Verrerie
Guinguette de Javelle
Isles
Dauphine
Sevres
Pont de Sevres
Billancourt
le Point du Jour
Chateau de Grenelle
la Maison Blanche
Auteuil
le Gros Caillou
les Invalides
Bois
de
Boulogne
Passy
Maison du Menier
la Grenouillere
le Pont Rouge
Pont de St Cloud
les Bons Hommes
Chaillot

Neel, Louis Balthazard

VOYAGE
DE PARIS
A ST. CLOUD
PAR MER,
ET RETOUR
DE ST. CLOUD A PARIS
PAR TERRE.

QUATRIEME ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée, avec une Carte très-exacte, dont le Plan a été levé sur les lieux.

PREMIERE PARTIE.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXII.
Avec Privilege du Roi.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

DC
707
.N44
1762

Coll. spec.

EPITRE

A LA CHARMANTE

HENRIETTE.

MADEMOISELLE,

Je manquerois à l'amour, au devoir & à la reconnoissance, si je ne vous dédiois point ce petit Ou-

vrage : à l'amour , parce que je ne ſçaurois trouver trop d'occaſions de vous en donner des marques : au devoir , parce que c'eſt à vous ſeule au monde que je dois mes hommages ; & à la reconnoiſſance enfin , parce que je ne ſuis redevable qu'à vous des lumieres que j'ai acquiſes pendant mon voyage.

Vivez donc à jamais dans mes Ecrits comme vous vivrez dans mon cœur : je n'en ai qu'un , chere Henriette : que n'en ai-je mille ! Ils ne ſuffiroient pas encore à l'étendue de ma paſſion pour vous.

Ne vous formaliſez point, s'il vous plaît, de ce que je ne ſuis point ici l'exemple de ces Auteurs qui rempliſſent leurs Epitres dédicatoires des louanges de leur Héroïne. Ce n'eſt point aſſûrément que vous ne puiſſiez m'en fournir une matiere bien abondante ; mais j'ai mes raiſons pour n'en rien faire. Je ſuis naturellement jaloux, & je ne pourrois me déterminer à publier des charmes que je voudrois n'être connus que de moi. Souffrez ſeulement que je vous diſe ici que, quoique je ſois bien perſuadé que vous ne doutez point

de mon amour, je ſuis bien certain au moins que vous en ignorez l'excès, puiſque moi-même je ne pourrois l'exprimer, ſans manquer au reſpectueux attachement que vous a voué pour la vie,

MADEMOISELLE,

Votre très-humble
& très-obéiſſant
Serviteur...

BOUQUET

A LA MESME,

POUR LE JOUR DE SA FESTE.

JE veux bien, en faveur du jour de vorre Fête,
Adorable Henriette, oublier vos rigueurs :
Venez, approchez votre tête,
Je la couronnerai des plus brillantes fleurs ;
Mais quelles fleurs, hélas ! m'offrira la Nature,
Qui puiſſent de mes feux vous faire la peinture ?
Et quelles fleurs auſſi ne s'obſcurciroient pas
Vis-à-vis de l'éclat de vos divins appas ?
Sur ce teint de lys & de roſes,
Il ſemble qu'à l'envi mille fleurs ſoient écloſes,
Pour confondre ces autres fleurs,
Que l'Aurore, au matin, arroſe de ſes pleurs.
Il vous faudroit un cœur qui fût tendre & fidele :
C'eſt l'unique Bouquet qui ſoit digne de vous.
Le mien eſt l'un & l'autre ; acceptez-le, cruelle :
S'il eſt ſi maltraité, reconnoiſſez vos coups.

AUTRE BOUQUET.

ON ne compte par an que quatre bonnes Fêtes :
C'eſt un point ſur lequel tout le monde eſt d'accord :
C'eſt la Loi, ce ſont les Prophetes ;
Et qui contrediroit, paroîtroit avoir tort,
Et compter une hiſtoriette.
Cependant, moi qui compte mieux,
Ou qui ſuis plus dévotieux,
J'en trouve cinq, adorable Henriette ;
Car la vôtre eſt un jour ſi ſolemnel pour moi,
Que, pour la célébrer, j'enchéris ſur la Loi.

AVANT-PROPOS.

POUR témoigner au Public combien je suis sensible aux applaudissemens qu'il lui a plu de donner aux trois premieres Editions de ce petit Ouvrage, je me suis déterminé à le retoucher dans cette quatriéme, & à y faire quelques petites augmentations qui plairont peut-être autant que le reste. On m'a beaucoup engagé à y ajouter une seconde Partie. Des occupations très-sérieuses ne m'ont pas permis d'y travailler ; mais un homme de Lettre s'en est bien voulu charger, & je pense que le Public le recevra avec la même bonté.

Ainsi donc, me voilà Voyageur & Auteur tout-à-la-fois : aussi petit Voyageur, il est vrai, que petit Auteur ; mais, hélas ! combien de ces

grands & fameux Auteurs, martyrs ambitieux de la Littérature, auroient bien souhaité n'avoir pas été plus loin que *Saint Cloud*, pour avoir aspiré à ce vain titre ? Ils n'auroient point, sans doute, été forcés de s'expatrier & de laisser des orphelins (*a*) innocens en bas âge, ou ils ne se seroient pas vus arracher des bras de leurs enfans proscrits, au moment même de leur conception.

Autrefois, les enfans portoient l'iniquité de leur pere jusqu'à la septiéme Génération. Ce sont au contraire aujourd'hui les peres qui portent celle de leurs enfans. Dès l'instant de leur naissance, ils sont devenus responsables de leur mauvaise affection, & cela est bien juste. La peine doit remonter à la source du crime, & non pas descendre pour y envelopper d'innocentes victimes : La Société y trouvera mieux son

(*a*) Leurs Ouvrages.

compte par la ſuite, en ce que les peres, plus circonſpects, s'étudieront à ne plus engendrer que des enfans dignes d'eux, & qu'ils ne pourront déſavouer. Ils ſubtiliſeront la matiere pour perfectionner la forme : dès-lors la Nature ne dégénerera plus, *non parient aquilæ columbas.* La médiſance enfin & la calomnie confondues, ſeront forcées de rentrer aux enfers & de s'y conſumer.

Tout ex-Ecolier que je ſois, je ſens parfaitement bien qu'il vaut mieux louer ingénument, comme je fais, la jeune & belle Henriette, & lui faire ma cour, que d'égratigner malignement la vieille & laide Charlotte, & lui déplaire.

Le jugement favorable qu'a porté ſur moi l'ingénieux & ſubtile Obſervateur Littéraire m'eſt, on ne ſçauroit plus, flatteur. Il eſt grand d'obliger un ami ; mais il eſt plus grand

encore d'obliger un inconnu *(a)*. Je ſuis extrêmement charmé de lui avoir plu, & je le remercie de ſon indulgence pour un Anonyme qui brûle de le connoître. Peut-être auroit-il la complaiſance de m'indiquer dans *le Chef-d'œuvre d'un Inconnu*, l'Imitation qu'il me reproche ſi

(*a*) „ Un Anonyme vient de donner le Voyage „ de Saint Cloud par mer & par terre.

„ Cette Brochure (ajoûte-t-il) eſt extrême„ment amuſante ; & je vous conſeille, Mon„ſieur, de la placer dans votre Bibliotheque au „ rang des meilleures Critiques. Il y a plus d'eſ„prit dans les *66* pages dont elle eſt compoſée, „ que dans le vaſte cahos de certains volumes „ *in-folio* que vous connoiſſez. Les termes de „ Marine & les noms des Vents y ſont toujours „ placés à propos, & d'une maniere très-comi„que. L'Auteur, tel qu'il ſoit, a un rare talent „ pour la narration & pour copier le ſtyle des „ perſonnages qu'il introduit. Le fameux *Chef„ d'œuvre d'un Inconnu* eſt le pere de tous les „ Ouvrages de ce genre. Mais, quand on em„ploye auſſi heureuſement l'idée d'un autre ſur „ un objet différent, on peut bien ſe paſſer du „ mérite de l'invention. *Feuilles ſur quelques Ecrits de ce tems, 10 Juillet 1749, Lettre 7, pages 127 à 133.*

poliment ; car je commence par lui avouer de bonne foi que je n'ai point assez de vivacité pour trouver aucun rapport entre ce sçavant Livre & le mien. Je respecte trop *Matanasius* pour jouer au parallele avec lui. Si cependant j'ai heureusement tombé dans quelques-unes des idées de ce Docteur satyrique, je me crois toujours en droit d'en revendiquer l'invention & la propriété, jusqu'à ce que *fiat lux*.

Au reste, je n'ai jamais prétendu donner au Public un Ouvrage d'esprit en lui présentant celui-ci. Je connois mon foible, & je sçais trop la difficulté qu'il y a à acquerir le droit de Bourgeoisie dans la République des Lettres, pour avoir la présomption de me l'arroger à si bon marché. Je n'ai eu d'autre but que d'amuser les autres en m'amusant le premier, & j'aime beaucoup mieux voir vendre publiquement mon Li-

vre à la Bibliotheque bleue, que de le voir offrir ſous le manteau relié en maroquin. L'Auteur & le Libraire y gagnent moins, à la vérité, mais ils en dorment plus tranquillement.

Pour revenir au ſçavant Auteur des Feuilles Périodiques, il n'eſt point étonnant qu'il ne me connoiſſe point. Je n'ai jamais paſſé par ces épreuves diſgracieuſes qui décident les Auteurs ſatyriques. Mon nom ne ſe trouve point ſur le Martyrologe de la B. Noviciat ordinaire de preſque tous nos jeunes Erudits. Mes Ouvrages n'ont été affichés que dans l'Almanach de Liége (*a*) je n'ai été ni Moine, ni Abbé. Je n'ai point aſſez de mérite pour être admis dans ces tumultueuſes Aſſemblées de Sylphes, où les beaux eſprits tiennent

(*a*) Dans le double Almanach de Liège de 1749, on a inſéré (pour fourniture) un Poëme de l'Auteur ſur le Siége & la Priſe de Maſtrich; il avoit été imprimé in 4° à Bruxelles & à Paris, dans ſon tems.

leur ſabath. Quoique l'on n'y faſſe ſouvent que bien maigre chere en bons mots, on n'y fait point de crédit ; chacun y paye ſon écot, & j'y payerois bien mal le mien. Je ne jouis point d'une fortune aſſez brillante pour être en état de la partager avec ces Groupes de *Jurés-Crieurs du Parnaſſe*, qui ouvrent la marche de preſque tous ceux qui prétendent à l'*immortalité*. Car un Auteur qui eſt obligé de vivre de ſa plume, n'en a jamais trop pour lui, encore eſt-il obligé de faire bien ſouvent des repas qui ne ſe reſſentent que trop de la légereté de ſa nourrice ; & enfin je ne me ſens point né pour faire ma cour à ces femmes qui ſe mêlent de vouloir donner le ton aux Ouvrages, & de colporter les Auteurs.

PREFACE.

UN Livre ſans Préface eſt un Palais ſans frontiſpice, un Vaiſſeau ſans proue, une Actrice ſans intrigue, une Mulle ſans houſſe, une Fille ſans buſque, une Femme ſans fontanges, une Veuve ſans crêpe, une Dévote ſans Directeur, un petit-Maître ſans fatuité, un Auteur ſans amour propre, un Amant ſans indiſcrétion, un Militaire ſans dettes, un Avocat ſans préſomption, un Procureur ſans dé-

tour, un Greffier ſans avidité, un Financier ſans impertinence, un Médecin ſans Grec, un Chirurgien ſans lancettes, un Apothicaire ſans lunettes, un Poëte ſans folie, un Muſicien ſans ſoif, un Peintre ſans miſere, un Marchand ſans mauvaiſe foi, & enfin un Limonadier ſans marbres, ſans luſtres & ſans glaces.

Ergo, & je pars de-là pour conclure qu'il faut abſolument une Préface à un Livre tel qu'il ſoit. C'eſt même ordinairement ce qu'il y a de moins mauvais dans tout le corps de

l'Ouvrage, parce que l'Auteur a toujours grand ſoin d'y jetter le premier feu de ſon imagination, qui ſe réduit à la vérité très-ſouvent à quelques petites bluettes d'eſprit ; mais qui préviennent au moins en faveur du reſte ; & ces ſortes de Préfaces reſſemblent à un ravalement ſur une vieille maiſon, ou à un Almanach de Liége doré ſur tranche.

D'autres au contraire, après avoir abuſé de votre patience à vous faire lire une longue Préface, large en platitudes, de trois à quatre cens pages, auſſi

malimaginées que mal ſuivies, ne ſont éclater la bombe de leur imaginative que dans les dernieres lignes, qui ſouvent n'eſt qu'une petite dragée enveloppée dans trente-ſix morceaux de papier.

Un ſuffiſant enthouſiaſme de ſon Ouvrage employe toute une Préface à faire valoir les ſoins qu'il s'eſt donnés; le tems qu'il a paſſé, & les difficiles recherches que lui ſeul étoit capable de faire. L'impudence avec laquelle il reclame le ſuffrage des connoiſſeurs, comme ne pouvant lui être refuſé, ne

reſſemble-t-elle pas à l'effronterie de celui qui demande l'aumône le piſtolet à la main ?

Celui-ci plus modeſte en apparence, mais dans le fond auſſi ambitieux que le premier, ſemble s'y mettre à genoux devant le Lecteur pour implorer ſon indulgence, qu'il tâche de concilier par mille baſſeſſes qui ne conviennent qu'à un Contrôleur vis-à-vis d'un Fermier Général.

Celui-là enfin poſſédé de la manie de ſe faire imprimer & afficher, & tranchant de l'*homme aimable* dans la Litté-

rature, choisit un Titre, dont l'annonce séduit; mais qu'il ne remplit point, de sorte que toute la bonté de son Livre se réduit à la Préface dédicatoire. N'est-ce pas un Roi d'armes qui va au marché avec son habit de cérémonie ?

Par ménagement pour le Public, qui mérite à tous égards d'être respecté, même dans son mauvais goût, je me suis appliqué, autant que j'ai pu, à ne point tomber dans aucun de ces inconvéniens, en soutenant également par tout & mon caractere & mon style. Tel on

me trouve dans le commencement, tel on me trouvera jusqu'à la fin. Je ne farde point ma marchandise, parce que je n'ai nulle envie de tromper personne. Si je vous déplais dans les premieres pages, n'allez pas plus loin ; car le reste ne vaut pas mieux : si au contraire je vous amuse dès mon début, continuez, & je vous amuserai jusqu'au bout. Voilà ma Préface, puisqu'il en faut une nécessairement.

C'est ici parler un peu cavalierement à ses Juges ; mais les succès qu'ont eu déjà mes deux

précédentes Editions, me rendent plus fier que je n'euſſe oſé l'être à la premiere. Un peu de vanité eſt ſupportable en pareil cas.

Pluſieurs de mes amis, un peu trop formaliſtes Patriotes ſe ſont plaints du ridicule que ſemble vouloir jetter mon Livre ſur les Pariſiens. Il eſt vrai que le portrait que j'y fais du parfait Badaut, eſt ſi parlant en tous points, que c'eſt, pour ainſi dire, prendre la nature ſur le fait, & les mains dans le ſac; mais en jouant le général, je n'ai jamais entendu inſulter

le particulier ; & s'il ſe trouve encore quelques copies de mon original, elles ſont très-rares, & c'eſt par vice de terroir. Au reſte, ſalut au dégourdi, & ſerviteur à la badauderie.

Enfin, on m'a reproché d'avoir ſemé trop de latin dans un ſi petit Ouvrage ; mais un jeune homme qui ſort de deſſus les bancs, n'a-t-il pas la rage d'en mettre à tout propos ? Et j'ai cru même par là le caractériſer plus parfaitement ; car rien ne flatte plus un pere & une mere, que lorſque, pour les dédommager de dix ans de penſion au College

Collége pour leur fils, ils lui entendent proférer quelques mots Latins qu'ils ne comprennent pas. *Dame! diſent ces bonnes gens; voyez-vous Cadet? il parle Latin comme un Ange; c'eſt un eſpiégle qui nous a coûté plus qu'il ne peſe à la vérite; mais auſſi il a de l'eſprit plus qu'il n'eſt gros, & il feroit prendre des Billets d'enterrement pour des Lettres de change.*

J'ai obſervé de traduire dans cette Edition tout ce qu'il y a de Latin en faveur des Dames & de ceux qui ne l'entendent

point, afin de me rendre à la portée de tout le monde; c'eſt une attention de plus dont je demande acte au Public : peut-être ne m'en tiendra-t-il pas compte; mais il vaut mieux faire cent ingrats que de le devenir une ſeule fois.

VOYAGE
DE PARIS
A S. CLOUD
PAR MER,
ET RETOUR
DE S. CLOUD A PARIS
PAR TERRE.

LA Passion de Voyager, eſt ſans contredit la plus digne de l'homme; elle lui forme l'eſprit en lui donnant la pratique de mille choſes que la théorie ne ſçauroit démontrer. Je puis en parler aujourd'hui avec

connoiſſance de cauſe. Il n'y a rien de ſi ſot & de ſi neuf qu'un Pariſien qui n'eſt jamais ſorti des Barrieres: s'il voit des Terres, des Prés, des Bois & des Montagnes qui terminent ſon horiſon, il penſe que tout cela eſt inhabitable: il mange du pain & boit du vin à Paris, ſans ſçavoir comment croît l'un & l'autre. J'étois dans ce cas avant mon Voyage; je m'imaginois que tout venoit aux arbres; j'avois vu ceux du *Luxembourg* rapporter des *Marons d'Inde*, & je croyois qu'il y en avoit d'autres dans des jardins faits exprès qui rapportoient du bled, du raiſin, des fruits & des légumes de toutes eſpeces: je penſois que les bouchers tenoient des Manufactures de viande, & que celui qui faiſoit la meilleure étoit le plus fameux; que les Rotiſſeurs fabriquoient la Volaille & le Gibier, comme les Limonadiers fabriquent le Chocolat; que

la Seine fourniſſoit la Morue, le Harang ſor, le Maquereau, & tout ce bon poiſſon qu'on vend à Paris; que les Teinturiers ordinaires faiſoient le vin à huit & à dix ſols pour les Cabaretiers, mais que le bon ſe faiſoit aux Gobelins comme y ayant la meilleure teinture; que la Toile & les Etoffes venoient dans certains endroits comme les toiles d'araignées derriere ma porte, & enfin que les Fermiers Généraux faiſoient l'or & l'argent, & le Roi la monnoye, parce que j'ai toujours vu un Suiſſe de ſa livrée à la porte de l'Hôtel des Monnoyes à Paris.

Mais puiſque je parle du Roi, je ne ſçaurois me diſpenſer de dire ce que j'en ai toujours penſé ſi jeune que j'ai été. Sur le portrait que l'on m'en avoit fait, je me le figurois auſſi puiſſant ſur ſes Sujets que l'eſt ſur ſes Ecoliers un Régent de ſixieme, qui peut leur donner le fouet ou des

dragées ſuivant qu'ils l'ont mérité. La premiere fois que je le vis, ce fut un jour de congé au petit Cours, où il paſſoit en allant à Compiegne; je n'avois pas plus de dix ans pour lors; cependant à ſa vue je me ſentis intérieurement ému de certain ſentiment de reſpect que lui ſeul peut inſpirer, & que perſonne ne ſçauroit définir: je trouvois tant de plaiſir à le conſidérer, qu'après l'avoir vu bien à mon aiſe dans un endroit, je courois vîte à un autre pour le revoir encore; de ſorte que j'eus la ſatisfaction de le voir ſept fois ce jour-là, & je crois que je le verrois tous les jours avec le même empreſſement. Je me ſouviens bien que je fus moins ébloui de la magnificence de ſa nombreuſe ſuite, que frappé des rayons majeſtueux qui partoient de ſon auguſte front. Juſques-là je m'étois imaginé qu'il n'y avoit rien de ſi beau dans

le monde qu'un Recteur de l'Université, précédé processionellement des quatre Facultés. Ensuite sur le bruit de ses exploits militaires, je le comparois aux Césars & aux Alexandres dont parlent nos Auteurs Latins : au recit de son goût & de sa protection pour les Arts, je lui trouvois toutes les qualités d'Auguste ; & enfin j'ai toujours depuis conservé pour Sa Majesté une vénération si parfaite, que je sens bien que rien ne pourra jamais l'altérer.

Mais je suis bien revenu aujourd'hui de toutes mes erreurs & de mon ignorance sur la Nature ; il ne me falloit rien moins pour cela que le Voyage de long cours, d'où, par la grace de Dieu, je suis de retour, & dont je donne ici la Relation au Public. Rien de plus capable d'exciter les jeunes gens à voyager que la lecture de différens Voya-

geurs; c'eſt auſſi le ſeul que je me ſuis propoſé.

Il y avoit deux ans que l'on me tourmentoit pour me faire ſortir de Paris, lorſqu'enfin un de mes intimes amis du Collége, dont le pere a une fort jolie maiſon de campagne à Saint Cloud, me preſſa ſi vivement de l'y aller voir, que je ne pus m'en défendre. La priere de la charmante Henriettte ſa ſœur, que je commençois à aimer, que j'ai aimé depuis, que j'aime, & que j'aimerai toute ma vie, acheva de m'y déterminer: j'avois beſoin d'un auſſi puiſſant motif pour vaincre ma répugnance à jamais m'expoſer en route. Elle me dit qu'elle y devoit aller paſſer les Fêtes de la *Saint Jean* & de la *Saint Pierre*, & me fit promettre par l'amour que j'avois pour elle, de venir l'y joindre. Le ton gracieux & tendre avec lequel elle me dit cela, fut encore un vé-

hicule qui me porta à lui jurer par ſes beaux yeux, que je ferois tout pour elle. Que pouvois-je jurer de plus ſacré pour moi? je lui donnai cent baiſers parlans pour gages de mon ſerment, & je lui en aurois donné mille s'il n'avoit pas fait ſi chaud; mais je la quittai tout en ſueur, tant je m'étois fait de violence en lui ſacrifiant mon dégoût pour le Voyage.

Omnia vincit amor, & nos cedamus amori.... Rien ne peut réſiſter à l'amour, & cedons-lui donc, diſois-je en moi-même; c'eſt Virgile qui l'a dit mot pour mot, & Virgile n'étoit pas un ſot; il faut donc le croire: apparemment qu'on aimoit déjà de ſon tems, & pourquoi n'aimerois-je pas auſſi aujourd'hui? Mais quand au Collége on me donnoit ſes Eglogues à expliquer, devois-je jamais prévoir que je me ſerois fait un jour l'application de ce beau paſſage?

Omnia vincit amor, & nos cedamus amori.

Il eſt des deſtinées auſquelles on ne peut ſe ſouſtraire, quelque violence que l'on faſſe pour s'en empêcher; mais enfin ſi l'amour eſt un crime auſſi grand que mon Régent me l'a toujours voulu perſuader, devroit-il être accompagné de tant de plaiſir, & peut-il jamais y avoir de mal à faire une choſe qui nous plaît tant? Pourquoi auſſi tout le monde y en prend-t-il? car tous nos Livres Grecs & Latins ſont remplis des noms d'illuſtres coupables qui y ont ſuccombé comme moi : ſi c'eſt véritablement un crime, il flatte plus que toutes les vertus de ma connoiſſance. Mais auſſi eſt-ce bien-là ce qu'on appelle amour, que ce que je ſens actuellement? Depuis que j'ai embraſſé ma chere Henriette, je ne me poſſede plus; mon eſprit ſemble être ſorti de ſa ſphere ordinaire; le

cœur me bat continuellement, je ſouhaiterois l'embraſſer toujours ; elle ne me ſort point de devant les yeux ; tantôt je lui parle, & elle me répond ; tantôt je parle ſeul. Je ne ſonge plus ni à mon battoir, ni à mon ballon, je ne penſe uniquement qu'à elle. Eſt-ce rêver ? eſt-ce aimer tout de bon ? Si c'eſt un ſonge, puiſſe-t-il durer toujours, tant il m'eſt agréable. Si c'eſt aimer, comment pouvoit-on avoir la cruauté de me faire un portrait ſi hideux d'une choſe qui me paroît avec tant de charmes ?.... Mais mon parti eſt pris ; oui, Virgile, vous avez raiſon, *& nos cedamus amori*. C'eſt bien dit, aimons donc, & eſſayons ſi en perfectionnant un ſi joli crime, je ne pourrois pas en faire une vertu : le poiſon le plus ſubtil, quand il eſt bien préparé, devient la médecine la plus ſalutaire. Oui, chere Henriette, je vous aime, & je crois que je vous

aimerai toujours. La preuve que j'y ſuis bien déterminé, c'eſt que vous m'avez fait promettre de quitter Paris pour aller à Saint Cloud par mer, moi qui hais tant cet Elément. Non-ſeulement je vous ai promis, mais je vous tiendrai parole, *alea jacta eſt*, la balle eſt jettée; je braverai les fatigues du Voyage; j'affronterai les périls de la mer; je m'expoſerai aux inconvéniens du changement d'air, il n'eſt rien en un mot que je ne vous ſacrifie....

Omnia vincit amor. Je m'embarquerai le jour que vous m'avez fixé; j'irai vous joindre.... Mais non, je n'irai pas; j'y volerai ſur les aîles des vents, l'Amour m'y guidera: je ne m'en tiendrai pas même là, car ſi l'on peut aller encore plus loin que Saint Cloud, & que l'envie de voyager vous continue, je vous ſuivrai par tout ſi vous voulez; nous verrons enſemble le bout du mon-

de! Pour vous & avec vous, où n'irois-je pas? que ne ferois-je pas? Actuellement que je me suis fait émanciper, me voilà mon maître; ma mere & mon tuteur m'ont rendu leur compte, & je n'en dois à personne.....

Telles étoient mes réflexions lorsque pensant très-sérieusement que je n'avois plus que huit jours pour me disposer à partir, je commençai par faire blanchir tout mon linge que j'étageai dans une malle, avec quatre paires d'habits complets de différentes saisons, deux perruques neuves, un chapeau, des bas & des soulliers aussi tous neuf: & comme j'avois entendu dire qu'en voyage il ne falloit s'embarrasser de bagage sur soi que le moins que l'on pouvoit; je mis dans un grand sac de nuit tout mon nécessaire; sçavoir, ma robbe de chambre de calleman-de rayée, deux chemises à langue-

tes, deux bonnets d'été, un bonnet de velours aurore brodé en argent, des pantoufles, un sac à poudre, ma flûte à bec, ma carte Géographique, mon compas, mon crayon, mon écritoire, un sixain de piquet, trois jeux de Commette, un jeux d'Oye, & mes Heures: je ne réservai pour porter sur moi que ma montre à réveil, mon flacon à cuvette plein d'eau *sans pareille*, mes gants, des bottes, un fouet, ma redingotte, des pistolets de poche, mon manchon de renard, mon parapluie de taffetas verd, ma grande canne vernisée, & mon couteau de chasse à manche d'agathe.

Tout mon équipage fut prêt en quatre jours, il ne s'agissoit plus que de mettre ordre à mes petites affaires, tant spirituelles que temporelles. Après avoir fait une bonne & ample confession générale, je fis un testament olographe, que j'écrivis

moi-même à tête repoſée, en belle écriture, moitié ronde & moitié bâtarde : je fus faire mes adieux à tous mes voiſins, mes parens & amis, & je payai tous ce que je devois dans le quartier, à ma Blanchiſſeuſe, à mon Perruquier, à ma Fruitiere & aux autres. J'avois toujours oui dire que l'air de la mer étoit malfaiſant à ceux qui n'y étoient point habitués de jeuneſſe ; & pour m'y accoutumer petit-à-petit, j'allois tous les jours me promener ſur les Bateaux des Blanchiſſeuſes pendant une heure ou deux ; je paſſois l'eau auſſi de tems en tems, du Port Saint-Nicolas aux Quatre-Nations, & j'ai continué cette manœuvre juſqu'à mon départ, de ſorte qu'inſenſiblement je m'y ſuis fait.

Quand je fus à la veille de partir, quoique l'on m'eut aſſuré que je trouverois des vivres dans le Navire ſur lequel je devois m'embarquer

pour aller à *S. Cloud*, & qu'on m'eût dit que le sieur *Langevin*, qui en est le Munitionaire général, & Entrepreneur des vivres en cette partie de la Marine, ne manquoit de rien, & étoit pourvû de tout ce qui pouvoit contribuer à la commodité des Voyageurs, je fis toujours, par précaution, acheter un grand panier d'osier fermant à clef, dans lequel je fis mettre un biscuit de trois sols du Palais Royal, (car j'ai retenu de quelqu'un qu'il ne falloit jamais s'embarquer sans biscuit,) un petit pain mollet du Pont Saint-Michel; une demi-bouteille de bon vin à dix, deux grosses bouteilles d'Eau d'Arcueil à la glace, une livre de cerises, & un morceau de fromage de Brie. Bien m'en a pris, en vérité, de faire ces petites provisions; car ce même *Langevin* que l'on m'avoit plus vanté qu'*Aubry*, n'avoit rien de tout cela: il n'avoit que du Brandevin, que je

n'aime point, des petits pains à la *Sigovie* qui ſont indigeſtes, & de mauvais ſyrop d'orgeat & de limon, qui n'étoit point de chez *Baudſon*, qui eſt le ſeul à Paris qui réuſſiſſe dans ces ſortes de ſyrops : en récompenſe auſſi on vantoit beaucoup ſon ratafiat & ſa biere, mais je n'aime ni l'un ni l'autre.

Enfin, le grand jour de mon départ arrivé, (c'étoit par un Dimanche, veille de la Saint Jean, car je m'en ſouviendrai tant que je vivrai) mon Régent, de qui j'avois été prendre congé, voulut me venir conduire, avec ma mere & mes deux tantes, qui, pour être levées plus matin, avoient paſſé la nuit dans ma chambre. Nous prîmes deux caroſſes, un pour nous, & l'autre pour mon équipage : tous mes voiſins étoient aux portes & aux fenêtres, pour me dire adieu & me ſouhaiter un bon voyage : Je laiſſai à une de

mes voisines mon beau chat chartreux, & à une autre mon petit serin gris; & nous fûmes au Saint Esprit entendre la Sainte Messe : je m'en acquittai avec le plus de dévotion que le permettoit mon état. Il y avoit tant de monde ce jour-là, qu'au sortir de l'Eglise, j'eus toutes les peines imaginables à prendre autant d'Eau-bénite que j'aurois bien voulu, pour en faire la galanterie à ma compagnie ; mais il me fut impossible de lui donner en cela des preuves de ma générosité : car dans le moment que je faisois la petite cérémonie usitée parmi les jeunes gens bien nés, & que j'allongeois le bras, je me trouvai séparé par la foule des entrans & des sortans; de façon que ceux qui entroient, me reporterent jusqu'à trois reprises de suite au milieu de l'Eglise, sans qu'il me fût possible de m'en dépêtrer, qu'après y avoir laissé un morceau de

ma perruque, deux agraffes de mon chapeau, trois boutons de mes bretelles, & mon beau mouchoir des Indes tout entier. Heureuſement que mon couteau de chaſſe étoit bien attaché & ferré tout à neuf, car je l'aurois perdu auſſi : encore n'eus-je pas la conſolation d'avoir fait uſage pour moi-même de l'Eau bénite que j'avois priſe. Enfin je rejoignis ma mere tout hors d'haleine, & boitant tout bas, parce qu'en me balottant ainſi, on m'avoit marché ſur dix-ſept de mes cors, car j'en ai depuis l'âge de raiſon trois à chaque doigt du pied, & cela vraiſemblablement vient de famille ; car tout Paris ſçait que feu mon pauvre pere, dont l'ame eſt aujourd'hui devant Dieu, en avoit une ſi grande quantité, qu'à chaque variation des tems il en étoit ſi cruellement tourmenté, que jamais barometre n'a été moins infaillible que lui à annoncer

les changemens des tems.

Je n'osai cependant me plaindre de ma perte, dans la crainte d'être bien grondé, car je connoissois ma pauvre bonne femme de chere mere, pour ne pas aimer du tout à perdre, & pour être fort mauvaise joueuse à ce jeu-là. Nous remontâmes en carosse, & traversâmes la Grêve avec assez de difficulté, à cause de l'embarras qu'y causoient les préparatifs du feu d'artifice que l'on devoit tirer le soir même. Ma mere étoit bien fâchée que je partisse sans le voir; une de ses Commeres, bonne amie & voisine, en l'assurant qu'il y auroit de bien & belles fusées volantes toutes neuves, & dont elle connoissoit l'auteur, lui avoit en même tems proposé une place pour elle & pour moi sur l'emphitéâtre des Huissiers de la Ville; parce que le maître-Clerc d'un de ces Messieur faisoit depuis peu l'amour à sa fille

Babichon. Mais il étoit inutile d'y penſer; j'avois promis à ma chere Henriette, & tous les feux d'artifice du monde ne m'auroient pas fait manquer à la parole que je lui avois donnée de partir ce jour là. Je dis adieu à la Grêve & au grand Châtelet par où nous paſſâmes; à la Vallée, au Pont-neuf, à la Samaritaine, au Cheval de Bronze; au gros Thomas, aux Quatre-Nations, au Vieux Louvre, au Port Saint Nicolas, & enfin à tous les endroits remarquables de ma route: Nous arrivâmes inſenſiblement au Pont-Royal, où nous vîmes beaucoup de monde aſſemblé, ce qui nous fit penſer qu'on ne tarderoit point à partir.

Le cœur me battoit extraordinairement à la vûe du Navire; celui qui étoit en charge pour lors ſe nommoit le *vieux ſaint François*, commandé par le Capitaine *Duval*, hom-

me fort expérimenté dans la Marine de terre & de mer, & qui, suivant que lui-même m'en a assuré, n'a pas encore été noyé une seule fois, depuis vingt ans qu'il navigue. Je fis embarquer tout mon bagage sous la *levée*; on n'attendoit plus que le vent de huit heures & demie pour tirer la planche & *pousser hors*. Déja le Pilote avoit levé le drapeau avec lequel il donnoit le signal du haut de la *Jettée*, & les Matelots répandus dans les Auberges voisines, y battoient le *Boute-selle*, & y hâtoient à grands cris les Voyageurs. Il est vrai que leurs juremens déplurent beaucoup à ma mere & à mes deux tantes, qui firent un peu la grimace, & moi aussi, mais mon Régent qui avoit déjà vogué deux fois de Paris à Charenton, nous rassura beaucoup, nous disant que c'étoit-là la façon ordinaire dont les gens de mer s'expliquoient; & qu'il ne falloit point s'en formaliser.

Il eſt bien vrai de dire que dans les différens embarras d'un départ, on oublie toujours quelque choſe : ma mere, qui avoit été autrefois dans le commerce, ſe reſſouvint que pour rendre le Capitaine reſponſable de ſa Cargaiſon, on faiſoit ordinairement une Lettre de Voiture pour chaque Ballot qui s'embarquoit dans ſon *Bord*; elle en vouloit faire une pour moi & ma pacotille : mes tantes d'un autre côté vouloient me faire paſſer par la Chambre des aſſurances ; mais il étoit trop tard pour prendre toutes ces précautions; le Pilote *Montbazon* juroit après ma lenteur, on n'attendoit que moi pour lever la fermûre & démarer; il fallut nous ſéparer malgré nous. La mere du Capitaine *Duval*, qui l'étoit venu conduire juſqu'au Port, m'arracha des bras de mon Régent, de ma mere, & de mes deux tantes, pour me pouſſer à

bord; elles n'eurent que le tems de me couler dans mes poches chacune une piece de ſix ſols, & de me promettre une Meſſe à *Saint Mandé* & aux *Vertus*, ſous la condition expreſſe que je leur donnerois de mes nouvelles ſi tôt que je ſerois arrivé, je leur promis de le faire, & de leur rapporter à chacune un Singe vert & un Perroquet gros bleu, & je m'embarquai.

Non, rien ne me dégouteroit tant des Voyages que les adieux qu'ils occaſionnent, & ſur-tout quand il les faut faire à des gens qui nous touchent de ſi près, qu'un Régent de Rhétorique, une mere & deux tantes. Je tremble encore quand je me repréſente que nous reſtâmes muets tous les cinq pendant quelque tems; que tous les quatre avoient leurs yeux humides fixés ſur les miens qui fondoient en eau; que je les regardois tous, les uns après

les

les autres ; que le cœur de ma pauvre bonne femme de chere mere creva le premier ; que celui des autres & le mien, crevérent auſſi ; que nous pleurions à chaudes larmes tous les cinq, ſans avoir la force de nous rien dire ; que nous en vînmes tous à la fois aux plus tendres ambraſſemens, ce qui faiſoit le plus triſte groupe du monde ; que nos larmes avoient de la peine à ſe mêler, tant elles étoient rapides ; & qu'enfin le ſpectacle étoit ſi touchant, que les deux cochers qui nous avoient emmenés & qui pour l'ordinaire ne ſont pas trop tendres, ne purent s'empêcher de pleurer auſſi. Je ne ſçais pas même ſi les chevaux ne ſe mirent pas auſſi de la partie ; car je m'étois apperçû du bon cœur de ces animaux, en ce qu'ils ſembloient ne me conduire là qu'à regret, tant ils avoient été lentement ſur toute la route.

Tandis que j'étois occupé à reconnoître mon équipage, le Navire fut mis *à flot* ; je le ſentis à merveille, par un ébranlement qui m'effraya, parce qu'il me ſurprit. Je montai ſur *le tillac* pour voir la manœuvre : déjà le Pont Royal ſe retiroit pour nous faire place, & tous les autres Navires chargés de bois, qui ſembloient n'être là que pour s'oppoſer à notre paſſage, ſe rangeoient auſſi à la voix du Pilote, qui juroit comme un Diable après eux.

A peine étions-nous à la *demi-Rade*, que pluſieurs Paſſagers ayant fait ſignal du bord du rivage qu'ils vouloient s'embarquer avec nous, le Capitaine a fait jetter *la Chaloupe* en mer pour les aller recueillir ; apparemment qu'ils avoient retenu leurs places ; nous avons été *tout-bellement* juſqu'à ce qu'ils nous ayent joints ; après quoi nous nous ſommes trouvés en pleine mer, vis-à-vis du

nouveau *Carrouſel*, & nous avons
ɔ on train enſuite.

Un petit vent de *Sud* nous pouſſoit, & apparemment qu'il nous étoit contraire, car on ne *l'iſſa* aucune *voile*, pas même la *miſène*; mais on fit ſeulement *force de rames* juſqu'à ce que nous puſſions ſaiſir les *vents Aliſés*. L'odeur du goudron commença tout d'un coup à me porter à la tête; je voulus me retirer plus loin pour l'éviter; mais je fus bien étonné, quand voulant me lever il me fut impoſſible de le faire. Je m'étois malheureuſement aſſis ſur un tas de cordages, ſans prendre garde qu'ils étoient nouvellement goudronés; la chaleur que je leur avois communiquée, les avoit incorporés ſi intimement à ma culote, qu'il fallut en couper des lambeaux pour me débarraſſer. Cette aventure ne déplut qu'à moi ſeul; car de tous les ſpectateurs, il n'y avoit que moi qui

ne rioit point. Cependant nous rangions le Nord en dérivant jusqu'à la hauteur d'*un Port* qu'on me dit être celui *de la Conférence*. Il y avoit à l'ancre plusieurs Navires qui y chargoient différentes marchandises de Paris, destinées pour les pays étrangers : de-là j'estimai que ce que je voyois à l'opposite étoit ce que nos Géographes de Paris appellent la *Grenouillere*, parce que j'entendis effectivement le croassement des grenouilles.

Nous dépâssames *le Pont tournant* & *le petit Cours*, d'un côte de la terre, & de l'autre *les Invalides*, & *le Gros-Caillou* : nous fîmes ensuite la découverte d'une grande Isle déserte, sur laquelle je ne remarquai que des Cabanes de Sauvages, & quelques vaches marines, entremêlées de bœufs d'Irlande : je demandai si ce n'étoit point là ce qu'on appelloit dans ma *Mappemonde* l'Isle de *la*

Martinique, d'où nous venoit le bon sucre & le mauvais caffé : on me dit que non, & que cette Isle qui portoit autrefois un nom très-indécent* portoit aujourd'hui celui de *l'Isle des Cignes*. Je parcourus ma Carte ; & comme je ne l'y trouvai point, j'en ai fait la notte suivante : j'ai observé que les pâturages en doivent être excellens, à cause de la proximité de la mer, qui y fournit de l'eau de la premiere main : qu'on y pourroit recueillir de fort bon beure *de Bray* ; que si cette Isle étoit labourée, elle produiroit de fort joli gazon & bien frais ; que c'étoit de-là, sans doute, que l'on tiroit ces beaux manchons de cigne qui étoient autrefois tant à la mode ; & que quoiqu'il n'y eût pas un arbre, il y avoit cependant bien des falourdes, & bien des planches entassées les unes sur les autres à l'air. J'ai tiré de-là une con-

* On l'appelloit autrefois l'*Isle Macquerelle*.

ſéquence, que la récolte du bois & des planches étoit déjà faite dans ce Païs-là, parce que le mois d'Août y eſt plus hatif que le mois de Septembre à Paris ; qu'il n'y a point aſſez de Bâtimens ni de caves pour les ſerrer; & qu'enfin c'eſt ſans doute de-là que l'on tire ce beau bois des Iſles que nos Ebeniſtes employent, & dont nos Tourneurs font de ſi belles Quilles.

A deux pas de-là, ſur un banc de ſable vers le Midi, nous avions vû le débris d'un Navire Marchand, que l'on nous a dit avoir fait naufrage l'hiver dernier, chargé de chanvre : un bon Bourgeois de *Donfront*, * n'auroit point été touché de cette aventure, parce que c'eſt une herbe de malheur pour lui ; mais je ne ſçaurois diſſimuler combien ce ſpectacle m'a fait peine ; autant m'en pendoit devant le nés ; je pouvois périr & échouer de même.

* Ville de la Baſſe-Normandie.

A propos de chanvre & de Donfront, je me ſouviens de la naïveté d'un Marguillier de Donfront qui ſe promenant un jour avec un Pariſien dans un champ ſemé de chanvre, celui-ci lui demanda ſi c'étoit-là de la ſalade ; à quoi le Marguillier répondit, *ho dame verre ! vos avés tout droit boute le nés deſſus : de la ſalade ! vos vos y connoſſés ; qu'en chienne de ſalade ! morgué elle a étranglé défunt mon pauvre pere.*

Nous faiſions toujours route, & nous cinglions en louvoyant le long du rivage, qui étoit couvert de pierre de St. Leu que je prenois de loin pour du marbre d'Italie, lorſque pour ſuppléer au défait de marée, & au vent contraire, notre Pilote prudent & ſage, parce qu'il étoit encore à jeun, a jetté un cable à terre, qui ſur le champ m'a paru avoir été attaché à un chartier & à deux chevaux. J'ai remarqué que quoiqu'ils aïent toujours été le grand

trot, & quelquefois même le galop tous les trois, nous les avons cependant toujours suivis sans doubler notre pas. C'est une belle chose que l'invention de la mer !

J'étois pour lors dans une assiette assez tranquille, puisque je m'occupois à consommer une partie de ma vituaille, lorsqu'apparcevant une longue Fregatte beaucoup plus forte que notre Vaisseau, & qui lançoit de bout à nous, j'ai crû être perdu : la peur donne des aîles, dit-on, mais surement elle ne donne point d'appétit ; car il m'a manqué tout d'un coup. J'ai vû notre Capitaine sortir brusquement de sa chambre, & quitter une partie *de pied de Bœuf*, à laquelle il jouoit avec des Dames, pour monter sur *le Pont*, & crier à plusieurs reprises, *coit ! coit ! coit !* j'ai vû ensuite les Matelots de la *Fregatte* lever le chapeau en l'air, & crier à des hommes & à des chevaux qui étoient à

terre, *ho! ho! ho!* J'ai pris tout cela pour le signal de *l'abordage*: & attendu qu'il y a relâche au théâtre de la guerre entre nos voisins & nous, j'ai cru d'abord que c'étoit une *Galere d'Alger* qui nous alloit prendre & conduire à Marseille avec ces pauvres Captifs qu'on y conduit tous les ans de *la Tournelle*, & que les R. P. Mathurins vont racheter *en Barbarie* de tems en tems. J'étois dans un saisissement mortel; car j'ai lû la liste des tourmens que l'on fait souffrir aux pauvres Chrétiens, qui ne veulent pas se faire recevoir dans la Religion de ces Pays-là; voilà ce que c'est que d'avoir un peu de lecture Mais j'avois déjà pris mon parti en galant homme sur cela, quand j'ai vû *la Fregatte* se *remorguer* & passer son chemin; elle étoit même déja bien loin de nous, que je craignois encore qu'il ne lui prît quelque répit, & qu'elle ne *revirât de*

bord. Cette *Fregatte* se nommoit, à ce qu'on m'a dit apres, *la Parfaite*, de dix hommes & huit chevaux d'équipage, du port de je ne me souviens plus combien de tonneaux de cidre, chargée de marchandises d'épiceries, & commandée par le Capitaine *Louis Georges Freret*, faisant route de *Rouen à Paris.* Cela me donna occasion de demander si *la Compagnie des Indes* passoit aussi par-là quand elle alloit chercher ces belles *toiles d'Hollande* au *Japon ?* Si nous étions encore bien éloignés du *Cap Breton ?* Si nous ne courions point risque de rencontrer des écumeurs de mer ? & si c'étoit par ici que j'avois passé en revenant de Pantin où j'ai été en nourrice ? Je m'apperçus qu'à chaque question on me rioit au nés : mais je crus que c'étoit par ressouvenir de l'aventure de ma culote goudronnée : cependant, sans me dire pourquoi on rioit tant, on me

tourna le dos, & je reſtai ſeul aſſis au pied du *grand mât* où j'achevai de déjeuner.

Sur la pente douce & agréable d'une coline qui borde le rivage du côté du Nord, s'élevent des Maiſons ſans nombre, plus jolies les unes que les autres, qui forment la perſpective d'une groſſe Ville, que nous longions de fort près, lorſque j'apperçus à l'une de ſes extrêmités deux gros Pavillons octogones à la Romaine, ornés de girouettes, percées d'un écuſſon reſpectable, & aboutiſſans à une terraſſe qui régne le long d'un parterre charmant : je faiſois obſerver à un Abbé qui étoit venu ſe mettre à côté de moi, qu'apparemment dans le tems des *Croiſades de la Terre Sainte*, cette Ville avoit manqué d'être priſe *d'eſcaladé* du côté de la mer par les *Turcs*, puiſque les échelles y étoient encore reſtées attachées aux murs, ou que c'étoit

peut-être ce que nos plus grands Voyageurs ont nommé *les Echelles du Levant :* mais il me dit que ce Village s'appelloit *Chaillot*; que ces Pavillons avoient été bâtis par S. A. R. & que ces échelles servoient aux Blanchisseuses du Pays pour aller laver leur linge. Je vis effectivement la preuve de ce que me dit l'Abbé; car dans le moment même des femmes descendirent & d'autres remonterent par ces échelles avec du linge, tandis que celles qui étoient restées sur la grêve à échanger, battre & laver leur lessive, nous dirent en passant mille sottises que la pudeur ne permet point de répéter ici. Celle qui me piqua le plus, quoique la moindre de toutes, ce fut de m'entendre désigner & montrer au doigt, par une de ces *harpies*, que je ne connoissois point, qui ne m'avoit jamais vû, & qui m'a cependant appellé fils de P... Je rougis pour

ma pauvre chere mere qu'on mettoit ainſi en jeu mal-à-propos, & j'aurois été bien fâché qu'elle eût entendu cela ; car je puis bien certifier que ſi elle a eu la foibleſſe de l'être, au moins perſonne n'a jamais oſé le lui reprocher en public, feu mon pere étant trop vif, & trop ſcrupuleux ſur l'article du point d'honneur, pour l'avoir ſouffert impunément : mais moi qui ne voulois pas d'affaires en pays étranger, j'ai mieux aimé feindre de n'avoir point entendu, que de faire face à l'orage de ſottiſes qui m'auroit infailliblement accablé. Il eſt vrai que tous les autres paſſagers ont bien pris mon parti, & qu'ils m'ont aſſez vengé de cette impertinente qui m'avoit ainſi inſolentié ; car ils ont répondu par des repliques ſi coſſuës, que la plus vieille de ces *mégeres*, enragée de ſe voir démontée, a trouſſé ſa cotte mouillée, & nous a fait voir le plus épouvantable *poſtérieur*

qu'on puisse jamais voir. Ah! Ciel, disois je en moi-même, cette *Agnès de Chaillot*, dont la douceur & l'innocence m'ont tant édifié à Paris, seroit-elle de ce Pays-ci? Tout ce qui m'étonnoit, c'est que j'avois fait tant de chemin, & qu'on parloit encore François: je compris de-là que la langue Françoise étoit une langue qui s'étendoit bien loin.

Au bout des murs *de Chaillot*, & sur le même profil, en régne un autre fort long & fort haut, qui renferme un grand clos, de beaux jardins, & un gros corps de logis percé de mille croisées antiques, & adossé à une Eglise fort haute, dont la pointe du clocher semble se perdre dans les airs. J'ai d'abord imaginé que ce pouvoit être cette superbe Chartreuse de Grenoble, dont j'ai tant entendu parler à ma pauvre tante Thérese, qui a manqué d'y aller en revenant un jour de *Saint*

Denis: mais une Dame à laquelle je me suis adressé pour sçavoir ce que c'étoit, me dit que c'étoit *le Couvent des Bons Hommes de Passy ;* que c'étoit le seul qu'il y eût au monde ; que quoique la maison me parût très-considérable, elle étoit cependant très-mal peuplée, par la difficulté de la recruter & trouver des sujets qui conviennent à son institution : que l'on n'a pû trouver de terrain assez étendu pour y établir un pareil *Couvent pour les Bonnes Femmes ;* & enfin, elle me dit là-dessus tout ce que l'esprit de parti lui suggéra. Nous nous trouvâmes insensiblement vis-à-vis de deux jardins charmans, fort voisins l'un de l'autre, & dont la propreté & l'ornement attirerent toute mon attention. Je lui demandai si tout cela dépendoit encore de la France? Elle se mit à rire de ma simplicité : mais moi qui ne voyageois que pour apprendre, je n'a-

vois point regret de faire les menus frais de ſon divertiſſement, pourvû qu'elle fît ceux de mon inſtruction. Elle me dit que ces deux Jardins étoient deſtinés à prendre *les Eaux Minérales de Paſſy*; que bien des familles étoient redevables à ces deux endroits de leur origine & de leur poſtérité : que l'on y venoit de fort loin pour recouvrer la ſanté; qu'il y avoit pendant toute la ſaiſon une compagnie choiſie; qu'il y avoit eu à la vérité autrefois quelques abus dans le grand nombre des perſonnes qui venoient prendre les Eaux; mais que depuis que les tems ſont devenus ſi durs, on n'y voyoit plus guères que de véritables malades qui ne penſoient point à la galanterie; qu'elle-même n'y étoit venue depuis plus de dix ans; que le *Paſſy* d'aujourd'hui n'étoit plus le *Paſſy* de ſon tems pour les plaiſirs; & qu'enfin ſa fille y étoit depuis un mois ſans..... Là nous fûmes interrompus par un Matelot,

qui nous vint demander si nous descendions au *Port de Passy* : la Dame se prépara pour y descendre ; le Pilote appella par trois fois de toute sa force *Jacob* qui en est le Passager ; & *Jacob*, le mauffade *Jacob*, aborda avec sa barque, dans laquelle entrerent ceux qui voulurent descendre.

Inquiet de ce que j'allois devenir, j'allois de la *proüe* où j'étois, à la *poupe* : je montai sur le *tillac* pour voir si je ne découvrirois point Paris avec ma lunette d'approche. Je m'orientai pour le trouver, & enfin je le vis sans le reconnoître : un tas de pierres, de cheminées & de clochers, ne me représentoit plus Paris tel que je l'avois laissé, je n'y distinguois plus une rue, pas même celle de *Geoffroy-l'Asnier*, où je demeurois : il me sembloit qu'il étoit abîmé depuis que j'en étois sorti; je me figurois que cela ne seroit point arrivé si je fusse resté. J'avois beau regarder de tous côtés,

je ne voyois autour du Vaiſſeau qu'une mer orageuſe qui cherchoit à nous engloutir ; & dans le lointain, *des Terres Auſtrales* & inconnues, des prés, des bois & des montagnes arides, ſur leſquelles il ne devoit croître que du vent, parce que j'y voyois beaucoup de Moulins. Il n'y avoit que la vue du ſoleil qui me raſſuroit un peu : je le reconnoiſſois encore pour être le même que je voyois au *Palais Royal*, toutes les fois que j'y allois au méridien régler ma montre. O toi ! qui m'as toujours éclairé, lui dis-je, brillant ſoleil, plus beau mille fois que ne peuvent être tous les autres ſoleils du reſte de la terre ! Soleil qui m'a vu naître ! Soleil dont je chéris la préſence, ne m'abandonne point ! Je ſuis fait à ta lumiere bienfaiſante, que ſçais-je ſi celle d'un ſoleil étranger ne m'incommodera point ? Tiens, vois ma montre, accoutumée à être réglée ſur toi ſeul, elle ſe dé-

rangera ſans toi : puis, me retournant du côté de Paris, je lui diſois : ô toi de qui je tiens le jour ! Paris ſuperbe Paris ! mon petit Paris ! pour quoi t'éloigne-tu ainſi de moi ? Hélas ! que ne viens-tu plutôt avec moi ? que ne me ſuis-tu ? que ne t'es tu embarqué avec moi ? Je vois bien que tu es fâché contre moi, parce que je t'ai quitté ſi bruſquement : mais ce n'eſt que pour un tems : je reviendrai, s'il plaît à Dieu, bien-tôt : je finirai mes jours dans ton ſein ; je te laiſſe pour gage de ma promeſſe, ceux de ma tendreſſe ; ma mere & mes deux tantes, mon ſerein gris & mon chat chartreux : tu ſçais combien tout cela m'eſt précieux : ce n'eſt que pour les beaux yeux de la jeune & belle *Henriette*, que j'entrèprens aujourd'hui de voyager ; un amour ſi beau mérite bien quelqu'indulgence de ta part : encore une fois Paris ! mon cher petit Paris ! pourquoi me fuis-

tu? Mais non, ingrat & infidéle que je ſuis, c'eſt moi qui te quitte! c'eſt moi qui t'abandonne! c'eſt moi qui s'éloigne de toi! Patrie, ô ma chere Patrie! je ſuis le ſeul coupable! Ah! ſi jamais je reviens de ce Voyage, que tu auras lieu d'être contente de moi par la ſuite! c'eſt la premiere fois de ma vie que je te quitte depuis dix-huit ans que je ſuis au monde, mais ce ſera la derniere. Je te demande mille fois pardon: tu dois paſſer quelque choſe à la jeuneſſe.... Puis, trouſſant mon habit, vois, Paris, vois ma pauvre culote neuve de velours cramoiſi toute perdue; l'accident qui lui eſt arrivé, n'eſt-il pas déjà un commencement de l'expiation de mon crime? Mes inquiétudes, mes regrets, mes ſoucis, mes remords, mes larmes enfin expieront aſſez le reſte.

Mais quoi! la terre marche & ſemble retourner d'où je viens: il ne

reſtera donc plus où je vais que des *Antipodes* & de l'eau! Encore fuit-elle auſſi ſous le Navire ; *Quid eſt tibi mare quòd fugiſti?* Oh mer! qu'as-tu donc à fuir? Ah! chere Henriette, que vous me cauſez de peines & d'inquiétudes! mais je vous les ſacrifie toutes d'auſſi bon cœur que je vous aime.... A ce mot d'Henriette, j'ai repris tous mes ſens, comme ſi je fuſſe revenu d'un grand évanouiſſement: j'ai ſongé que bien tôt j'allois avoir le bonheur d'être auprès d'elle, que je la verrois face à face, que je lui parlerois, qu'elle me répondroit, que je l'embraſſerois, qu'après lui avoir démontré par ce trait de mon obéiſſance le *quantùm* je l'aime, je trouverois peut-être le moment favorable de lui en prouver le *quomodò*; & qu'enfin, ſes beaux yeux me ſerviroient de ſoleil, ſi celui de Saint Cloud ne me convenoit point. Toutes ces réflexions me remirent le cœur au ventre.

En tournant les yeux de côté & d'autre sur tous les différens climats que je pouvois découvrir à perte de vue, j'apperçus sur notre droite un Palais enchanté, qui me parut bâti par les mains des Fées : son jardin vaste & spacieux, dont les murs sont baignés par la mer, est d'un goût charmant : la distribution des berceaux & la propreté des allées, me le firent prendre pour le même qu'habitoit autrefois Venus à *Cithere* ou à *Paphos*. Mais tandis que je réfléchissois sur le goût des étrangers pour l'architecture, j'apperçus encore, non loin de celui-ci, & sur le même point de vue, un autre Palais beaucoup plus considérable, tant pour l'étendue des bâtimens, que pour l'immensité des jardins : ce fut pour le coup que je crus être près de *Constantinople*, & que c'étoit-là le Sérail du *Grand-Seigneur*. Mais un de nos Matelots, à qui je demandai, à quel

dégré de longitude il eſtimoit que nous pouvions être, & ce que c'étoit que ces deux Palais, me répondit, que de ces deux maiſons, la premiere appartenoit à Madame de Seſſac, & la ſeconde à M. Bernard; & qu'à l'égard des dégrés de longitude, il ne connoiſſoit point ces rubriques-là; puis il me demanda ſi je n'allois point à *Auteuil*, & il fit la même queſtion à tous les paſſagers, les uns après les autres, ce qui me donna la curioſité de m'informer de ce que c'étoit qu'*Auteuil*: on me répondit, qu'*Auteuil* étoit cette Ville que je voyois devant moi, que Meſſieurs de ſainte Genevieve en étoient Seigneurs, & y avoient une fort jolie maiſon; que bien des Bourgeois de Paris y en avoient auſſi; qu'il y avoit un fameux Oculiſte, nommé *Gendron*, que l'on y venoit conſulter de bien loin; que c'étoit la moitié du chemin de Paris à Saint Cloud: &

qu'enfin cet endroit étoit bien fréquenté. Il faut avouer, m'écriai-je alors, que si le cœur de la France est bien bâti, ses frontieres sont bien gayes & bien bâties aussi! non, la belle rue *Trousse-Vache*, où demeure ma mere à Paris, n'a rien de comparable à tout cela.

O ma mere! disois-je en moi-même, que vous êtes actuellement inquiette de moi, aussi-bien que mes deux tantes! & que je voudrois bien rencontrer ici quelqu'*avisо* qui fît voile pour les côtes de Paris, afin de vous donner de mes nouvelles! hélas! peut-être mon chat & mon serein sont-ils morts de déplaisir de ne me plus voir... Mais que le monde doit être long, ajoutai-je! quoi! depuis le tems que je roule les Mers, je ne suis encore qu'à la moitié du chemin que j'ai à faire? O Mer! que tu t'étends au loin! peux-tu être si vaste, & la moruë si chere à Paris? Cette réflexion

réflexion me rapella un beau Cantique nouveau de l'Opéra Comique qui commence par ces mots, *Vaſtes Mers* ! Je le fredonnois entre les dents, lorſque je découvris à *l'Oueſt* un Navire à peu près ſemblable au nôtre, mais plus fort, qui venoit à bride abattue ſur nous : oh ! pour le coup je comptai bien que nous en allions découdre ; car je voyois à merveille que ce n'étoit point un Vaiſſeau Marchand, en ce qu'il y avoit trop de monde à fond de calle qui regardoit par les fénêtres : on eut dit de l'Arche de Noë. Je ne pouvois pourtant point m'imaginer non plus que ce fût un Vaiſſeau de Guerre, parce que je n'y voyois ni canons, ni pierriers, ni affuts ; mais j'appréhendois que ce fût un *Saltin* de *Poiſſy* qui cherchât à jetter les *grapins* pour tenter *l'abordage* à l'arme blanche, que je crains naturellement très-fort : je voyois un nom-

breux équipage rangé en bonne contenance sur *le Pont* & sur *le Tillac*. Mon premier mouvement fut de tirer mon couteau de chasse; mais je fis réflexion que peut-être l'air de la Mer le rouilleroit, & je pris seulement ma lunette d'approche pour en renconnoître le Pavillon, afin de sçavoir au moins à qui nous allions avoir à faire, & pour prévoir de plus loin ce que tout cela alloit devenir. Ce qui me tranquilliſoit pourtant, c'eſt qu'avec cette même longue vûe je voyois notre équipage ſerain, & les Paſſagers peu inquiets: & effectivement nous paſſâmes rapidement à la portée du coup de poing l'un de l'autre ſans nous rien faire: je m'apperçus même que notre Vaiſſeau, qui ſembloit avoir peur, doubla ſon pas à l'approche de l'autre, qui n'oſa pourtant nous attaquer; nous qui avions encore du chemin à faire, nous ne voulûmes point non plus

nous amuſer. Nous prîmes *le bord-dehors*, & lui *l'avant-terre*, & nous en fûmes quitte pour quelques ſignes de chapeau de la part des Nautonniers, & pour des ſottiſes que ſe dirent réciproquement les paſſagers. Pour moi, je les ſaluai de bon cœur fort poliment, & je me congratulois d'en être échappé à ſi bon marché, après la peur que j'avois eue, lorſque je vis notre Pilote revirer *de bord*, & d'un coup de *gouvernail*, *lancer de bout à terre*, à une eſpece de *Cap* en forme de *Promotoire*, que je prenois pour le *Cap de bonne Eſpérance*, quand on me dit que c'étoit *le Havre* de cette fameuſe Ville d'*Auteuil*, dont on m'avoit parlé tout-à-l'heure: nous y *mouillâmes*, on porta la planche à terre, & il ſortit vingt à trente perſonnes qui n'alloient pas plus loin.

Une petite aventure nous retarda à ce Port un peu plus que nous n'au-

rions dû ; c'eſt que la jettée y étoit ſi eſcarpée, & la montée ſi difficile, qu'une jeune fille ayant roulé à la mer avec un Abbé qui lui donnoit la main, & qu'elle entraîna avec elle, deux de nos Matelots plongerent pour les repêher. J'ai obſervé pour lors qu'il eſt bien vrai de dire, que quand on ſe noye, on s'accroche où on peut, ſans jamais lâcher ſa priſe ; car la fille qui, en tombant, s'étoit accrochée à la jambe droite de l'Abbé, s'y tenoit encore, quand on la repêcha ; & l'Abbé qui s'étoit jetté à ſon col, quand elle l'entraîna, la tenoit encore embraſſée étroitement au ſortir de l'eau. La fille perdit ſa garniture & ſon éventail, & l'Abbé ſon chapeau, & ſon paraſol violet clair. Quand le danger fut diſparu entierement, nous rîmes un peu de l'état où ſe trouverent nos baigneurs, & ſur-tout de leur attitude ; je ne ſçais s'ils recouvrerent leur

perte, parce que nous reprîmes le large; mais je me doute bien qu'ils ne se feront point quittés sans se sécher. Peu de tems après la femme de notre Capitaine fut à tous les Passagers faire payer leur *fret*: elle vint à un Capucin qui étoit à côté de moi, & qui tira de dessous ses aisselles un Chapelet à gros grains, dont il paya son passage; elle s'adressa ensuite à moi, & je payai: elle étoit suivie par un pieux Matelot, qui se disant chargé de la procuration de *saint Nicolas*, le Neptune ordinaire des Marins, excitoit la dévôte générosité des Voyageurs; je fus du nombre de ceux qui désirerent avoir part aux prieres promises, & je fis mon offrande.

Sur la rive opposée, en tirant au *Sud-Ouest*, est une petite masure isolée, dont l'exposition heureuse, quoique très-retirée, semble annoncer une de ces retraites que se choisis-

ſoient autrefois ces ſaints Anachorettes, lorſque dégoûtés du monde, ils vouloient renoncer entierement à ſon commerce, pour ſe livrer à la contemplation des choſes céleſtes. Au milieu de quelques arbres mal dreſſés, & plantés au hazard, rampe humblement un petit corps de logis, dont la ſimplicité fait tout l'ornement; l'art paroît avoir moins participé à la décoration de ce lieu que la ſimple & belle nature: cependant tout y rit; & je me trompe fort, ſi ce n'eſt point là qu'étoit au tems jadis ce fameux Déſert où *ſaint Antoine* fut tant tourmenté par le malin Eſprit, lors de ces belles tentations que *Calot* nous a ſi bien gravées d'après nature; car on voit encore à quelque diſtance de là un Moulin que ce ſaint Hermite fit venir apparemment de *Montmartre* exprès, pour ſon uſage & celui de ſon ménage, & ſous lequel il y a encore un

toit à cochon : le tout compose un ensemble qui m'a paru si charmant, que je crois que si jamais il prenoit fantaisie à la Madeleine de revenir sur terre, & qu'elle passât par cet endroit-là, elle n'hésiteroit point à le préférer à la *Sainte Baume*.

Quelqu'un qui me vit attentif à examiner un lieu que je paroissois avoir regret de perdre de vûe, satisfit ma curoisité, en me disant : „ Eh bien, Monsieur ! vous considé„ rez donc cette fameuse *Guinguette*, „ autrefois si fréquentée, où l'Amour „ étoit venu de Cythere exprès, „ pour la commodité de Paris, éta„ blir une manufacture de Plaisirs, à „ la honte des familles bourgeoises ? „ C'étoit-là autrefois l'écueil où „ *Caribde* & *Sylla* prenoient plaisir „ à faire échouer la vertu, & à ten„ dre des piéges aux *Vestales* ; c'étoit „ le rendez-vous de la lasciveté, de „ l'impureté, de la prostitution & de

„ l'adultére : tous les vices s'y raſ-
„ ſembloient de toutes parts : mais
„ tout eſt bien changé aujourd'hui ;
„ *Bréant* eſt mort, & le *Moulin de*
„ *Javelle* que vous voyez aujour-
„ d'hui, n'eſt que l'ombre de celui
„ que j'ai vû de mon tems. "Qu'ap-
pellez-vous, *Moulin de Javelle*, Monſieur, lui repartis-je ? Eſt-ce que c'eſt-là ce *Moulin de Javelle*, dont j'ai vu l'hiſtoire à la Comédie Françoiſe à Paris ? „ Oui, Mon-
„ ſieur, me dit-il, c'eſt le même
„ pour lequel on a voulu inſpirer
„ de l'horreur aux jeunes gens, en
„ leur repréſentant tous les déſor-
„ dres qui s'y commettoient.

Tandit que nous cauſions, je n'avois point pris garde que notre corde s'étant perdue à une barque de Pêcheur, qui étoit au bord du rivage, elle ſe lâcha ; & m'étant appuyé deſſus, elle manqua de me jetter à la mer, lorſquelle vint à ſe tendre,

& elle m'y auroit effectivement jetté ſi je ne me fuſſe retenu aux *hauts bancs* du grand mât. Je tombai par bonheur à la renverſe ſur le *pont*, & j'en fus quitte pour la peur, & pour mon chapeau & ma perruque, qui furent emportés à la mer ; je les vis dans l'inſtant bien loin derriere moi qui ſembloient retourner à Paris. Si ma mere les voit, diſois-je, elle reconnoîtra bien mon chapeau à *Ragotzy*, & ma perruque à *trois marteaux* ; elle les repêchera, & peut-être que cela ne ſera point perdu ; mais elle s'imaginera que je ſuis noyé, & elle ſe noyera auſſi. Je fus vîte à ma male pour réparer tout mon déſaſtre. On ſe rit toujours des malheureux ; auſſi ſe mocqua-t-on beaucoup de moi. On voulut voir ma culotte goudronnée, mais j'en avois mis une autre par-deſſus. Je remontai ſur le tillac ; & comme je regardois avec ma longue vue pour re-

connoître deux Villes peu éloignées l'une de l'autre, qui me sembloient border la pente d'une longue coline sur le sommet de laquelle il y avoit la moitié d'un moulin à vent, je demandai leur nom au *Mousse* du Navire qui se trouvoit pour lors auprès de moi; il me répondit que c'étoit *Vaugirard* & *Issy*. Il n'eut pas plutôt prononcé ces deux noms, que mes entrailles s'émurent, je changeai de couleur, & me trouvai si mal que je fus obligé de m'asseoir.

Plusieurs passagers s'en apperçûrent, & me demanderent ce que j'avois, si ce n'étoit point l'effet de ma chûte, ou l'air de la mer? Les uns me badinerent, & d'autres me plaignirent: cependant un d'eux qui me parut s'intéresser le plus à moi, tira mon flacon de ma poche, & m'en frotta les tempes: Ah; Monsieur, lui dis-je, en le repoussant foiblement, laissez agir la nature: c'est elle qui

m'agite actuellement de deux impressions bien différentes ; je viens d'entendre nommer deux Villes qui m'ont touché de bien près ; l'une m'a ravi impitoyablement ce que l'autre avoit pris plaisir à me donner... ah ! cher Vaugirard... ah ! cruel Issy... ah ! chere Julie... A ces derniers mots que je ne prononçai qu'avec un effort, je m'évanouis ; une sueur froide dont je me sentis saisi par tout le corps glaça les larmes que je versai abondamment, & je ne revins qu'à force *d'eau sans pareille*. Mon bienfaiteur me pria de lui expliquer ce que j'avois voulu dire par les exclamations qu'il me répéta ; je feignis ne me souvenir de rien, & lui dis que je rêvois apparemment dans ce moment-là ; & pour éluder sa curiosité, je me levai & repris ma lunette d'approche avec laquelle, pour me distraire, je considérai attentivement des champs & des côteaux, qui

étoient couverts de petits arbriſſeaux qui me parurent être attachés à des manches à balais : je m'informai de ce que c'étoit ; l'on me dit que c'étoit des vignes ; que de ces vignes ſortoit le raiſin, & du raiſin le vin. Je jugeai tout de ſuite que c'étoit apparemment de-là que provenoient tous ces bons vins de *Bourgogne* & *de Champagne* que l'on boit à Paris ſi chérement, parce qu'ils viennent de ſi loin.

A peine avois-je enfanté cette heureuſe réflexion, en m'applaudiſſant ſecrettement de ce que je ſentois, qu'à force de voyager, mon eſprit s'étoit déjà bien formé, que regardant de la *poupe*, où j'étois, à la *proüe*, je découvris une ſeconde *Iſle*, beaucoup plus conſidérable que celle que nous avions déjà paſſée : j'eſtimai qu'elle devoit être entourrée d'eau de tous les côtés, parce qu'elle étoit dans le milieu de

la mer : je ne vis deſſus ni maiſons, ni gens, ni bêtes, pas même un clocher : nous la laiſſâmes ſur notre gauche, & je la jugeai une de ces *Iſles* de la mer *Egée*, qui ſont ſi remplies de ſerpens & de bêtes venimeuſes, que jamais *Paul Lucas* * n'oſa y aborder. Je vis effectivement pluſieurs perdrix ſauvages qui voloient par-deſſus, ſans s'y arrêter, & des petits animaux gros comme des chats, qui à notre vue ſe ſauvoient dans des trous qu'ils avoient pratiqués ſur les *Berges* de cette Iſle dans des buiſſons : les Perroquets y ſont noirs, & ont le bec jaune. J'obſervai enſuite qu'elle avoit été ſciée par un bout, afin de former un *détroit* qui conduit à des habitations éloignées, qui ſont de l'autre côté du rivage. Tout autre que moi auroit pris ce *détroit* pour celui de *Gibraltard*, ou tout au moins de *Calais* :

* Voyageur Normand.

mais quand on ſçait un peu ſa Carte, on ne ſe trompe gueres. Là je vis des hommes en chemiſe, occupés à tirer du fond de la mer *un banc de ſable*, qu'ils tranſportoient à terre dans des Chaloupes : je vis tout d'un coup la nôtre qui prit le large, & ſe ſépara de nous pour paſſer ce *détroit* à force de rames ; elle étoit chargée de Voyageurs, dont les uns alloient, à ce qu'on m'a dit, au *Château Gaillardin*, aux *Molinaux*, à *Meudon*, *&c.* & les autres conduiſoient des enfans à *Clamart*, où j'appris qu'il y avoit une Penſion fort renommée pour l'éducation & l'inſtruction de la jeuneſſe.

Nous paſſâmes enſuite à la vue d'un endroit aſſez joli, que les gens du pays appellent *Billancourt* ; je n'y remarquai rien qui fût digne de la curioſité d'un Voyageur, ſi non que ce Pays-là me parut ne produire guéres d'hommes, parce que je n'y en

vis qu'un seul ; mais qu'en récompense aussi il y croissoit bien de *Moutons de Berry* ; car il y en avoit beaucoup qui étoient marqués sur le nés, & qui se promenoient au bord de la mer. Cet homme que je pris pour être de leur compagnie, parce qu'il n'en étoit pas éloigné, & qu'à sa houlette & son chien je jugeai devoir être un Berger, me fit ressouvenir de celui à qui *Virgile*, faisant ses Caravanes, comme moi, disoit un jour en passant près de lui :

Tytire, tu patulæ recubans sub tegmine fagi,
Sylvestrem tenui musam meditaris avenâ;
Nos patriæ fines, & dulciora linquimus arva:
Nos patriam fugimus, tu, Tytire, lintus in umbra.
Formosam resonare doces Amaryllida sylvas.

„ Que tu es heureux, mon cher
„ Tytire ! tu t'amuses sous un hêtre
„ touffu, à chercher sur ton tendre

„ chalumeau des airs champêtres ;
„ & tandis que par ma fuite, je re-
„ nonce aux douceurs de ma patrie,
„ tu fais retentir à ton aise les forêts
„ du nom de ta chere Amaryllis.

Peut-être bien aussi pouvoit-ce être encore ce même Tytire-là, car il étoit effectivement étendu nonchalamment au pied d'un noyer, qui étoit le hêtre de ce tems-là, où il prenoit le frais en jouant du chalumeau.

Nous continuions notre route, lorsqu'une noire & épaisse fumée qui couvroit la cime d'une montagne sur notre gauche, me fit présumer que c'étoit apparemment ce fameux *Mont-Vesuve*, dont j'ai entendu parler, qui vomit des flâmes, & jette des pierres jusques dans la Ville de Naples, dont il est cependant éloigné de deux milles : une odeur de souffre & de bytume, qui

me frappa, me confirmoit encore dans cette idée, lorſque faiſant part de mon ſoupçon à un quelqu'un qui étoit auprès de moi, & lui demandant ſi de-là où nous étions, il n'y avoit rien à riſquer pour nous, il me fit réponſe, que ce n'étoit point ce que je penſois, & que cette fumée que je voyois, ſortoit des fours d'une Verrerie qui étoit-là.

Ah! que le Latin eſt une belle choſe, diſois-je en moi-même! il ſied bien d'abord à un Régent, pour l'apprendre aux autres; à un Curé de campagne, pour apprendre ſon plein-chant; à un Avocat, pour citer ſon *Curas*; à un Médecin, pour parler à la fiévre; à un Chirurgien, pour répondre au Médecin; & à un Apoticaire, pour ne point faire de *qui-pro-quo*. Mais il ſied encore mieux à un Voyageur, pour ſe faire entendre dans le pays étranger, car avec un *da mihi panem & vinum*

bien appliqué, on va par toute terre ; on a du pain, du vin, & l'on vit.

A mesure que je m'éloignois ainsi de Paris, la chaleur augmentoit à un point, que j'estimai que nous devions être pour lors sous la ligne, ou du moins à côté. Je n'y pouvois plus tenir ; & déjà je m'apprêtois à descendre dans le fond, lorsque j'apperçus un Pont sur lequel passoient différentes voitures ; je le pris d'abord pour ce fameux *Pont-Euxin*, qui traverse la Mer Noire ; mais comme je prenois ma carte & mon compas pour me reconnoître, j'entendis un murmure confus parmi tous nos Voyageurs & nos Matelots, qui me fit comprendre que nous allions aborder : effectivement nous lançâmes *de bout à terre* ; on mit la planche, & le monde sortit. Je demandai si c'étoit-là *la Ville de Saint Cloud*, on me dit que non, &

que c'étoit le Port de Sêvres ; mais que Saint Cloud n'en étoit pas éloigné, & on me le montra. Je pris congé du Capitaine & de sa femme, & je sortis le dernier. La tête me tourna si-tôt que j'eus mis pied à terre, & je croyois toujours sentir le balancement du Navire : je traversai le Pont du mieux qu'il me fut possible. Il y avoit au bout de ce Pont une Chapelle, où un vénérable Capucin que je reconnus à la barbe pour être du Marais, nous dit la Messe en action de graces de notre heureuse arrivée : tous les Voyageurs y assisterent, & moi aussi, quoique j'en eusse entendu une à Paris ; j'entrai chez un nommé *Champion*, pour écrire promptement à ma mere. Excepté trois ou quatre maisons bourgeoises assez passables qui terminent ce Port le long de la mer, je n'y ai rien remarqué qui méritât mes observations.

Je pris deux Crocheteurs pour porter mon équipage & un guide pour me conduire : il me fit traverſer une longue Forêt, au bout de laquelle nous entrâmes dans la Ville, où après en avoir paſſé quelques rues, nous arrivâmes enfin chez mon ami. Ce fut la charmante Henriette qui nous ouvrit la porte ; je me jettai à ſon col, où je reſtai quelque tems immobile de plaiſir : elle parut en prendre autant que moi. Elle m'introduiſit dans une ſalle où étoit ſon pere & ſon frere, qui m'attendoient avec pluſieurs de leurs amis. Après avoir lâché ma bordée de complimens, *de Bas-bord* & de *Tribord*, je priai mon ami de me donner une chambre, dans laquelle je puſſe m'ajuſter : il me conduiſit lui-même dans celle qui m'étoit deſtinée. Quand j'eus changé de la tête aux pieds, je deſcendis pour me mettre à table : j'y officiai très-bien, & je

fis tant d'honneur à mes hôtes, que tout le monde m'en fit compliment. Il faut avouer que le métier de Marin eſt bien ſéduiſant, puiſque quand une fois on eſt ſorti du péril, on l'oublie : je ne penſai plus aux dangers que je venois de courir, que pour en faire le récit à la compagnie, qui rit beaucoup de ma ſimplicité ; & ma naïveté paya mon écot. Après le dîner on propoſa une promenade *au Parc*, pour m'y faire voir les Eaux qui devoient jouer ce jour-là : nous partîmes, je donnai le bras à ma chere Henriette ; nous arrivâmes au Château, dont les dehors ſurprirent ma vue. Mon ami, qui avoit été *Enfant de Chœur aux Innocens*, connoiſſoit l'Organiſte du Château ; (car tous les Muſiciens ſe connoiſſent) il le demanda, & par ſon canal on nous laiſſa voir tous les appartemens ; car il a un grand crédit auprès des Garçons de la Cham-

bre. Ce fut pour lors que je ne fus plus à moi, tant j'étois enchanté. On me fit voir dans une glace la perſpective de Paris qui m'amuſa beaucoup. La richeſſe des ameublemens, & la beauté des peintures me firent perdre de vue ma chere Henriette ; je la perdis avec ma compagnie, que je ne retrouvai qu'après bien des recherches, dans l'Orangerie, d'où nous fûmes voir jouer les Eaux qui commençoient ; je n'ai jamais rien vu de ſi beau au monde. Là deux *Fleuves* étendus nonchalamment ſur des roſeaux & des joncs, panchoit une Urne, dont l'eau pure & claire qui en ſortoit, retomboit en différentes Caſcades, qui rempliſſoient des Baſſins à différens étages. Là des *Naïades* effrayées ſembloient ſe cacher au fond des ondes, pour échapper à la pourſuite de certains jeunes *Fleuves* amoureux d'elles. D'un côté, une nappe d'eau, ſur

laquelle se baignoient des *Cygnes*, représentoit au naturel le Bain que *Diane* s'étoit choisi, lorsqu'elle y fut surprise par *Acteon;* de l'autre, des *Nymphes Marines*, cachées dans les herbes, sembloient prendre plaisir à faire des niches aux curieux. Ici, c'étoit un lac, dont l'eau écumante se précipitoit dans le fond de la terre pour en ressortir élastiquement & en couroux, toute en pluye dans les airs. Des routes cultivées avec soin formoient des allées à perte de vue; des Parterres immenses, émaillés de mille fleurs, & cultivés par Flore elle-même, éblouissoient les yeux par l'éclat nuancé de leurs différentes couleurs; des bosquets enchantés, réservés aux seuls *Zéphirs*, y servoient de retraite aux Oiseaux, dont la diversité du chant charmoit les oreilles; des *Faunes* & des *Dryades*, dispersés dans le bois, sembloient en faire les honneurs, & in-

viter les passans à s'enfoncer avec eux dans leurs sombres demeures, pour y éviter l'ardeur du Soleil. Tout y est si grand & si noble, que je ne me sens pas assez de talent pour en faire une exacte description ; mais il me suffit de dire que tout s'y ressent de la magnificence du Prince & de la Princesse qui y habitent, & qu'il semble que la nature, l'art & le goût s'y soient donnés rendez-vous pour s'y disputer la gloire de perfectionner un séjour où il ne reste rien à désirer pour la situation & l'ornement.

Nous revînmes chez mon ami dans le même ordre que nous en étions partis, mais par un chemin différent, afin de me faire voir tout ce qui méritoit d'être vu dans le Parc ; il étoit tard, on avoit servi & nous soupâmes. Avant de se coucher on fut se promener dans le jardin ; la chaleur étoit si excessive, que chacun

cun se permit réciproquement la liberté de se mettre à son aise : Henriette donna l'exemple aux autres Dames : vêtue à la légere, d'un deshabillé galand & simple, elle me donna un éventail pour la rafraîchir : avec cet habit de combat, elle sembloit défier les Zéphirs ; & moi, je ne l'ai jamais trouvée aussi charmante que ce soir-là : je l'aimois à Paris, je l'aimois encore plus à Saint Cloud, & je l'aimerois également par toute la terre : *Qui cœlum non animum mutant :* " Ceux " qui changent d'air, ne changent " pas pour cela de façon de penser. Nous nous reposâmes dans un petit rond de gazon fort étroit, où l'on ne pouvoit tenir que deux, encore fort petitement. Cependant l'Amour qui cherchoit le frais aussi, trouva le moyen, à force de pousser, de s'y faire faire place dans le

milieu, & vint folâtrer avec nous : je crus d'abord que ce petit Dieu badinoit ; mais il le prit en vérité très-ſérieuſement ; & quoique j'euſſe pris les devans, il vouloit s'y rendre le maître, comme font aſſez ordinairement les derniers venus. L'obſcurité de la nuit favoriſoit ſon malin vouloir, & je vis le moment qu'il en alloit venir au *quomodò* de tantôt, ſi la compagnie ne fût ſurvenue. Il étoit tems, car déjà l'heure du Berger alloit ſonner ; déjà le bandeau étoit levé pour mieux ajuſter l'arc tendu & la flêche à demi décochée : & je crois que nous l'aurions laiſſé faire, Henriette & moi ; car auſſi-bien, qu'aurions-nous pu contre un Dieu auſſi mutin que l'Amour, & qui n'a rien d'enfant que le nom ? Mais on vint nous débarraſſer de ſes mains, de dire que ce fut nous obliger, on ne me croi-

roit point ; auſſi n'en conviendrai-je pas. Chacun fut ſe coucher ; je ne ſçais ce que fit Henriette ; mais je ne pus fermer l'œil de toute la nuit ; je me repréſentois toujours le rond de gazon, l'Amour bandant ſon arc, la flêche prête à partir, Henriette ſoupirant, ſon négligé, le bandeau levé, & enfin tout ce qui avoit contribué à m'embarraſſer le ſoir.

L'Aurore ſortoit à peine des bras de Titon, pour venir ſe trouver au petit lever du Soleil, à qui elle a ſoin de faire tous les jours ſa cour, qu'un vent impétueux, battant la fenêtre de ma chambre, que j'avois laiſſée ouverte à cauſe de la chaleur, vint m'annoncer un orage prochain; & effectivement mille éclairs effrayans qui ſe ſuccédoient ſans relâche les uns aux autres, furent tout d'un coup ſuivis d'horribles éclats

de tonnerre, qui se répétoient à l'envi : une pluye rapide & condensée, semblable à celle du Déluge, paroissoit un nuage qui se détachoit des airs pour tomber sur la terre en gros pelotons, & pour empêcher le jour de paroître. L'alarme fut générale alors dans la maison : tout le monde se leva, parce qu'il avoit peur du tonnerre ; l'on se réunit dans la salle à manger, dont on avoit fermé la porte, les fenêtres, les volets & les rideaux : la Jardiniere entra en chemise avec un cierge béni allumé, & une grosse bouteille de grais pleine d'Eau-bénite, dont elle arrosa la compagnie qui, au moindre coup de tonnerre se prosternoit pour se mettre en prieres. J'étois le seul qui ne se démontoit point : je ne m'étois levé que par complaisance, & dans le dessein de rassurer les autres, & sur-tout

ma chere Henriette, que je ſçavois être extrêmement peureuſe; j'eus beau leur repréſenter à tous, que la peur ne ſervoit à rien, puiſqu'elle ne peut jamais nous garantir des effets de ce qu'on craint, je paſſai pour un impie, qui ne reſpectoit point ce qui étoit au-deſſus de lui, je riois des extravagances que je voyois faire. L'orage dura près de deux heures avec la même violence, après quoi on éteignit le cierge béni, & chacun ſe retira dans ſa chambre pour ſe remettre au lit: on ne ſe leva que pour aller à la derniere Meſſe; on revint diner. Les uns retournerent à Paris, les autres reſterent, & je fus du nombre de ces derniers; j'y paſſai neuf jours avec tous les plaiſirs imaginables: Henriette me faiſoit voir aujourd'hui ſon potager, demain ſa vigne, après-demain ſon champ,

enſuite ſon pré & ſon verger. J'appris comment on faiſoit venir les légumes, comment on faiſoit le vin, comment on ſemoit & moiſſonnoit le bled & les autres grains comment on recoltoit le foin, & enfin je reconnus toutes les différentes eſpeces des fruits. Il faut convenir que les femmes ont l'eſprit bien pénétrant, & qu'elles ſont bien propres à dreſſer & à façonner les jeunes gens, quand elles font tant que de vouloir s'en donner la peine: car Henriette m'en apprit plus en neuf jours, que mon Régent n'avoit fait en neuf ans que j'avois été au collége: ſon frere qui y joignit ſes leçons, me fit revenir de l'erreur où j'étois, par rapport à l'étendue de la terre, & à l'idée que je m'en étois figurée, & me fit ſentir le ridicule du préjugé dans lequel ſont élevés pour l'ordinaire

tous les enfans de Paris qui n'oſent ſortir de chez eux. Enfin, je me trouvai dégourdi de corps & d'eſprit en peu de jours, & je me promis bien, à mon retour à Paris, d'en revendre à tous mes camarades. A beau mentir qui vient de loin, diſois-je en moi-même : je leur ferai croire ce que je voudrai ; ils n'oſeront jamais y aller voir. C'eſt un privilege accordé à tous les Voyageurs, & loin d'y déroger, j'enchérirai encore ſur le *Pere Labat*.

Arriva cependant le jour fixé pour retourner à Paris ; jour que je craignois autant, & plus encore que je n'avois appréhendé celui de mon départ de Paris : car je m'étois déjà, & en ſi peu de tems, ſi bien accoutumé à vivre avec ma chere Hôteſſe, que j'aurois bien ſouhaité d'y paſſer ainſi le reſte de mes jours. J'avois

entierement oublié Paris & tous ſes attributs ; je ne penſois plus à ma mere ni à mes deux tantes : mon Régent de Rhétorique ne m'inquiétoit pas plus que mon chat & mon ſerein. Là, je jouiſſois de cette heureuſe tranquillité que l'on ne connoît point à la Ville ; j'y reſpirois un air pur, & qui n'étoit point altéré par toutes ces immondices qui infectent celui de Paris ; j'y étois d'une ſanté parfaite ; j'y avois un appétit charmant ; j'y mangeois tous les jours pour mon déjeûner une douzaine de ces excellens petits gâteaux, que *Gautier* fait avec tant de ſoin ; & pour tout dire enfin, j'y vivois avec ce que j'ai de plus cher au monde, ſans que perſonne en médît, comme on auroit fait à Paris. Ah, Saint Cloud ! que pour moi vous avez d'attraits ! O Campagne ! que cette innocente & vo-

luptueuſe liberté, dont on jouit chez vous, eſt adorable pour moi, & pour tous ceux qui ont le bonheur de la connoître!

Ainſi pénétré des plus ſenſibles regrets, il fallut cependant prendre mon parti : je montai dans ma chambre pour y verſer quelques larmes que je voulois cacher à mon ami : ſa ſœur m'y ſuivit ſans que je m'en apperçuſſe : ce fut en-vain qu'elle tâcha de les eſſuyer ; elles n'en coulerent que plus abondamment, auſſi en fut-elle toute mouillée. Comme elle avoit autant beſoin de conſolation que moi, nous nous fîmes les plus tendres adieux du monde, & nous nous promîmes réciproquement de nous aimer toute la vie.

Je raſſemblai tout mon équipage, que je fis avec le même arrangement qu'en partant de Paris, & cela ne nous retarda point : mais il

n'en fut pas de même de Henriette ; car quoiqu'elle eût commencé la veille à faire le ſien, & que je lui euſſe bien aidé à trouſſer toutes ſes robes & tous ſes jupons, elle eut mille peines à le finir pour l'heure du départ.

Le Jardinier & ſa femme furent chargés du ſoin de faire porter tout notre bagage au Navire qui étoit prêt à *faire voile* pour Paris, & d'y conduire leur jeune Maîtreſſe. Après lui avoir ſouhaité un heureux voyage, & l'avoir aſſurée que nous nous trouverions à ſon débarquement à Paris, mon ami & moi : je pris congé du pere qui devoit reſter quelques jours : je le remerciai de toutes ſes politeſſes, & nous prîmes le chemin du *Bois de Boulogne*, ainſi que nous en étions convenus ; afin de me faire voir la route de *Saint Cloud* par terre.

Non loin de la maiſon, nous paſſâmes ſur un Pont de pierre plus long que large : à ſa vétuſté je le pris pour un de ces vieux *Acqueducs* que l'on entretient encore pour ſervir de monument à l'antiquité. Je conſidérois attentivement de longues perches, & des moulinets de bois diſpoſés à chaque côté du Pont de diſtance en diſtance, d'où pendoient de larges filets qui enveloppoient les arches *de pied en cap :* je m'imaginois tantôt que c'étoit pour conſerver les arches, tantôt qu'ils étoient-là pour empêcher de paſſer les Ecumeurs de mer venans de *Cherbourg*, & qui, en cas d'obſtination, s'y trouvoient pincés, comme le fut jadis Mars, cet Ecumeur de ménages dans ceux de Vulcain ; & enfin, que c'étoit peut-être là où l'on venoit faire la pêche de la molue & du harang. Mais mon ami auſſi curieux que ſa

ſœur de mon inſtruction, voulant achever de me *débadauder* entierement, n'en laiſſoit échapper aucune occaſion : il profita de celle-ci pour me dire qu'on ne pêchoit dans ces mers-ci ni molue ni harang, que c'étoit le Meûnier qui tendoit ces filets pour prendre toutes ſortes de petits poiſſons d'eau douce, comme carpes, brochets, barbillons, goujons, éperlans & autres : & que très-ſouvent auſſi il s'y trouvoit bien des choſes qui avoient été perdues à Paris : & réellement je me ſouviens que j'y avois beaucoup entendu parler des *Filets de Saint Cloud*, qui étoient en grande réputation pour cela. Je le preſſai fort d'y deſcendre avec moi, ou de les lever pour voir ſi je n'y trouverois point mon chapeau & ma perruque que j'avois perdus en venant de Paris. Il eut la complaiſance de me conduire chez

le Meûnier, nous n'y trouvâmes que sa fille qui nous parut fort aimable; & ne se sentant point du tout de la Trémie d'où elle étoit sortie, elle nous reçut très-poliment, & avec des façons d'une fille au-dessus de son état: après lui avoir donné le signalement de ce que nous demandions, elle nous ouvrit une grande armoire remplie de tant de sortes de choses, que l'inventaire en seroit trop long ici, & trop fatigant pour moi: tout ce dont je me souviens, c'est qu'après avoir examiné nombre de chapeaux, je n'y trouvai point le mien: j'y remuai un tas de perruques de Médecins & de Procureurs, sans y reconnoître la mienne: j'y comptai 212 calottes, 129 bonnets d'Actrices de l'Opéra, 16 petits manteaux d'Abbé, 18 redingottes, 22 capottes, 150 frocs de Moines de différens Ordres, &

un nombre infini de méchans livres nouveaux, que le Lecteur outré de colére de les avoir payés si cher, avoit jettés à l'eau.

Toutes nos perquisitions devenues inutiles, nous prîmes congé de la belle Meûniere. Au sortir du Pont, nous entrâmes dans une grande Plaine parquetée de sable: le chemin qui la traversoit, étoit bordé des deux côtés par des vignes, des pois verts & des aricots, & il nous conduisit à une grande Porte chartiere, par laquelle nous passâmes, pour arriver dans un bois percé de différentes avenues plantées d'arbres sauvages qui n'avoient ni fleurs ni fruits. J'avoue que j'aurois été fort embarrassé, si je me fusse trouvé seul dans un endroit si éloigné & si champêtre, car je n'aurois sçu quelle route tenir: mais aussi ne quittois-je point mon Conducteur,

que je suivois pas à pas. Quelques petits besoins pressans le firent écarter du grand chemin pour s'enfoncer dans le plus épais de la forêt; j'y fus avec lui; & j'aimois mieux l'y accompagner que de rester seul, & de risquer de le perdre.

Dans le moment que j'étois ainsi spectateur oisif & passif, & que je faisois des réflexions qui n'étoient point de paille sur l'odeur qui m'*électrisoit*, malgré l'*Eau sans pareille* dont je me baignois, je vis sortir du pied d'un arbre un petit oiseau qui ressembloit si parfaitement à mon serein, que je crus que c'étoit lui-même qui s'étoit échappé de sa cage pour me venir trouver à S. Cloud, où il avoit entendu dire que j'allois: je louai son bon petit cœur; je l'appellai & courus après lui; mais je reconnus bien-tôt que c'étoit un oiseau sauvage qui avoit crû dans

les bois, & non dans une cabanne comme le mien, car il ſe ſauva de moi ſans vouloir ſeulement que je le priſſe.

En courant ainſi après lui, j'apperçus remuer à quelques pas plus loin un arbriſſeau fort touffu : j'eus la curioſité de vouloir m'en approcher pour voir ce que c'étoit ; mais ayant entendu dire qu'il y avoit dans les bois des bêtes ſauvages dont il falloit ſe méfier, j'eus la précaution de prendre un de mes piſtolets de poche d'une main, & mon couteau de chaſſe nud de l'autre, & je m'y rendis le plus doucement qu'il me fut poſſible.

Quelle fut ma ſurpriſe, grands Dieux ! lorſqu'arrivé près de ce lieu, j'entendis des cris humains de gens effrayés, & à qui j'avois fait peur ſans le ſçavoir & ſans le vouloir : quelque choſe que je puſſe leur dire

pour les rassurer, ils se sauverent, en criant au voleur de toutes leurs forces. Je m'imaginai d'abord, parce qu'ils étoient presque nuds, que c'étoit le nid d'un *Faune* & d'une *Dryade* ★ : mais ayant regardé dans le centre de l'arbrisseau, j'y vis un habit noir, un petit manteau de même couleur, un chapeau sans agraffes, une robe de taffetas gros bleu, & le jupon pareil, un parasol violet, une coëffe blanche ; des gants couleur de rose, une bouteille de ratafia *de Neuilly* à moitié vuide, & une calotte dans laquelle il paroissoit qu'on avoit bu; tout cela me fit penser que ce n'étoit point-là l'attirail de ces Divinités Boccageres, qui n'en ont d'autre que celui de la plus simple nature.

Aux cris effrayans de nos fuyards, mon ami précipita son opération pour me venir joindre ; je lui comp-

★ Divinités des Bois.

tai le fait, il en rit beaucoup & de tout ſon cœur : il commençoit même déjà à me faire part de ce qu'il en penſoit, lorſque trois Gardes de chaſſe accourus au bruit, rencontrerent notre *Faune* & notre *Dryade* fugitive, ils les arrêterent & les emmenerent à l'endroit d'où ils étoient partis, & où nous les attendions : l'un & l'autre me parurent bien humiliés d'être vus dans l'état où ils étoient : mon ami conta l'hiſtoire aux trois Gardes, dont il connoiſſoit l'ancien ; ſon ingénuité & la mienne les perſuaderent de mon innocence. Je reconnus le *Faune* aux culottes de velours, & la *Dryade* au petit corſet de bazin garni de mouſſeline chiffonnée, pour l'Abbé & la Demoiſelle qui étoient tombés à la mer, en débarquant à *Auteuil*, & qui s'étoient tant divertis aux dépens de ma culotte de velours

goudronnée : ma partie étoit belle pour prendre ma revanche, & la pouſſer même juſqu'au *paroly* ; mais je me ſuis fait un principe de ne jamais inſulter aux malheureux. Les Gardes les firent habiller pour les conduire chez le ſieur *Guy*, leur Inſpecteur à *Madrid* ; & ſans nous embarraſſer de ce qu'ils alloient devenir, nous reprîmes une grande avenue qui nous conduiſit à une autre grande porte, par laquelle on ſortoit de ce Bois : mon ami me dit que cet endroit ſe nommoit *la porte Maillot* ; que l'on y vendoit de fort bon vin ; & me propoſa de nous y rafraîchir ; je l'acceptai : nous entrâmes dans une grande ſalle, où l'on nous ſervit ce que nous avions demandé.

Nous avons paſſé-là une bonne heure à nous repoſer, après laquelle nous avons compté & payé,

& nous ſommes ſortis pour achever notre voyage. Quand une fois nous avons été à l'*Etoile*, j'ai reconnu cet endroit pour y être venu poliſſonner bien des fois, étant au Collége : de-là nous ſommes deſcendus à la grille des *Champs Eliſés*, que nous avons traverſés : c'étoit un jour de congé ; il y avoit alors beaucoup d'Ecoliers qui y jouoient au *Battoir* & au *Ballan* : tous ceux de ma connoiſſance que j'y rencontrai, me ſont venus ſauter au col, & m'ont promis de venir chez moi le lendemain pour apprendre toutes les particularités de mon voyage, qui avoit fait bien du bruit dans la Gent Scolaſtique.

Le *Paquebot* étoit arrivé deux heures avant nous. Henriette étoit partie chez elle avec tout notre bagage : j'appris qu'elle étoit arrivée en auſſi bonne ſanté que je l'a-

vois ſouhaité ; pour m'en aſſurer par moi-même, je fus la voir avec ſon frere ; & je les remerciai beaucoup l'un & l'autre de toutes leurs politeſſes ; j'ai fait porter chez moi tout mon équipage que j'y accompagnai.

Les Voiſins étoient aux portes & aux fenêtres pour me voir arriver, comme lorſque je ſuis parti ; je les ai ſalués & embraſſés tous les uns après les autres ; ils m'ont félicité ſur mon heureux retour, & j'ai répondu à leurs complimens du mieux qu'il m'a été poſſible. Après avoir été voir mon chat & mon ſerein, qui à peine me reconnoiſſoient, j'ai envoyé dire par mon Savoyard à ma mere & à mes deux tantes que j'étois arrivé ; & me voilà.

Le lendemain matin je reçus la viſite de cinquante de mes amis,

tous Ecoliers ou ex-Ecoliers comme moi, auſquels je fus obligé de faire une rélation en gros de mon Voyage, de mes remarques & de mes avantures : ils y prirent tant de plaiſir qu'ils m'ont engagé à la donner détaillée au Public ; & la voilà.

O vous tous ! qui cherchez le Portrait d'un véritable Pariſien qui n'eſt jamais ſorti de ſon Pays, que pour aller en nourrice & pour en revenir ; achetez ce petit Livre ; liſez-le, & vous ne pourrez vous empêcher de vous écrier avec moi ; il eſt d'après nature : & le voilà !

Fin de la premiere Partie.

LA
CACOMONADE.

LA

CACOMONADE.

LA
CACOMONADE,

OUVRAGE POSTUME

DU DOCTEUR PANGLOSS,

SERVANT DE SUPPLEMENT

Au Chapitre quatrieme de l'Optimiſme.

SECONDE EDITION,

Augmentée d'une Lettre du même Auteur.

A LONDRES,

& ſe trouve

A PARIS,

Chez CELLOT, Imprimeur-Libraire, rue Dauphine.

M. DCC. LXVII.

LA
CALOMNIADE,
POÉSIES POSTHUMES
DU POÈTE FAVEZOU,
SUIVIES DE POÉSIES DIVERSES
De Quelques Jeunes de l'Époque.

PARIS,
IMPRIMERIE DE [illegible]

TABLE
DES CHAPITRES.

Avertissement des Libraires, page 1
Epître à Mademoiselle Thérese-Julie-Clémentine Paquette, 23
CHAPITRE PREMIER. *De la nature de la Cacomonade*, 34
CHAP. II. *Du principe de la Cacomonade*, 39
CHAP. III. *Si nous sommes en droit de nous plaindre de la nature, en réfléchissant aux maux que nous cause la Cacomonade*, 46
CHAP. IV. *Si les anciens ont connu la Cacomonade*, 50
CHAP. V. *Si Job a eu quelque relation personnelle avec la Cacomonade*, 57

CHAP. VI. *Si la lepre était la même chose que la Cacomonade*, 62
CHAP. VII. *Si les statuts donnés par une grande Reine à une maison réguliere, peuvent détruire l'assertion précédente sur l'époque de la Cacomonade*, 69
CHAP. VIII. *Introduction de la Cacomonade en Europe & en France*, 82
CHAP. IX. *Différens voyages de la Cacomonade*, 87
CHAP. X. *De l'origine des perruques*, 93
CHAP. XI. *Ressources dont on se sert contre les attentats de la Cacomonade. Pourquoi ce ne sont pas les Médecins qui entrent en lice avec elle?* 99
CHAP. XII. *Dialogue entre un Mandarin & M. le Baron de Thunderthentronck sur l'usage du vif-argent, dans le cas dont il s'agit*, 108
CHAP. XIII. *Prodigieux progrès de la Cacomonade. Moyens à prendre pour s'en défaire*, 124
CHAP. XIV. *Réponse à quelques objections qu'on pourrait faire contre les*

moyens de supprimer la Cacomonade, 131
CHAP. XV. *Précautions à prendre pour empêcher la rentrée de la Cacomonade, & conclusion de cet ouvrage*, 137
LETTRE, *servant de supplément à cet ouvrage, A. M. L. A. aux C. D. S. M. sur les causes qui contribuent à la multiplication effrayante de la Cacomonade*, 143

Fin de la Table.

AVERTISSEMENT
DES LIBRAIRES.

IL existe dans le monde deux sœurs fameuses qui y regnent avec empire. On se propose ici de donner l'histoire de l'une des deux. Le lecteur n'aura pas de peine à deviner qui est celle dont on parle, quand il saura que celle dont on ne parle pas, se nomme ordinairement parmi nous *petite vérole*.

Celle-ci a pris les devants en *Europe* de temps immémorial. L'autre ne s'y est établie que bien des siecles après. On peut cependant les croire jumelles, & à peu près de la même an-

cienneté que le monde. Il eſt vraiſemblable qu'à leur naiſſance elles ſe partagerent l'univers en même temps que *Noé*. L'une tourna à droite, l'autre à gauche. Elles allerent avec les fils de ce patriarche s'établir dans les lieux déſerts, qui ne demandaient que des habitans.

La petite prit pour elle le plus grand morceau. Elle s'appropria tout l'ancien continent. L'*Afrique*, l'*Aſie* & l'*Europe* tomberent ſous ſa dépendance. Sa principale occupation fut d'y gâter les figures. Elle s'y appliqua ſur-tout à faire la guerre à la beauté.

L'autre eut d'abord moins d'ambition ; elle ſe contenta de régner dans l'Amérique : elle s'y confina avec les ſerpens, les reptiles de toute eſpece qui

déſolent cette belle partie du monde ; mais ce ne fut pas ſur les viſages qu'elle étendit ſon domaine. Elle attaqua directement ce qui rend la beauté utile ou précieuſe.

Elles vécurent ainſi plus de cinq mille ans, iſolées chacune dans ſon département. Ce ne fut qu'au quinzieme ſiecle qu'il leur prit envie de ſe rendre viſite par la commodité des flottes Eſpagnoles. Il faut qu'elles n'ayent pas eu lieu de s'en repentir. Depuis ce temps elles paroiſſent avoir pris le parti de ne plus ſe quitter. Elles ſont convenues de mettre leurs tréſors en commun. Elles dominent indiſtinctement & ſans jalouſie ſur les quatre parties de ce bas monde, *où tout eſt bien*, comme le démontre une foule d'illuſtres phi-

loſophes. L'accommodement des deux ſœurs a fait une augmentation à la maſſe du bien général ; mais il faut avouer qu'il en a réſulté quelques maux particuliers.

C'eſt à les adoucir, à les ſupprimer même en partie, que l'auteur de cet ouvrage a paru s'appliquer : nous avons cru entrevoir qu'il en indiquait des moyens auſſi ſûrs que faciles ; & l'on en concevra une bonne idée, quand on ſçaura que cet auteur eſt Monſieur le docteur *Pangloſs*, l'aumônier de Monſieur le Baron de *Tunderthentronch*, & l'Inſtituteur de *Candide*.

Tout le monde ſçait ſes aventures ; mais perſonne ne connait ſes écrits. On n'ignore pas qu'il a été fouetté, ainſi que ſon

éleve, & de plus pendu par ordre de l'Inquiſition. Ses malheurs ſont devenus immortels, graces à la plume du célébre M. *Ralph*, ſon confrere en métaphyſique. Mais on ne ſe doutait pas qu'il eût eu la démangeaiſon ou le temps de devenir auteur. C'eſt cependant une vérité inconteſtable. Voici une de ſes productions qui nous a paru digne de fixer les regards du public.

Il eſt difficile d'en aſſigner la date au juſte. Il eſt aſſez probable cependant que le Docteur l'a compoſée pendant ſon ſéjour chez l'Anabatiſte *Jacques* (*a*). Ce fut ſans doute dans cette retraite ſalutaire que M.

(*a*) Voyez Candide ou l'Optimiſme, chap. 4.

Pangloſs s'occupa à méditer ſur la cauſe dont il reſſentait les effets. Il était plein de ſon ſujet, & il s'amuſa à mettre ſur le papier les réflexions frappantes que lui ſuggéroit ſon état. Il y perdit, comme on ſçait, un œil & une oreille. Mais il conſerva ſon manuſcrit, & cette piéce précieuſe a depuis échappé à toutes les traverſes qui ont agité la vie de ce grand philoſophe.

Elles ne ſe ſont pas bornées, comme on pourroit penſer, à l'époque qui termine l'hiſtoire de M. *Ralph*. L'aſſociation laborieuſe que le beſoin avait formée entre tous les compagnons de *Candide*, dura peu. La prudente *vieille* était le lien de la compagnie : elle mourut, & l'établiſſement auquel ſa ſageſſe

avoit tant contribué, s'évanouit avec elle.

Cunegonde, privée de ſes conſeils, ne fit plus que des ſotiſes. Elle finit par s'embarquer avec un corſaire qui alloit croiſer ſur la Méditérannée, à la hauteur de *Barcelonne*. Bientôt après *Candide* s'éclipſa, accompagné du ſeul *Martin*, moins ſans doute pour aller chercher ſa femme, que pour ſe diſtraire du chagrin de l'avoir épouſée.

Frere *Giroflée* s'étoit fait Janiſſaire quelque temps auparavant. *Pangloſs* partit avec *Paquette*, dans le deſſein de ſuivre ſon éleve & de le conſoler, s'il pouvoit le rejoindre. La petite métairie reſta en propriété au ſeul *Cacambo*, qui depuis, ſur le rapport du Caïmacan de Conſtantinople, a été fait Viſir du

Banc, & que cette dignité n'a pas empêché de ſe retrouver, comme ſes maîtres, expoſé à de nouvelles infortunes.

Le Docteur & ſa compagne avoient pris une ſaïque pour les conduire à *Smirne*, où ils comptaient trouver quelques vaiſſeaux pour revenir en *Europe*, dans l'eſpérance que *Candide* auroit choiſi cette route. Malheureuſement, ſur les bords de la *Propontide*, *Paquete* avoit recouvré de l'embonpoint & des couleurs. Elle attira l'attention du patron. Ce Muſulman fidele lui trouva la blancheur du lys & la fraîcheur de la roſe. Il la prit pour une Circaſſienne échappée de quelque ſerrail. Il eut du regret de contribuer à remettre tant de charmes à la diſcrétion des incirconcis. Au lieu de la

débarquer à Smirne, il la transporta en Egypte, où il la vendit mille sequins au Bacha du Caire.

Pangloss, par un déguisement fort ingénieux, & tout-à-fait digne de l'école de *Leibnitz*, trouva moyen de l'enlever. Ils parcoururent depuis toute l'Asie. Ils furent conduits par l'enchaînement des circonstances, jusqu'à la Chine, où ils retrouverent le frere de Cunegonde, M. le Baron de Thunderthentronck, toujours fier, toujours Jésuite, & exerçant des arts utiles, comme on verra dans le cours de cet ouvrage. Enfin, après une infinité de nouvelles courses, & de séparations plus ou moins fâcheuses, ils se rejoignirent à Paris. *Paquette* s'y donna un nom Indien. Avec

cette reſſource, & la curioſité qu'elle inſpirait, elle fit en peu de temps fortune, quoique les voyages l'euſſent un peu brunie.

Elle n'oublia pas dans ſa proſpérité M. *Pangloſſ.* Elle le ſoutint juſqu'à ſa mort, qui arriva le 11 décembre de l'année derniere. Il avait aſſez rapidement appris le français, & traduit lui-même en cette langue l'ouvrage que nous publions. Il l'avoit dédié, comme on va le voir, à ſa bienfaictrice, qui nous en a remis le manuſcrit.

On a trouvé dans ſes papiers beaucoup d'autres mémoires en aſſez bon ordre. Ils contiennent tous ſes voyages depuis ſon départ de Conſtantinople. Mademoiſelle *Paquette* a pris ſoin elle-même de les faire paſſer par des mains sûres à M. *Ralph;* & nous

ſçavons, à n'en pas douter, que ce ſavant s'occupe en conſéquence à compoſer une ſeconde partie de l'Optimiſme, qui ne tardera pas à voir le jour. Nous profitons volontiers de cette occaſion pour déſabuſer le Public à ce ſujet. On a mis à la tête de quelques éditions furtives de l'Optimiſme, que M. *Ralph* étoit mort. On a été juſqu'à citer le lieu & l'année de cet accident arrivé, dit-on, à Minden, l'an de grace 1759.

Ce ſont aſſurément les ennemis de M. le Docteur qui ont fait courir ce bruit. Ils ont ſuppoſé qu'il avoit fini ſes jours ſur un champ de bataille, ſans doute pour inſinuer qu'il étoit mort de peur. Cette nouvelle eſt fauſſe. L'immortel M. *Ralph* eſt encore plein de vie, en dépit

de ſes envieux. La publication de la ſeconde partie de ſon ouvrage en ſera la preuve. Il n'attend, pour la faire paroître, que les cartes géographiques dont il veut l'accompagner. C'eſt une précaution qu'il regrette beaucoup de n'avoir pas priſe pour la premiere partie.

Le Public va juger du mérite du Docteur *Pangloſs*, en qualité d'Ecrivain. Nous ne doutons pas que cet Ouvrage ne ſoit trouvé digne de ſa réputation. Nous n'avons été alarmés d'abord que par le ſujet. M. *Ralph* a articulé ſans ſcrupule le nom du fruit qu'avait tiré ſon héros de ſes leçons de Phyſique expérimentale. Mais quand celui-ci eut lui-même acquis une parfaite connoiſſance du français, quand il eut vu de près les bizarreries

& la fauſſe délicateſſe de cette langue, il n'oſa jamais prendre ſur lui, à ce qu'on nous a aſſuré, de hazarder la même licence que ſon hiſtorien. Il chercha des circonlocutions, & donna à ſon livre le titre honnête que nous lui avons conſervé.

On peut imaginer que cette condeſcendance n'a pas laiſſé de lui coûter. Nous en avons trouvé des preuves dans ſes papiers. Il avoit même commencé, contre cette prétendue délicateſſe du français, un traité auquel nous regrettons fort qu'il n'ait pas pu mettre la derniere main. M. le Docteur s'y élevait avec une vigueur digne de lui, contre cette ridicule bienſéance, qui attache la politeſſe aux mots, plutôt qu'aux choſes, qui s'effarouche des expreſſions, & non

pas des idées. Il témoignait vivement ſa ſurpriſe, ſur ce que les honnêtes gens n'oſent en Europe déſigner par ſon nom propre, une cauſe dont ils ſont tous les jours à la veille d'éprouver les effets. Il parlait ſur cette matiere en philoſophe plein d'expérience, & en Léibnitien conſommé.

Nous remarquerons cependant, pour la juſtification des Français, qu'ils ne ſont pas ſeuls à ſe piquer de ce ſcrupule déraiſonnable. Les Italiens ont à peu près la même foibleſſe : ils nomment la groſſe ſœur de la petite vérole *mal Franceſe*, quoique certainement elle ne ſoit compatriote ni de la Seine, ni de la Garonne. Elle ſuit ſouvent, il eſt vrai, le cours de ces deux rivieres, & ſe plaît par-

ticulierement avec les nimphes qui en embelliſſent les bords : mais enfin elle n'y eſt pas née, & la périphraſe Italienne n'eſt ni juſte en elle-même, ni polie relativement aux peuples du voiſinage.

Les Eſpagnols devraient être plus familiariſés avec le mot & la choſe : cependant ils en écartent l'idée autant qu'ils le peuvent. Ils lui donnent le titre poli de *purgation*. De ſorte que quand on dit par-delà les Pyrénées que *el ſenor marqués*, *el ſenor conde*, *el ſenor duque tiene las purgationes*, cela ne ſignifie pas que ces Meſſieurs ont pris médecine, mais qu'ils en ont grand beſoin. Cette petite ſupercherie de la langue eſt plus pardonnable que celle dont on fait uſage dans le pays du Véſuve.

Au reſte, cette petiteſſe abſurde n'eſt pas chez tous ces peuples la ſuite d'un préjugé vague dont on n'ait jamais eſſayé de rendre raiſon. De grands écrivains ont travaillé à l'établir, & même à le juſtifier. On peut citer à ce ſujet le célebre M. *l'Abbé Desfontaines*, dans ſa ſoixante-unieme lettre des *Obſervations ſur les écrits modernes.*

Monſieur l'Abbé examine ſoigneuſement, & en critique éclairé, comme il l'était, d'où vient la prétendue chaſteté de nos langues modernes. « Ce » ſont, dit il, le chriſtianiſme » & la morale des Européens, » qui les rendent ſi ſcrupuleux » dans leurs paroles ; au lieu » que le Grec & le Latin ayant » été parlés par des peuples

» païens , ſont beaucoup plus » libres ».

Nous en demandons bien pardon à M. l'Abbé : mais nous ne ſommes pas de ſon avis ; & qui plus eſt , nous avons de très-bonnes raiſons pour n'en pas être.

La premiere eſt l'autorité de M. *Pangloſs* , qui ſe déclare ouvertement pour l'opinion contraire , comme on le verra par le recueil de ſes opuſcules , ſi jamais on y publie le fragment dont nous venons de parler. La ſeconde , c'eſt que la morale des païens n'était pas plus relâchée que la nôtre. Les véritables idées de pudeur & d'honnêteté ſe trouvent auſſi bien développées dans leurs bons écrits, que chez nos caſuiſtes.

D'ailleurs , la morale & la

religion n'ont d'influence que ſur nos actions. Il eſt certain que le langage n'eſt pas de leur reſſort, ou du moins elles n'y font aucune attention. Dieu lui-même, comme on ſait, n'a pas dédaigné d'emprunter l'idiome hébraïque : c'eſt pourtant de toutes les langues la plus obſcene, c'eſt-à-dire la plus ſimple dans ſes idées, & la plus naïve dans ſes expreſſions.

Le Journaliſte ne ſonge pas que les Peres des deux Égliſes étaient inſpirés par l'Eſprit-Saint, & au moins auſſi bien inſtruits que nous de la morale chrétienne. Ils ſe ſont pourtant permis des détails que l'afféterie de notre langue fait paraître impurs quand on les traduit, au lieu qu'en eux-mêmes ils ne ſont que naturels. La vertu dans

leurs écrits se montre quelquefois avec des armes, qui feraient rougir le vice dans les nôtres. Les bourgeois de Paris, qui se font imprimer, oseront-ils par cette raison se croire supérieurs à ces grands hommes ?

Gardons-nous de mépriser la grossiereté apparente des anciens, & même des païens. Nous avons un culte plus saint : mais nos mœurs n'en sont pas plus chastes. N'ayons pas le sot orgueil de croire que ce soit la sublimité de nos dogmes, qui mette des entraves à la liberté de nos discours. Il serait bien étonnant que la morale eût assez de force pour épurer le langage, & qu'elle ne pût rien sur les mœurs : que la religion réussît à proscrire le véritable nom de l'héroïne de M. *Pangloss*, &

qu'elle ne mît point d'obſtacles à ſes progrès.

Loin que la modeſtie des jargons Européens ſoit le fruit d'une véritable modeſtie, elle eſt la preuve d'une corruption profonde. On ménage les oreilles, quand on n'a plus autre choſe à ménager. Les ſaints Peres, qui n'auroient pas craint la divinité dont nous publions l'hiſtoire, ſe ſeraient permis d'en parler ſans détour & ſans embarras. Nos gens du monde qui ſont preſque perpétuellement ſoumis à ſon empire, tremblent de l'entendre nommer. C'eſt ainſi que les Siamois n'oſent pas même prononcer le nom du Deſpote qui les gouverne avec l'empire le plus abſolu.

Il faut pourtant, quand on

écrit pour eux, avoir des égards pour cette impertinente délicateſſe. Il faut couvrir d'un voile tranſparent un objet dont ils redoutent la nudité. Il faut ſe contenter d'indiquer, par un nom emblématique, la puiſſance formidable dont on va lire les exploits. C'eſt cette néceſſité qui a fait imaginer à M. le Docteur l'expreſſion myſtérieuſe de *Cacomonade*.

On y reconnait le zele du Précepteur de *Candide*, pour la doctrine du plus profond Métaphyſicien de l'Allemagne. Le mot ſeul de *monade* rappelle la gloire de ſon inventeur, & la ſoumiſſion de ſes Diſciples. Si le défunt amant de Mademoiſelle *Paquette* a imaginé d'y joindre l'épithete de *caco*, qui vient, comme on voit, du grec

κακος, qui ſignifie *méchant*, *incommode*, c'eſt une marque de la ſubtilité de ſon eſprit, & de la rectitude de ſon jugement. En effet, de toutes les *monades* de Leibnitz, il n'y en a point de plus fâcheuſe que celle-ci, & l'épithete eſt, ſans difficulté, d'une juſteſſe admirable.

N. B. On a ajouté à cette ſeconde édition une Lettre qui s'eſt auſſi trouvée dans les papiers de M. le Docteur, & qui roule ſur le même ſujet. Comme elle ſe trouve également remplie des mêmes vues d'humanité & de bienfaiſance, nous n'avons pas cru devoir en priver le Public.

LA
CACOMONADE.

ÉPITRE

A Mademoiſelle Théreſe - Julie Clémentine PAQUETTE.

VOUS l'exigez donc, Mademoiſelle : il faut abſolument que je vous immortaliſe. Vous voulez que ma reconnaiſſance faſſe paſſer votre nom à la poſtérité. Vous avez trouvé dans un gros livre de philoſophie, imprimé de nos jours, que les Phrinés, les Aſpaſies, valaient bien les Socrates & les Platons. Ce propos galant vous a enflé le courage avec juſtice.

Aſpaſie n'était probablement pas ſi belle que vous. Phriné avait moins de graces & d'adreſſe. Vous tournez les têtes à Paris, comme elles le feſaient à Athènes ou à Thèbes. Ainſi ce n'eſt pas ſans raiſon que vous vous croyez héritiere de ces beautés célebres. Vous voulez ſuccéder à leur gloire comme à leurs talens, à leur réputation comme à leurs ſuccès.

L'une donnait, comme on ſait, des leçons d'éloquence aux philoſophes de ſon tems. Elle leur apprenait à manier délicatement les eſprits. Le fameux maître d'Alcibiade étudia ſous elle. Il ne rougiſſait pas d'avouer combien il lui avait d'obligations. C'eſt d'elle que Socrate recevait les préceptes admirables, qu'il avait ſoin d'inculquer enſuite à ſon jeune diſciple.

L'autre voulait que ſes amans, en ſe préſentant, lui remiſſent entre les mains une pierre bien dure. C'étoit là le ſignal auquel ſa porte s'ouvrait. Elle en conſervait même, dit-on, ſoigneuſement les modeles. De cet amas

amas prodigieux elle fit bâtir, pour l'amuſement de ſa vieilleſſe, une pyramide fort élevée; & les voyageurs ont mis, avec raiſon, ce monument au rang des ſept merveilles du monde.

Pour vous, Mademoiſelle, vous n'enſeignez point par des paroles à ſurprendre les cœurs. Si vous donnez des leçons de ce grand art, c'eſt à vos compagnes, & par des exemples. Vous n'exigez pas tout-à-fait une pierre de ceux qui recherchent vos faveurs. Ce n'eſt pas peut-être que vous ſoyez moins curieuſe qu'une autre de pyramides, ni moins propre à les faire élever; mais les uſages & le climat ſont différens en France & dans la Grece.

L'Attique, la Béotie, étaient des pays arides & ſtériles. Les pierres y croiſſaient abondamment. Une jolie femme n'avait qu'à avancer la main pour en trouver. Les marbres, ſi l'on peut ainſi parler, s'élançoient d'eux-mêmes à ſa rencontre.

Sur une terre plus heureuſe, vous n'avez pas les mêmes reſſources. Les

pierres s'éclairciſſent tous les jours dans Paris & aux environs. La grande conſommation qui s'en fait journellement dans les palais de cette capitale, en anéantit l'eſpece. Si l'on n'y en tranſportait pas de tems en tems quelques-unes du fond des provinces, il eſt à croire que cette ville s'en trouverait bientôt entierement dépourvue.

Vous vous conformez ſagement, Mademoiſelle, aux loix générales & indiſpenſables de la nature. Au lieu de vous opiniâtrer à combattre ſa faibleſſe, vous ne vous occupez que de ce qui peut vous en dédommager. Vous tenez les hommes quittes de la pierre, pourvu qu'ils la remplacent par beaucoup d'or.

Vous vous arrangez d'ailleurs de façon à n'y rien perdre. On ſait quel art vous mettez dans la combinaiſon des hommages que l'on vous offre. Perſonne n'ignore avec quelle intelligence vous en aſſortiſſez les différentes eſpeces. Vous imitez les cabaretiers adroits, qui, de pluſieurs

vins médiocres, compoſent une liqueur excellente.

Vous coupez la faibleſſe d'un Pariſien avec la fermeté d'un Provençal, & la fadeur d'un habitant du marais avec la ſeve d'un Bourguignon. Vous mariez la mouſſe pétillante de la Champagne avec la chaleur de l'Amérique, & l'épaiſſeur de l'Allemagne avec la fineſſe de l'Italie. Corrigeant ainſi les défauts de chaque nation par le mêlange des vertus oppoſées, remédiant à l'inſipidité des unes par le piquant des autres, vous réuſſiſſez à vous faire une ſuite de vie très-agréable, à vous procurer une continuité de plaiſirs non interrompus.

Votre modeſtie veut bien épargner à la poſtérité les monumens de vos triomphes : mais s'il falloit calculer le nombre de ceux que vous auriez pu laiſſer, je crois que toutes les Phrinès de l'antiquité ne ſongeraient pas à vous rien diſputer. Voilà beaucoup de raiſons pour vous croire au-deſſus des Socrates anciens & modernes.

Cependant, il faut l'avouer, tant

de gloire eſt un peu balancée par des inconvéniens qui la déparent. Vous voyez arriver chez vous avec plaiſir les tréſors que l'avarice arrache dans les montagnes du nouveau Monde, & que la folie diſperſe ſur les ſophas de l'Europe. Vous ouvrez, comme Danaé, votre ſein à cette pluie précieuſe, dont vous connoiſſez ſi bien la valeur & l'utilité.

Malheureuſement elle fait ſouvent germer dans l'ancien continent certaines perfections que la nature n'avait deſtinées qu'au nouveau. Le Génois Chriſtophe Colombo nous en apporta précieuſement le germe en 1493, avec l'or de Saint-Domingue. Depuis ce tems elles ont pullulé avec une facilité admirable, & nous le ſavons bien.

De deux ſœurs qui portent à peu près le même nom, la cadette ſemble avoir fait le plus de progrès. Elle ne ceſſe, depuis près de deux ſiecles, de travailler à étendre ſa domination. C'eſt ſur-tout par ſa prodigalité qu'elle y a réuſſi. Elle a, comme les conqué-

rans politiques, beaucoup gagné de terrein, en ne ménageant pas ſes préſens.

Ce n'eſt pas qu'on en ſoit extrêmement avide dans le fond. Il y a peu de perſonnes diſpoſées à les rechercher volontairement; mais elle y joint, en les offrant, un attrait ſi ſéducteur, que les cœurs les plus défians ont peine quelquefois à s'en préſerver. On les accepte, ſans preſque s'en appercevoir; & ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt que, lorſqu'on vient à s'en trouver chargé, on n'eſt pas toujours le maître de s'en défaire.

On ne s'en débarraſſe pas, même en les feſant circuler. Ils ont la faculté de ſe multiplier, ſans affaiblir la ſource qui les produit. C'eſt ainſi qu'une bougie allumée peut ſervir à en allumer mille autres, ſans rien perdre de ſon éclat, & du feu qui la dévore.

C'eſt là ſans doute, Mademoiſelle, une terrible infortune. Vous voudriez bien qu'on pût y remédier. Je le deſire auſſi de tout mon cœur. Cherchons-

en enſemble les moyens. Je conſens volontiers à vous en faire les honneurs.

Les courtiſannes Grecques ſe ſont diſtinguées, l'une par les charmes de ſon eſprit, l'autre par les agrémens de ſa danſe, une autre par ceux de ſa figure. Pour vous, je veux que votre mémoire devienne éternelle par des ſervices rendus à l'humanité. On connaît aſſez votre complaiſance pour elle. On ne ſera pas ſurpris que vous ayez choiſi ce chemin pour parvenir à la gloire.

On en parle tant de cette humanité! La philoſophie de nos jours lui donne un ſi beau luſtre! Vous la voyez ſe développer avec tant d'éclat depuis Stokolm juſqu'à Lisbonne, depuis les frontieres du Mogol juſqu'à Londres! Nous venons de nous battre avec toute la politeſſe & la douceur poſſibles, pendant ſept années complettes. Dans cet intervalle, il n'y a guere eu qu'un million d'hommes coupés, percés, rôtis, écraſés dans les batailles ſur terre ou ſur mer.

Les maladies, les fatigues, les hôpitaux, n'en ont pas emporté plus de deux millions. Depuis Berlin sur la Sprée, jusqu'à Villa-Veilha, sur les bords du Tage, on ne compte pas tout-à-fait vingt mille lieues quarrées, ravagées en tout sens avec quinze ou vingt millions de créatures à deux pieds sans plumes, réduites par des héros à la misere & au désespoir.

Nos recherches ne pouvaient paroître dans un tems où l'humanité eût fait plus de progrès. Il n'était pas possible de leur choisir des circonstances plus favorables. Hâtons-nous donc de les publier: n'attendons pas le retour de la barbarie. A juger de ses fureurs contre le genre humain, par l'état où il se trouve dans un siecle de lumieres & de philosophie, nous courrions risque de ne plus trouver sur la terre d'hommes pour nous entendre.

Pardonnez, Mademoiselle, si je ne m'adresse plus à vous dans le reste de cet ouvrage. C'est à vous que je le dédie: mais je le consacre à l'hu-

manité. Il s'agit d'inſtruire les peuples, & de guérir les erreurs des hommes. Il eſt queſtion d'épurer le culte de Vénus, de chaſſer l'air dangereux qui remplit ſes temples, de purifier juſqu'à ſes autels.

En traitant des expiations néceſſaires pour y parvenir, je ne parlerai plus de vous ; mais j'y penſerai ſans ceſſe. Je ſemblerai perdre vos charmes de vue ; mais le ſujet m'y ramenera toujours aſſez.

Je vais examiner ſoigneuſement par quels moyens on pourroit parvenir à détruire la puiſſance de l'ennemie dont nous nous plaignons. Il ne ſera pas mal de dire auparavant quelques mots de ſa nature & de ſa naiſſance. Il faudra remonter à ſon origine, & en donner l'hiſtoire en abrégé. C'eſt un événement dont les médailles ſubſiſtent ; mais l'époque en paraît obſcure. Il ſeroit bien utile, bien glorieux de réuſſir à la fixer.

Au reſte, vous ne ſerez ni ſurpriſe, ni effrayée du nom de *Cacomonade*, dont je me ſuis ſervi pour traveſtir

cette ennemie cruelle, que je n'aurais osé nommer autrement. Ce mot est tout grec, à la vérité; mais la chose qu'il désigne est toute française, & même est assez faite aujourd'hui pour la bonne compagnie. D'ailleurs vous êtes familiarisée avec le langage de Leibnits. Je vous ai enseigné ce que c'était qu'une Monade, dans le sens de cet homme incomparable. De votre côté, c'est vous qui m'avez appris à allonger ce nom par l'épithete de *Caco*, que je n'aurois jamais inventée sans vous. Vous m'entendrez donc sans difficulté, & je vais entrer en matiere sans inquiétude.

CHAPITRE PREMIER.

De la nature de la Cacomonade.

CE ſont deux grandes & ſublimes queſtions que ces deux-ci. Qu'eſt-ce que la Cacomonade ? D'où vient la Cacomonade ? Il y a long-tems que d'illuſtres ſavans en ont ſenti la profondeur & l'utilité. Ils ſe ſont appliqués à les réſoudre. Leurs travaux n'ont peut-être pas encore été ſuivis d'un ſuccès bien brillant : mais du moins ils nous ont mis ſur la voie. Il ne tient qu'à nous de marcher ſur leurs traces dans le pays qu'ils ont parcouru, & d'y aller plus avant qu'eux, ſi nous pouvons.

Des réflexions ſérieuſes leur ont appris que la Cacomonade étoit un *poiſon* (*a*). On n'eſt pas tout-à-fait

(*a*) [*Note des libraires.*] Le manuſcrit porte un terme plus énergique. C'eſt celui

d'accord ſur le ſens de ce mot ainſi appliqué. Mais quand on ne ſaurait avoir des idées claires, c'eſt beaucoup en toute eſpece de ſcience, que de trouver un terme qui ne ſignifie rien. On en a moins de peine à le faire cadrer avec tous les ſyſtêmes poſſibles. La Cacomonade eſt donc un *poiſon*.

De plus, ce poiſon eſt phlogiſtique, corroſif, coagulant & fixe (*a*). Il eſt phlogiſtique, parce qu'il cauſe des inflammations. En qualité de corroſif, il attaque la peau, & y fait naître des ſolutions de continuité. Comme coagulant, il arrête le cours des humeurs

---

qui eſt vraiment uſité parmi les maîtres de l'art. Nous le plaçons ici en cachette, & en diſperſant ſes membres de façon qu'on puiſſe le méconnoître, ſi l'on veut, V. I. R. U. S. Ceux ou celles qui ne voudront pas y jetter les yeux, ſeront les maîtres de le paſſer : ceux au contraire qui l'enviſageront ſans effroi, pourront le reſtituer par-tout à la place de poiſon.

(*a*) Voyez le ſavant traité de M. A..... *de morbis venereis.*

que la nature avait destinées à circuler en liberté. Enfin, c'est parce qu'il est fixe, qu'on a de la peine à le chasser. Voilà toute la théorie de la Cacomonade, développée par un de ses meilleurs historiens. Elle est, comme on voit, claire, nette, intelligible.

Les charlatans se sont mêlés quelquefois d'en donner une autre. Il en parut, par exemple, un célebre à Paris en 1727. Il prétendait que toutes les infirmités humaines, & celle qui nous occupe, comme les autres, étaient produites par de petits animaux qui s'introduisaient dans le sang. Suivant son système, ce qu'on appelle remede, était un composé d'autres petits animaux, ennemis irréconciliables des premiers. Ceux-ci donnaient vigoureusement la chasse à leurs adversaires.

Ainsi le corps d'un malade était un champ de bataille. Il s'y fesoit des prodiges de valeur. La fievre y conduisait ses escadrons légers; la Cacomonade, son infanterie coagulante. On voyait bientôt arriver la Faculté

pesamment armée, avec des bataillons de quinquina ou de vif-argent. Elle développait successivement les différens corps de cette milice redoutable. On combattait long-tems avec vivacité, jusqu'à ce que les animalcules du quinquina l'emportassent sur ceux de la fievre, ou que les mites corrosives fussent chassées par les insectes métalliques, à moins que le champ de bataille, accablé par tant d'efforts, ne s'abysmât lui-même en terre, engloutissant avec lui les vainqueurs & les vaincus ; ce qui arrivait le plus souvent.

Si cette idée n'était pas vraie, elle était du moins réjouissante. Mais la gravité des docteurs-régens l'a proscrite. Fâchés de se voir réduits par elle à n'être plus que les colonels d'un régiment de rhubarbe ou de sené, ils ont fait main basse sur toutes ces petites armées qu'on leur donnoit à conduire. Ils ont mieux aimé rester chefs de quelques corpuscules aveugles, que de commander à des légions nombreuses & animées. Ils ont

choisi de remettre au hasard l'harmonie dans les humeurs, avec des instrumens tout matériels, plutôt que de l'y ramener en bon ordre, escortée de troupes actives & bien disciplinées. N'est-ce pas là préférer, comme on le leur reproche, l'inaction au mouvement, & la mort à la vie ?

On ne peut trop regretter ce système : il aurait donné lieu aux hypotheses les plus amusantes. La métaphysique, la physique, la philosophie, la médecine, en fourniſſent de plus absurdes, mais non pas de plus agréables. Il faut bien pourtant se consoler de sa perte. Il faut s'en tenir, avec une foule de grands hommes, à savoir que la Cacomonade est un poison corrosif, coagulant, phlogistique & fixe.

CHAPITRE II.

Du principe de la Cacomonade.

NOUS ne ſommes pas auſſi bien inſtruits ſur l'origine de la Cacomonade, que ſur ſa nature. Nous connaiſſons l'effet mieux que la cauſe. Il eſt certain que le premier ne réſulte aujourd'hui que de la communication avec une perſonne imprudente ou malheureuſe. Nous n'en apportons point le germe en naiſſant. La nature ne nous a donné que la propriété de le recevoir.

Il faut bien pourtant qu'il ſe ſoit une fois produit de lui-même dans le premier homme qui s'en eſt trouvé ſaiſi. Dieu ſans doute, en créant Adam, ne l'en a pas gratifié de ſa main. L'Être ſuprême, en le formant pour la génération, lui en remit les organes auſſi ſains, auſſi parfaits que ſa compagne pouvait le deſirer.

Si depuis il y eſt arrivé de l'altération, c'eſt vraiſemblablement quelque malheureux individu de ſa poſtérité qui en aura eu les prémices. Mais quelle peut avoir été la cauſe de ce développement ſingulier ? Eſt-ce l'air ? Sont-ce les alimens, ou l'abus du plaiſir ?

Le climat des lieux qu'on regarde comme la patrie de la Cacomonade, n'eſt pas plus mal-ſain que celui des contrées où elle ne s'eſt gliſſée qu'à l'aide des hommes. Leurs productions, loin d'être dangereuſes, ſont pour nous une reſſource ſûre dans bien des maladies. Quant au libertinage, il ne naît guere que du luxe & de l'opulence. Or ces deux fléaux de notre eſpece étaient certainement ignorés dans le pays où nous avons été chercher le fléau qui les ſuit ſouvent, & les punit dans le nôtre.

Ces trois cauſes ſont pourtant les ſeules qui puiſſent avoir influé ſur ſa naiſſance. Chacune d'elles a trouvé de zélés défenſeurs. Les uns ont dit que l'air ſeul avait ſuffi pour produire

dans l'isle Hispaniola le venin qui attaque aujourd'hui la génération partout ailleurs. Mais il est clair qu'ils se sont trompés.

Depuis deux cents ans & plus, l'expérience prouve qu'à Saint-Domingue ce fruit ne se recueille & ne se seme pas autrement qu'en France. Il y croît, comme ici, au milieu du plaisir. On y conserve un sang libre & pur, tant qu'on se contente de respirer l'air frais. S'il avait pourtant quelque qualité contagieuse, elle se ferait sentir depuis la conquête aux Européens, ainsi qu'aux naturels du pays. C'est ce qui ne se voit pas. Ce système n'est donc pas recevable.

D'autres ont prétendu que cette propriété était spécialement attribuée aux antropophages, à cause de leurs alimens, comme si la chair humaine étoit par elle-même un poison. Les peuples qui font ou qui fourniſſent de ces festins peu polis, sont bien plus rares qu'on ne l'imagine. Leur façon de vivre doit d'ailleurs les rendre très-robustes, & par conse-

quent très-sains. Il est donc absurde de penser que leur chair, en passant par l'estomach de leurs ennemis, puisse y prendre la vertu de les empoisonner.

Ce serait une vengeance assez permise : mais on ne se venge point, quand on a été mis à la broche. Pour que le gigot d'un Caraïbe ait pu occasionner de longs remords aux honnêtes gens qui s'en régalaient, il aurait fallu que les parties voisines n'eussent pas été en bon état ; ce qui, comme on voit, ne résoud pas la difficulté.

Un habile médecin, dans un gros livre sur ces matieres, a embrassé le troisieme système. C'est, suivant lui, l'excès des plaisirs dans les pays chauds, & le peu de choix dans les momens propres à les goûter, qui ont introduit la Cacomonade sur la terre. Il raconte à ce sujet des particularités fort curieuses.

« Les femmes au royaume de » Melinde, dit-il d'après Tavernier, » sont si dangereuses une fois par

» mois, que si un Européen a le » malheur de s'arrêter à l'endroit » où l'une d'elles aurait *pissé* dans ce » tems fatal, il en attrape la fievre, » des maux de tête, & quelquefois » la peste ». J'avoue qu'en lisant ce passage, j'ai fait des souhaits ardens pour qu'il ne prît jamais à une femme de Mélinde envie de s'arrêter sous ma fenêtre.

Heureusement M. A. même en citant ce trait, avoue qu'il ne convient pas à nos climats; mais il n'en persiste pas moins à croire qu'il doit y avoir une relation très-intime entre l'origine de la Cacomonade, & l'influence pestilentielle de ces beautés basannées du Zanguebar. Il s'obstine à soutenir que celle-ci a été la raison suffisante de l'autre. On peut voir dans son ouvrage même avec quelle force & quelle justesse il en raisonne.

Ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'en fesant de pareils systèmes, on parvient à chasser la Cacomonade; comme si les mots barbares avec lesquels on la définit, signifiaient des

vérités lumineuſes & inconteſtables.

C'eſt ainſi qu'on calcule les éclipſes, en regardant les planettes comme de petites parcelles échappées du ſoleil, quand, au tems de la création, il fut froiſſé par une groſſe comete. C'eſt ainſi qu'on profite de la bouſſole, en expliquant les déclinaiſons de ſon aiguille par un tourbillon magnetique qui l'enfile par un bout. C'eſt ainſi qu'on ne laiſſe pas que de digérer & de faire un bon chyle, en diſputant pour ſçavoir s'il eſt produit par diſſolution, ou par fermentation, ou par trituration.

Nous avons beau faire, il faut l'avouer, les progrès même de l'eſprit humain en tout genre, en marquent les bornes. C'eſt une vérité au-deſſus des diſputes; mais quoiqu'elle ſoit évidente, il ne faut pas laiſſer, tout en la méditant, de conſulter l'almanach quand on veut ſavoir le lieu du ſoleil, & la bouſſole quand on ſe trouve hors de la vue des côtes. Il ne faut pas héſiter à remplir ſon eſtomach, quand on a faim, ni à

recourir aux adminiſtrateurs du vif-argent, quand on s'apperçoit de quelque ſimilitude entre notre climat & celui de l'Amérique.

CHAPITRE III.

Si nous sommes en droit de nous plaindre de la nature, en réfléchissant aux maux que nous cause la Cacomonade.

SI quelque chose peut donner en apparence aux hommes le droit de murmurer contre la nature, c'est sans doute ce fléau dont elle les accable. Elle l'a annexé à des plaisirs dont elle fait dépendre la continuation de leur espece. A côté du plus grand de tous les attraits, elle a placé le plus grand de tous les dangers. Elle nous met ainsi dans l'alternative, ou de ne point remplir ses vues, ou de craindre toujours d'être punis pour les avoir remplies.

Dans les autres sensations agréables, elle n'a du moins attaché le châtiment qu'aux excès. Le vin ne fait mal à la tête que lorsqu'on en boit

boit trop. On n'a point de douleurs à l'eſtomach, quand on mange ſobrement. La vue n'eſt bleſſée que quand on la fixe ſur des objets trop brillans.

Mais l'organe le plus néceſſaire & le plus précieux, celui qui donne à l'homme un des droits de la divinité, eſt auſſi préciſément celui dont l'uſage, même modéré, peut amener le plus de regrets & de remords. Il ne faut qu'un inſtant pour empoiſonner la vie la plus réglée.

L'Être ſuprême, diſent les poëtes, a près de lui le bien & le mal dans deux tonneaux. C'eſt là qu'il puiſe à pleines mains, ſuivant ſon caprice, les préſens qu'il diſtribue à notre petite fourmilliere. La Cacomonade était ſans doute la lie du mauvais tonneau; & le jour que Jupiter nous la donna, il vuida l'une de ſes futailles.

Il faut pourtant jetter un coup d'œil ſur l'hiſtoire, avant que d'accuſer la nature d'injuſtice. Si cette mere tendre avait eu deſſein de nous épargner le fléau dont nous gémiſſons; ſi elle

s'était appliquée à le cacher dans un petit coin de terre inconnue ; si elle avait mis entre nous & cette terre funeſte quinze cents lieues de mers orageuſes ; si elle s'était appliquée à nous ôter tous les moyens imaginables d'y arriver : nous lui devrions de la reconnoiſſance pour des précautions si ſages & si affectueuſes.

Si enſuite notre inquiétude ſeule avait rendu ces précautions inutiles ; si à travers des obſtacles preſqu'invincibles, nous étions parvenus à la coupe amere qui enfermait le poiſon dont elle nous écartait ; s'il était vrai que nous nous fuſſions hâtés d'y tremper les levres, malgré les objets effrayans qui devaient nous en éloigner : la nature ne mériterait ſans doute aucun reproche de notre part.

Nous ſerions ſeuls coupables d'avoir violé ſes ordres. Nous ſerions juſtement punis pour avoir découvert un ſecret que ſon indulgence voulait nous cacher. Or c'eſt ce que l'hiſtoire nous apprendra. Nous y verrons peut-être la juſtification de la Providence.

Le récit des événemens passés nous montrera combien elle avait craint pour nous les infortunes qui nous accablent. Nous serons obligés de convenir que pour nous rendre aussi malheureux que nous le sommes, il a fallu la forcer dans ses derniers retranchemens. Nous avouerons que ses soins auraient suffi pour établir notre repos, si notre audace en tout genre n'allait plus loin que sa bonté.

CHAPITRE IV.

Si les anciens ont connu la Cacomonade.

ON s'eſt beaucoup fatigué à chercher l'époque préciſe de cet événement. La Cacomonade a exercé la patience & la ſagacité des commentateurs en plus d'un ſens. Il y en a qui attribuent aux Grecs & aux Romains l'honneur de nous l'avoir tranſmiſe. Ils la voient paſſer, par des lignes droites, d'Aſie en Europe, d'Athènes à Rome, d'Italie en France.

Ils lui ſuppoſent différens maſques dont elle s'eſt ſervie ſucceſſivement, juſqu'à celui qu'elle montre de nos jours. Il faudrait, ſuivant leur ſyſtême, qu'elle s'en fût bien trouvée : car elle le porte depuis trois ſiecles, ſans qu'il paraiſſe trop uſé. Mais cette opinion n'eſt pas admiſſible, il faut l'avouer. On voit évidemment que les anciens, plus heureux & plus ſages que nous,

ou du moins plus fidelles aux vues de la nature, n'ont jamais essuyé le châtiment que nous souffrons.

Homere est exact jusques dans les minuties. Il a placé dans son poëme tout ce qu'il savait de médecine, d'anatomie, de géographie, de physique. Il nous apprend qu'on fesait de son tems une boisson délicieuse, avec du fromage rapé dans du vin. Il parle souvent de Vénus. Il raconte comment Diomede la perça d'un grand coup de lance. S'il avait connu à cette déesse le secret qu'elle a depuis possédé en Amérique, il lui en aurait sans doute fait faire usage pour se venger du héros. Il aurait introduit le dieu Mercure avec ses talonnieres dorées, s'empressant d'apporter le remede.

Cette allégorie ne se serait pas trouvée la moins ingénieuse de son poëme. Elle aurait été d'autant plus juste, qu'en effet Mercure était du parti opposé à celui de Vénus. Peut-on croire que ce divin poëte eût manqué l'occasion de les faire con-

battre sur les bords du Simoïs, aux yeux des Grecs & des Troyens? N'était-ce pas là vraiment le cas de représenter la terre & la mer ébranlées dans l'attente du succès, & la nature entiere partagée à la vue d'un combat qui devait décider de son sort?

Quel dommage qu'Homère n'ait pas pu faire en personne des expériences sur cette matiere dans quelqu'une des isles Cyclades! Il en aurait enrichi ses deux poëmes. Madame Dacier aurait été intarissable dans ses notes sur cet objet intéressant. Une pareille fiction enchâssée dans l'Iliade serait devenue, pour les commentateurs des siecles passés & à venir, une source éternelle de scolies, de réflexions & de disputes instructives.

Il est clair qu'Homere l'aurait employée, s'il l'avait pu. Si de son temps les dieux ou les hommes avaient connu la Cacomonade, il en aurait parlé. Son silence est une preuve incontestable qu'au siege de Troyes, & long-tems après, Vénus était encore innocente; elle se laissait blesser, & ne blessait pas.

Dans les siecles postérieurs, Hipocrate & depuis Galien ont vécu dans la même ignorance. Le vif-argent ne leur paroissait remarquable que par sa pesanteur & sa fluidité. Les héros dont ils gouvernaient la santé, n'étaient pas plus sages que les nôtres. Ils étaient aussi lestes, aussi brillans. On nous a conservé le détail de leurs exploits en tout genre. Nous savons comment ils fesaient l'amour, comment ils maniaient leurs lances de fer. Mais nous ne voyons point qu'ils employassent l'autre métal auquel nos guerriers ont si souvent recours.

Césat était sans contredit un grand homme. On l'appellait le mari de toutes les femmes, & la femme de tous les maris. Si ces noces passageres avaient été alors sujettes à quelqu'accident, peut-on croire qu'après en avoir tant célébré, il se serait trouvé n'avoir gagné que l'épilepsie?

On dit bien qu'Auguste se fesait souvent frotter devant le feu, ce qui pourrait être suspect: mais c'est avec

une étrille qu'on le frottait, ce qui ne l'eſt plus. Il n'avait pas trouvé d'autre moyen pour conſerver ſa ſanté, & *s'adoucir la peau*, ſuivant le judicieux Suetone.

Ni Tibere, ni Caligula, ni Néron, ni tous ces prodiges de lubricité auxquels la maîtreſſe des nations a été ſi long-temps ſoumiſe, n'ont jamais fait uſage de l'argent en liqueur. On ne voit point de Poëte Grec ou Romain célébrer ſes vertus. Ceux même qui ſe ſont immortaliſés par le libertinage, ne nomment aucune punition attachée à ſes excès.

Ovide, dans ſon art d'aimer, indique tout ce qu'on peut craindre de la part d'une maîtreſſe. Il parle des dangers attachés au commerce d'une beauté volage. C'était là ſans doute le moment de placer la Cacomonade, ſi elle était parvenue juſqu'à lui. Cependant il n'en dit pas un mot.

Horace ſe fâche contre un ail qui lui avait piqué la langue. Aurait-il oublié de faire quelque imprécation en beau ſtyle contre le vif-argent,

s'il en avait tâté ? Il dit énergiquement, & sans détour, à une vieille, des horreurs que la politesse française ne peut pas même imaginer : ne lui aurait-il pas souhaité la Cacomonade, si elle avait été de son temps en usage dans la bonne compagnie ?

On peut en dire autant des Tibulles, des Catulles, des Gallus, qui chantant & fréquentant les mauvais lieux, en auraient sans doute déploré les périls, s'il y en avait eu. Ils partageaient paisiblement avec le public les faveurs de leurs maîtresses. S'ils se plaignaient quelquefois de leur inconstance, ce n'était pas qu'elle eût jamais pour eux des suites désagréables.

Il est donc clair que les Corynnes, les Lycoris, les Lesbies, très-inférieures d'ailleurs aux ***, aux ***, leur étaient pourtant supérieures en un point. Il ne fallait peut-être pas plus de peine pour les subjuguer : mais il en fallait moins pour les oublier. Quand on se rappellait leurs faveurs, on ne songeait qu'au plaisir

de les avoir reçues. On ne cherchait point de ſpécifiques pour s'aider à en perdre la mémoire ; & on ne voyait point de perſonnes ſecourables tapiſſer les murailles de Rome avec les affiches de leurs recettes.

CHAPITRE V.

Si Job a eu quelque relation perſonnelle avec la Cacomonade.

NE pouvant faire honneur à cette héroïne d'un commerce réglé avec les héros de l'hiſtoire profane, on a tâché de l'en dédommager en la mettant aux priſes avec ceux de l'hiſtoire ſacrée. Un illuſtre Bénédictin lui a fait une généalogie bien reſpectable. Il lui ſuppoſe une alliance très-intime avec le célebre Job, & la fait deſcendre de lui en ligne directe.

On ne ſe ſerait pas attendu ſans doute à trouver ce trait de ſon érudition dans des commentaires ſur l'écriture-ſainte : mais puiſque le diſciple de S. Benoît a pu ſans ſcrupule traiter une pareille matiere dans un livre tout édifiant, on doit me permettre dans le mien de diſcuter ſes raiſonnemens. Puiſqu'un tel ſujet n'a

cauſé aucun ſcandale ſous ſa plume, & au lieu où il l'a placé, on ne doit pas être ſurpris de le voir ici, où il ſe trouve bien plus naturellement.

Le ſavant frere Dom Calmet a donc mis au rang des ancêtres de la Cacomonade le vertueux Job, qui en ce cas la tenait de ſa femme, qui ſans doute l'aurait tenue du diable. Mais, en vérité, c'eſt bien aſſez pour un ſi ſaint homme d'avoir eu une méchante femme. Pourquoi ſuppoſer qu'il ait reçu d'elle autre choſe que des inſultes ?

Il eſt vrai qu'il était aſſis ſur un fumier, & qu'il avait de l'embarras dans les humeurs. Il dit lui-même que ſa chair eſt couverte d'*ulceres*, que ſa peau eſt toute *deſſéchée*, que ſon ſang eſt *coagulé* comme du fromage ; ce qui, ſuivant M. A.... convient aux trois principaux ſymptômes dont il a fait la deſcription.

Il eſt vrai auſſi que pour conſoler Job, trois de ſes amis reſterent auprès de lui pendant ſept jours & ſept nuits, ſans dire un ſeul mot.

Il eſt vrai encore qu'après ce long ſilence, Eliphaz, un d'entre eux, accuſe indirectement ſon cher ami de s'être livré à l'iniquité, & d'avoir ſemé la douleur dont il recueille le fruit. Il lui reproche en termes figurés d'avoir aimé les maiſons de boue, dont le fondement n'était pas propre, & d'y avoir attrapé quelque choſe d'aſſez ſemblable à la *teigne*.

Tout cela ne prouve pourtant point que le diable ait été chercher, il y a quatre mille ans, un grain de Cacomonade en Amérique, pour en inoculer un pauvre homme de Caldée. On voit bien que la maladie de celui-ci était *corroſive*, *phlogiſtique* & *coagulante* : mais enfin il n'eſt pas décidé que ces trois caracteres ſoient attachés excluſivement à une ſeule incommodité.

L'hiſtorien de Job aurait-il oublié de parler du *venin*, s'il en avait été queſtion ? N'aurait-il pas déſigné le ſiege de la maladie ? Il nous apprend que le patient panſait ſes plaies avec des pots caſſés. J'en

appelle à tous ceux qu'une expérience suivie a éclairés de nos jours en pareil cas : je leur demande s'ils se sont jamais avisés d'employer une pareille charpie.

D'ailleurs, Job ne paraît pas s'être exposé au châtiment dont il s'agit. Ses intimes amis, en lui disant beaucoup d'injures, après leur consolation silentieuse, conviennent qu'il fesait peu d'accueil aux femmes sans maris, *viduas dimisisti vacuas;* par où l'on voit qu'il était homme à précautions.

Il s'écrie lui-même : où est le temps où je lavais mes pieds dans du beurre, où je mettais ma bougie sur ma tête, où, en me voyant, les jeunes gens se cachaient de honte, où les vieillards se tenaient debout par admiration ! Si alors mon cœur s'est trompé sur une femme ; si j'ai tâché de me glisser par une porte appartenante à mon ami, que mon épouse devienne la ..... d'un autre, & que tous mes voisins puissent .....! Ce n'est point là sans doute le langage d'un libertin digne d'avoir part aux trésors de l'Amérique.

Ce qui peut avoir trompé le commentateur, c'eſt que ce modele de patience avoue que la pourriture eſt ſon pere, & que les vers ſont ſa mere & ſa ſœur. Le docte Bénédictin a cru ſans doute que la Cacomonade pouvait trouver ſa place dans une pareille famille. Mais ce n'eſt qu'une probabilité; elle ne peut autoriſer que des conjectures. Elle n'eſt point aſſez grave pour nous réduire à penſer que Job ait jamais eu beſoin de la liqueur des barometres.

CHAPITRE VI.

Si la lepre était la même choſe que la Cacomonade.

DES gens fort bien inſtruits de l'hiſtoire des croiſades, voyant avec quelle ardeur ces guerriers impétueux avaient violé des filles Sarraſines ſur les ruines de Jéruſalem, & chagrins d'ailleurs de voir racourcir l'empire de la Cacomonade, ont imaginé d'établir ſon ſiege dans la Paleſtine. Ils ont voulu la confondre avec la lepre, qui fut, comme on ſait, tout le fruit des expéditions édifiantes, mais cruelles, des douzieme & treizieme ſiecles.

La lepre était une petite indiſpoſition qui ſurvenait à la peau. Elle en variait la teinte, ſans la cicatriſer. Elle en parſemait la ſurface de larges couches de la plus belle couleur d'albâtre à la vérité, mais qui ne laiſſaient

pas que de cauſer des démangeaiſons violentes, avec une forte envie de ſe gratter.

Elle n'a été connue ni des Grecs, ni des Romains, ni des Gaulois, ni des Germains, ni des Aſiatiques, Perſes, Syriens, &c. Elle paraît avoir été la maladie eſſentielle de la Paleſtine. Les habitans de ce pays ſont les ſeuls que la nature en ait avantagés elle-même, en leur laiſſant le pouvoir de la communiquer aux proſélytes qui en ſeraient curieux, ainſi que la circonciſion.

Les Juifs avaient déja l'uſage d'aller, tout en ſe grattant, négocier dans les différentes parties du monde; mais il paraît qu'ils n'y laiſſaient que leurs marchandiſes. Ils étaient dès-lors auſſi malpropres, auſſi uſuriers, auſſi mépriſés qu'ils le ſont aujourd'hui. Il n'y avait qu'eux à qui la religion fît un devoir de la propreté. Il n'y avait qu'eux qui la négligeaſſent; & ce n'était auſſi que chez eux qu'on trouvait des hommes couverts de taches blanches, avec des chatouillemens.

Des mœurs contraires mettaient les étrangers à couvert des ſuites qu'aurait pu avoir un commerce réglé avec cette nation. Les Romains, en brûlant le temple, en égorgeant les prêtres, en raſant Jéruſalem, n'eurent point de part à ſes démangeaiſons. Le fréquent uſage du bain, & la propreté dont ils feſaient grand cas, les en garantit.

Elles paſſerent en Europe, quand nos ancêtres eurent été ſe laver dans le Jourdain. Ils allerent ſe frapper la poitrine auprès de la montagne des oliviers. Ils y reſterent peu, mais aſſez cependant pour acquérir l'habitude de ſe gratter, comme les enfans d'Iſraël. Ils revinrent en France tout couverts de palmes & de lepres.

Comme ils ſuaient beaucoup, qu'ils ſe baignaient rarement, & que leur économie ne permettait pas de laver ſouvent les robes de gros drap dont ils ſe couvraient, ils tranſmirent longtemps à leur poſtérité la coutume de porter ſur la peau des écailles couleur de lait, & de les frotter décemment

avec le bout du doigt. C'était alors la contenance des gens du bel air, comme aujourd'hui d'ouvrir une tabatiere, ou de badiner avec une navette.

L'uſage du linge devenu univerſel a fait diſparaître cette coutume précieuſe. Elle ne ſe renouvelle que dans certaines incommodités paſſageres, telles, par exemple, que la G.... de la groſſe eſpece. On pourrait aſſez légitimement la ſoupçonner d'être une deſcendante de la lepre, ou du moins ſon alliée très-proche. Voilà ce que l'hiſtoire nous apprend de cette maladie, à qui les croiſades ont donné une grande vogue en Europe.

On ne peut gueres, d'après les ſignes qui la caractériſent, la confondre avec la Cacomonade. Les taches blanches, les démangeaiſons, ne vont point avec cette derniere. Elles ne paraiſſent pas l'avoir accompagnée jamais. Si celle-ci cauſe quelques chatouillemens, ils ſont intérieurs & peu durables: ſi en ſe montrant au dehors, elle adopte quelque

couleur, on ſçait aſſez que ce n'eſt pas le blanc conſacré par eſſence à la virginité.

D'ailleurs, la lepre n'attaquait point la génération. Si elle ne la favoriſait point, il eſt ſûr du moins qu'elle ne lui feſait aucun tort. Il ſemble même qu'elle en fortifiât les organes. Il y avait dans ce temps-là des femmes qui portaient envie à celles des lépreux; & l'on voyait ſe vérifier le proverbe, *à quelque choſe malheur eſt bon.*

On lit dans un poëme rimé du douzieme ſiecle, ces deux vers:

Felix atque ortu verè dicenda beato
Vivere quæ potuit leproſo junctta marito.

Ainſi, tandis que la loi ordonnait de chaſſer ces pauvres gens de leur ménage, la nature s'appliquait à leur rendre de quoi y reſter avec honneur. Ce n'eſt pas la ſeule fois que les loix & la nature ſe ſoient trouvées en contradiction.

Un très-fameux Médecin a dé-

montré, par un beau raisonnement, que cet effet devait nécessairement s'ensuivre de la lepre. La Cacomonade n'a pas le même avantage à beaucoup près. On peut donc conclure qu'elles n'ont entre elles rien de commun.

La seule ressemblance que je leur voie, c'est d'avoir été toutes deux transportées en Europe, après des expéditions aussi injustes que sanguinaires. Les croisades & le ravage de l'isle Hispaniola sont les époques des deux plus tristes fléaux dont l'espece humaine ait été affligée en Europe depuis le péché originel. Il semble que la nature ait donné exprès pour nous punir, aux pays que nous allions usurper, de quoi infecter le sang de leurs impitoyables conquérans.

Mais cet exemple ne nous corrigera pas. On parle de pays à découvrir, de nouveaux mondes encore inconnus, vers les terres australes. L'avarice s'est déja éveillée à ce bruit qui la flatte. On s'est hasardé à les chercher. Les brouillards, & peut-être

la pitié de la Providence, nous en ont écartés jusqu'ici. Il y a tout à parier que si jamais nous les découvrons, nous y porterons notre avidité & notre barbarie, & qu'ils nous rendront en échange un troisieme fléau dont nous aurons grand soin d'enrichir notre climat.

Quoi qu'il en soit, au reste, on voit par ce qui précede, que la Cacomonade est pour nous d'une antiquité peu reculée. Quelque effort qu'on fasse pour honorer de sa naissance les siecles antérieurs, la raison & la vérité s'y opposent. Tous les raisonnemens, tous les récits à cet égard sont faux. Il n'y a de fondé que celui qui fixe, au retour de Christophe Colombo en Europe, l'instant où les plaisirs de l'amour ont commencé à y devenir dangereux.

CHAPITRE VII,

Si des ſtatuts donnés par une grande Reine à une maiſon réguliere, peuvent détruire l'aſſertion précédente ſur l'époque de la Cacomonade.

JE me ſuis fait une loi d'une ſincérité exacte, en entreprenant ce véridique ouvrage. Il faut donc que je rapporte les choſes mêmes qui peuvent paraître contraires à mon ſyſtême. Or il ſemble un peu ébranlé par de certains ſtatuts, donnés vers la fin du quatorzieme ſiecle, à une maiſon édifiante, par une Reine pleine de vertu. J'ai cru devoir les citer en entier pour l'inſtruction de ceux ou de celles qui pourraient être tentés de les lire. Pour préſenter même aux Avignonais un monument qui doit leur être précieux, je l'ai conſervé dans la langue originale, comme a fait M. A.....

STATUTS donnés à un couvent de filles à Avignon, par la Reine Jeanne premiere, Reine des deux Siciles, & Comteſſe de Provence.

En Provençal.

I.

L'an mil tres cent quaranto & ſet, au hueit dau més d'avous, noſtre bono Reino Jano a permèz lou bordeou dinz Avignon : & vol que toudos las fremos débauchados non ſe tingon dinz la cioutat, mais que ſian fermados din lou bordeou, & que per etre conneigudos, que porton uno aguilieto rougeou ſur l'eſpallou de la man eſcairo.

II.

Item. *Se qualcuno a fach ſauto, & volgo continua de malfaire, lou clavairé ou capitané das ſargeans la menara ſoutou lou bras per la cioutat, lou tambourin batten, embé l'aguillietto*

STATUTS donnés à un couvent de filles à Avignon, par la Reine Jeanne premiere, Reine des deux Siciles, & Comteſſe de Provence.

En Français.

I.

L'an mil trois cent quarante-ſept ; au huit du mois d'Août, notre bonne Reine Jeanne a permis d'établir un b..... dans Avignon. Elle ne veut pas que toutes les femmes galantes ſe répandent dans la ville ; mais elle leur ordonne de ſe tenir renfermées dans la maiſon, & de porter, pour être connuës, une aiguillette rouge ſur l'épaule gauche.

II.

Item. Si quelque fille a eu une faibleſſe, & qu'elle veuille s'en permettre de nouvelles, le premier huiſſier la menera par-deſſous les bras à travers la ville, au ſon du tambou-

rougeou ſur l'eſpallo, & la lougeara din lou bordeou, ambe las autros. Ly defendra de non ſi trouba foro per la villa a pena dos amarinos la primieiro vegade, & lou foué & bandido la ſecondo fès.

III.

Noſtro bono Reino commando que lou bordeou ſiege à la carrieiro dau pon traucat, prochè lous fraires Augouſtins, juſqu'au portau peiré, & que ſiege une porte dau meſme couſta, dou todas las gens intraran, & ſarrada a clau per garda que gis de jovineſſo non vejeoun las dondos ſenſou la permiſſieou de l'abbadeſſo ou baylonno que ſara todos lous ans nommado per lous conſouls. La baylonno gardara la clau, avertira la jovineſſo de nen faire gis de rumour ny d'aiglary eis fillios abandonados; autromen la mendro plagno que y aio noun ſortiran pas que lous ſargeans noun lous menoun en priſon.

rin

rin, avec l'aiguillette rouge ſur l'épaule, & la logera dans la maiſon avec les autres. Il lui défendra de ſe trouver dehors dans la ville, à peine d'être fouettée ſecrettement pour la premiere fois, & d'être fouettée publiquement & bannie la ſeconde.

III.

Notre bonne Reine commande que la maiſon ſoit établie dans la rue du pont rompu, *proche le couvent des freres Auguſtins*, juſqu'à la porte de pierre, & qu'il y ait du même côté une porte par où tout le monde puiſſe paſſer, mais pourtant qui ſe ferme à clef, afin que la jeuneſſe ne puiſſe rendre de viſite aux filles, ſans la permiſſion de l'abbeſſe ou ſupérieure, qui ſera tous les ans nommée par les conſuls. Cette ſupérieure gardera la clef. Elle avertira la jeuneſſe de ne point faire de bruit, & de ne point chagriner les filles. Autrement, à la moindre plainte qu'il y aura, ils ne ſortiront que pour être conduits en priſon par des ſergens.

IV.

La Reino vol que toudes lous ſamdès la baylouno & un barbier deputat das conſouls, viſitoun todos las fillios debauchados que ſeran au bordeou; & ſe ſen trobo qualcuno qu'abia mal vengut de paillardiſo, que talos fillios ſian ſeparados & lougeados a part, afin que non la counougoun, per evita lou mal que la jovineſſo pourrié prenre.

V

Item. *Se ſe trobo qualco fillio que ſiego iſtado empregnado, din lou bordeou, la baylouno n'en prendra gardo que l'enfan noun ſe perdo, & n'avertira lous conſouls, per pourveſien à l'enfan.*

VI.

Item. *Que la baylouno noun permettra a gés d'amos d'intra dins lou bordeou lou jour vendre & ſandé ſan, ni lou benhoura jour de Paques, a peno d'etre caſſado, & d'avé lou foué.*

IV.

La Reine veut que tous les ſamedis la ſupérieure, & un barbier envoyé par les conſuls, viſitent toutes les Demoiſelles qui ſeront dans le b..... & s'il s'en trouve quelqu'une pour qui le métier ait eu des ſuites fâcheuſes, qu'on la ſépare des autres, & qu'on la loge à l'écart, afin que perſonne ne l'approche, & pour éviter à la jeuneſſe des accidens.

V.

Item. S'il ſe trouve quelque fille qui devienne groſſe, la ſupérieure veillera à ce qu'elle ne ſe défaſſe point de ſon fruit, & elle avertira les conſuls, afin qu'ils aient ſoin de l'enfant.

VI.

Item. La ſupérieure ne permettra à perſonne l'entrée de la maiſon les jours du vendredi & du ſamedi ſaints, non plus que le bienheureux jour de Pâques, à peine d'être caſſée & fouettée publiquement.

VII.

Item. *La Reino vol que todos las fillios debauchados que ſeran au bordeou, noun ſian en gés de diſputo & jalouſié, que noun ſe derauboun, ne batoun; mas que ſi an como ſorès; que quando qualco carello arribo que la baylouno las accordé, & que caduno ſen ſtié à ce que la baylouno n'en jugeara.*

VIII.

Item. *Se qualcuno a rauba, que la baylouno faſſo rendré lou larrecin à l'amiable, & ſe la larrouno noun lo fai, que ly ſian dounados las amarinos, per un ſargean dinz uno cambro, & la ſecondo lou foué per lou bourreou de la cioutat.*

IX.

Item. *Que la baylouno noun dounara intrado a gis de Juſtous; que ſe per fineſſo ſe trobo que qualcun ſie intrat & age agu connoiſſance de calcuno dondo, que ſia empriſonat per avé lou foué per touto la cioutat.*

VII.

Item. La reine veut que toutes les filles vivent ſans diſputes & ſans jalouſie ; qu'elles ne ſe volent ni ne ſe battent, mais qu'elles s'aiment comme des ſœurs ; que s'il arrive quelque querelle, ce ſera la ſupérieure qui les accommodera, & on ſera obligé d'en paſſer par ſon jugement.

VIII.

Item. Si quelque fille a fait un vol, la ſupérieure en fera rendre l'objet à l'amiable. Si la voleuſe ſe refuſe à la reſtitution, elle ſera fouettée, la premiere fois, par un huiſſier dans une chambre, & en cas de récidive, par le bourreau dans toute la ville.

IX.

Item. La ſupérieure ne recevra aucun Juif. S'il s'en trouve quelqu'un qui s'y gliſſe par adreſſe, & qui ait connoiſſance de l'une des filles, il ſera empriſonné, pour être enſuite fouetté publiquement par la ville.

En lisant ce dernier article, on ne peut trop admirer la délicatesse du rédacteur. Il voulait priver les Juifs incrédules d'un soulagement préparé pour les chrétiens fideles. Peut-être voulait-il traiter ces malheureux égarés comme les animaux féroces qu'on dompte par la faim & la soif. C'aurait été les ramener au giron de l'église par une étrange voie; mais, comme on sait, il y a eu des siecles où l'on prenait toutes sortes de chemins pour subjuguer le cœur de l'homme.

En autorisant un établissement si utile, Jeanne pouvait avoir environ vingt-trois ans. On aura peut-être peine à croire qu'une princesse de cet âge ait songé à se rendre la législatrice d'une pareille fondation. Mais si l'on pense aussi que dès-lors cette belle Reine avait déja fait pendre un mari qui lui déplaisait; qu'elle procura le même sort à trois autres dont elle se lassa successivement; que dans le grand art de se défaire ainsi des maris ennuyeux, elle n'a jamais eu

d'égale que la reine Marie Stuard, dont la mort arracha des larmes aux assistans, & édifia toute la chrétienté, on sera moins étonné que Jeanne se soit occupée de si bonne heure des plaisirs de ses sujets.

Au reste, les loix auxquelles elle en soumettait les instrumens, étaient fort sages. Il serait à souhaiter qu'on les adoptât par-tout, & que la visite entr'autres ne fût pas oubliée. Car enfin la faiblesse humaine paraît exiger des Princes quelque complaisance, mais sur-tout des attentions pour le soulagement qu'on lui prépare. Ils sont en conscience obligés de veiller soigneusement, *per evita lou mal que la jovinesso pourrié prenre.*

Cette visite semble donner atteinte à ce que j'ai dit jusqu'ici, & rejetter plus loin l'époque de la Cacomonade. Si dès le quatorzieme siecle il fallait déja prendre des précautions avec les femmes publiques, il s'ensuit que leur commerce avait déja aussi quelqu'effet coagulant ou corrosif. Ainsi on pourrait les soupçonner d'avoir

été dès-lors ſujettes à l'inconvénient qui occaſionne ici nos profondes recherches.

Cependant, en y réfléchiſſant bien, on voit qu'il ne réſulte de ce trait hiſtorique rien de contraire à mes principes. J'en ai pour garant l'illuſtre médecin qui m'a fourni une partie des remarques curieuſes dont mon livre eſt enrichi. Il prouve avec évidence que l'article 4 de la Reine Jeanne ne doit point alarmer ceux qui penſent comme moi. Avant le quinzieme ſiecle, les objets de la tendreſſe de cette belle Reine pouvaient être expoſés à d'autres maux que ceux qui étaient produits à Saint-Domingue par une cauſe inconnue.

On ſçait aſſez que de nos jours même la Cacomonade n'eſt pas la ſeule puiſſance dangereuſe qui regne dans les lieux ſemblables à ceux que protégeait la Comteſſe d'Avignon. Rien ne peut donc ébranler la ſolidité de mes maximes. Il eſt évident que juſqu'à la fin du quinzieme ſiecle,

les plaisirs étaient peu contagieux. On pouvait encore s'y livrer sans beaucoup de crainte, lorsqu'un Italien jugea à propos de communiquer la Cacomonade à l'Europe, & par elle à l'univers entier.

CHAPITRE VIII.

Introduction de la Cacomonade en Europe & en France.

IL y a trois ſiecles qu'un Génois nous a procuré le bonheur de connaître l'Amérique. On ne ſçauroit aſſez s'occuper des avantages qui nous en ſont revenus. Cette découverte nous a valu le plaiſir de porter des galons ſur nos habits, & de payer le pain trois fois plus cher. C'eſt depuis cet heureux moment que nos femmes ont des péruches, & nos matelots le ſcorbut. On ſe trouva dès-lors en Europe en état d'égorger régulierement deux cents mille hommes chaque année, au lieu qu'auparavant les maſſacres légitimés par le droit de la guerre & des gens, n'allaient environ qu'à ſoixante mille au plus.

Le premier vaiſſeau qui aborda en Eſpagne, ainſi chargé des productions

du nouveau monde, y excita un raviſſement général. On ne ſe laſſait point d'admirer les héros qui avaient été chercher ſi loin, & à travers tant de périls, de nouvelles reſſources pour la félicité du genre humain. On s'extaſiait à la vue du fruit de leurs travaux.

On appercevait ſur le tillac, & dans l'ordre le plus ſatisfeſant pour la vue, de petites mantes de plumes incarnates, teintes avec le ſang des Indiens; des boucles d'oreilles auxquelles pendaient les bouts des oreilles dont on les avait arrachées; des anneaux tranſportés avec les doigts de leurs anciens poſſeſſeurs; des plaques d'or avec les nez qui s'en étaient long-tems enorgueillis.

Les Argonautes du ſeizieme ſiecle ſe piquaient de courage plus que de patience. Afin de s'approprier plus vîte les joyaux des Caraïbes, ils enlevaient à la fois les joyaux & ce qui ſervait à les ſoutenir. Tout ce qui avait l'honneur d'être couvert d'or, reſtait entre les mains des vainqueurs,

avec ſon ornement. C'était épargner le temps dont les conquérans de tous les ſiecles ont toujours avec raiſon été fort avares. Cette économie produiſit une charge abondante pour un vaiſſeau qui vint étaler en Eſpagne les dépouilles d'une autre hémiſphere.

Tandis que ce ſpectacle attirait tous les regards, on n'appercevait pas la Cacomonade cachée derriere tant de ballots précieux. Elle s'apprêtait à prendre terre, & choiſiſſait déja ſes logemens au milieu de la foule qui l'entourait. Son débarquement fut bientôt fait. Elle ſuivit Chriſtophe & Martin Colombo juſqu'à la cour, où une vertueuſe Reine, nommée Iſabelle, rempliſſait le trône dont elle venait de chaſſer ſon frere.

Cette ſage Princeſſe, avec ſon mari le ſincere, le généreux Ferdinand le Catholique, avait juré au Roi de Naples, ſon parent, de le défendre. Ils avaient trouvé depuis qu'il était plus noble, plus décent & plus juſte de le dépouiller. Ils feſaient donc

embarquer des troupes à Barcelonne pour cette expédition.

Les troupes ſe mirent en mer avec des proviſions d'un genre tout nouveau. La Cacomonade en feſait un des principaux articles, quoiqu'elle ne fût pas couchée ſur les regiſtres des munitionnaires. Elle partit en même temps que l'armée. Elle fit d'abord peu de progrès en Italie, dont les coutumes ne lui étaient pas favorables. Heureuſement pour elle, Charles VIII ſe mit en tête d'aller à Rome rendre une viſite au ſaint Pere Alexandre VI.

Perſonne n'ignore combien cette expédition fut inutile & brillante. Nos Chevaliers Français y développerent le héroïſme le plus admirable & le plus infructueux. Ils prirent avec rapidité Milan, Florence, Rome, Naples & la Cacomonade; mais de toutes leurs conquêtes cette derniere, dont ils ſe feraient défaits plus volontiers, fut la ſeule qui leur reſta. A leur retour ils la tranſplanterent dans

leur patrie, où la galanterie françaiſe l'accueillit honorablement; & ce fut à-peu-près l'unique fruit qui revint à nos ancêtres d'une campagne ſi glorieuſe.

CHAPITRE IX.

Différens voyages de la Cacomonade.

TANDIS que l'ancienne habitante de l'Amérique s'ouvrait ainſi une entrée en France à la ſuite de tant de braves guerriers, elle s'échappait de temps en tems pour former des colonies dans le reſte de la terre. Elle deſcendait la Garonne, pour aller jetter l'ancre dans la Tamiſe. Elle repaſſait les Pyrénées pour courir, à travers l'Eſpagne, ſe rendre en Portugal. Elle s'embarquait à Lisbonne, pour aller prendre poſſeſſion de Goa, dont elle jouit encore par indivis avec la ſainte Inquiſition.

Elle partait de Cadix pour Fès en Mauritanie, avec quelques Juifs ou Mahométans, que le religieux Ferdinand le Catholique ne voulait pas ſouffrir dans ſon royaume. Elle pénétrait dans la zone torride, au milieu

des sables de l'Afrique. Elle abordait sans crainte ces terribles femmes de la côte de Melinde. Elle s'étendait depuis les sources du Sénégal jusqu'à la Cafrerie, depuis le Monomotapa jusqu'à l'embouchure du Nil. Elle pullulait par-tout avec les ..... qui n'étaient cependant pas ses plus zélés missionnaires. Infatigable comme eux, mais dans un autre genre, elle s'établissait plutôt qu'eux dans les comptoirs les plus favorables. Elle y laissait des facteurs intelligens qui travaillaient à multiplier le nombre de ses débouchés.

Elle se rendait plus commodément par Marseille en Syrie & en Egypte. Elle visitait les Echelles du Levant. Les grilles du Serrail la faisaient frémir. Elle rougissait de colere à la vue d'une foule d'hommes qui, loin de pouvoir la donner, n'étaient pas même en état de la prendre. Cependant, au moyen des Circassiennes de louage qui ne sont pas là plus rares qu'ailleurs, & dont la loi de Mahomet permet le commerce aux

incirconcis, comme aux croyans, elle trouvait une entrée jusques chez les fiers Musulmans de la secte d'Omar.

Ceux-ci la transmettaient charitablement aux hérétiques, sectateurs d'Aly, qui la voituraient aux habitans du Mogol, adorateurs de Brama & de Vistchnou, qui s'empressaient à lui donner des Jonques pour la transporter à Macao & à Nangazaqui, aux théologiens de Foé ou de Kaka.

Elle touchait en passant à la côte de Malabar. Elle se rafraîchissait aux Philippines, aux Moluques, à l'ombre des bananiers & des cocos. Elle s'y nourrissait de muscades, de girofle & de canelle. Parvenue ainsi aux extrêmités du monde, elle contemplait avec admiration l'étendue de sa puissance.

Il y a, disait-elle avec transport, des hommes rouges & de bronzés; il y en a de couleur de lait & de couleur d'orange; il y en a de gris cendré & de noir de jais, & tout cela est à moi.

On en trouve qui s'enivrent avec du jus de raisin, ou de pomme, ou d'orge, aigri par la fermentation; d'autres qui s'empoisonnent délicieusement avec ce même jus distillé par le feu; d'autres qui se réjouissent avec de la salive de vieille femme infusée dans du suc de maïs; d'autres qui mettent dans leur nez une poudre brune & mal saine; d'autres qui mâchent de la chaux avec des feuilles d'arbres; d'autres qui fouettent ou égorgent leurs voisins; d'autres qui se laissent fouetter ou égorger, & tout cela est à moi.

On voit des femmes qui s'étendent du plomb calciné sur le visage; d'autres qui se colorent les joues ou les bras avec de l'indigo; d'autres qui montrent leur gorge; d'autres qui ne découvrent que leur derriere; d'autres qui se parfument & se frisent pour attirer des amans; d'autres qui leur donnent la peste en s'arrêtant dans certain temps auprès d'eux, & tout cela est à moi.

O vaillant & célebre Christophe

Colombo ! ô vous mes fidelles & bien-aimés Caſtillans ! bénis ſoyez-vous à jamais, vous qui avez multiplié ma race comme le ſable de la mer, & ma poſtérité comme les étoiles du ciel. Puiſſent les tréſors du Potoſe devenir pour vous inépuiſables comme les miens ! Puiſſiez-vous être éternellement les ſoutiens de mon empire, comme vous en avez été les premiers prédicateurs !

Après s'être ainſi rendu compte de ſa reconnaiſſance & de ſes conquêtes, la Cacomonade ſe remettait en route, pour en entreprendre de nouvelles, ou pour affermir les anciennes. La voiture dont elle ſe ſervoit était douce. Il n'eſt pas étonnant qu'après des voyages ſi longs & ſi rapides, elle ſe trouvât encore en état de revenir en France, dont elle paraiſſait avoir fait le centre de ſon empire.

Il ne faut pas oublier qu'elle prenait, dans chacun de ſes paſſages, la livrée & le nom de la nation dont elle ſortait. Elle était Napolitaine en France, Françaiſe à Naples & à Madrid, Caſtillane à Lisbone, Portu-

gaiſe à Nangazaqui, Turque à Iſpahan, & Françaiſe encore à Conſtantinople (*a*). Il n'y a rien de ſi beau peut-être que de lui voir ainſi franchir les mers & les montagnes, s'élancer du Pic d'Adam ſur les pointes de l'Imaüs, & voler des rivages de la Californie à Madagaſcar. Nous avons cru que ce ſpectacle méritait bien au moins un chapitre.

(*a*) [*Note des Libraires.*] Nous ne devons pas diſſimuler que cette aſſertion du docteur contredit bien formellement celle que ſon hiſtorien lui met dans la bouche au chapitre 4 de l'Optimiſme. Celui-ci fait dire à M. Pangloſs, en propres termes, que *les Turcs, les Indiens, les Chinois, les Perſans, les Siamois, ne connaiſſent pas encore la V..... mais qu'il y a ſeulement une raiſon ſuffiſante pour qu'ils la connaiſſent dans quelques ſiecles.* Cette autorité eſt grave. Nous n'avons pourtant pas cru qu'elle dût prévaloir ſur celle de notre manuſcrit. A Dieu ne plaiſe que nous voulions accuſer M. Ralph d'erreur ou d'infidélité : mais les mémoires d'après leſquels il a travaillé, pouvaient n'être pas exacts ; & d'ailleurs ſon héros, au temps où il le feſait parler, n'avait pas encore acquis toutes les lumieres que de nouveaux voyages lui ont procurées depuis.

CHAPITRE X.

De l'origine des perruques.

NOUS avons vu la Cacomonade entrer en France par une belle porte. Elle ne tarda pas à prouver sa gratitude à toute la nation. Elle s'y répandit avec prodigalité. Si l'on en croit les chroniques du temps, F..... P..... la prit sur le trône, à côté de lui. Il ne lui en coûta que cinquante écus, la luette & les cheveux; mais il en fut quitte pour parler bas, & pour se bien couvrir la tête.

Les génies inventeurs, dont la France a toujours été pleine, ne souffrirent pas long-temps que leur Prince fût réduit à n'avoir d'autre coëffure que la dépouille des animaux. Ils parvinrent bientôt à lui en faire une plus noble, tirée de celle même des hommes. Des mains adroites imaginerent ces tresses industrieuses

qui imitent l'ouvrage de la nature, & replacent sur un crâne dégarni une forêt de cheveux qu'il n'a point produite.

Quelqu'un a dit que si un Prince était borgne, la mode pourrait bien venir, parmi les courtisans, de n'avoir qu'un œil. L'exemple de F..... P..... n'était pas si difficile à imiter. Il eut la consolation de voir ses sujets s'empresser de le suivre. On ne vit peu de tems après, depuis le Rhône jusqu'à la Meuse, que des chevelures fausses; on n'entendit que des voix étouffées.

Il nous est venu depuis des Rois qui n'avaient pas perdu la luette, & les voix se sont rétablies; mais les perruques sont restées malgré les efforts du clergé. Ces dignes & respectables membres de l'Eglise ont paru long-tems révoltés de l'indécence qui les avait fait naître. Ils en ont interdit l'usage à tous ses ministres. Il n'y a pas encore long-tems qu'un prêtre chauve obtint avec beaucoup de peine de son archevêque la per-

miſſion d'uſer innocemment de ce ſecours, qui peut encore paraître ſuſpect aux gens inſtruits.

La néceſſité a rendu depuis les ſéculiers plus indulgens; mais les moines n'ont pas oublié l'origine peu honnête des perruques. Elles ſont encore bannies de tous les couvens, au moins de ceux où l'on ſe pique de montrer une grande régularité.

Les Carmes, voués par état & par goût à la chaſteté, n'ont pas toléré chez eux des coeffures qui ne lui doivent pas l'exiſtence. Les Capucins, contens de porter des cheveux naturels ſur le viſage, ont négligé d'en étaler d'empruntés ſur leurs têtes. Les autres mendians attachés à la tempérance & à leur regle, comme les Cordeliers, ou à la propreté, comme les Récollets, Picpuces, &c. n'ont point voulu d'un meuble embarraſſant, que le grand S. François n'a jamais connu.

Peut-être ont-ils craint que ſon uſage ne les fît ſoupçonner d'avoir des ſtigmates d'un autre genre que ceux de leur reſpectable patriarche.

Peut-être ont-ils redouté l'exercice du peigne dont une tête râſe les diſpenſe. Du moins il eſt certain qu'ils voient ſans inquiétude des barbiers intelligens ſe répandre dans les villages, pour y faire la tonte des payſannes; & quand ils rencontrent celles-ci ſeules, ou à l'écart, ce ne ſont point des cheveux qu'ils leur demandent.

Ce mépris décidé n'a pourtant pas été nuiſible à ce qui en eſt l'objet. Les perruques, occaſionnées par un beſoin royal, ſemblent n'en avoir été que plus annoblies aux yeux des nations Européennes. On proportionna longtems leur volume à la dignité ou à la capacité du ſujet qui devoit s'en parer. C'étoit à la cour ſur-tout qu'on eſtimait cette maniere d'apprécier les hommes. On pouvait être ſûr qu'une maſſe de cheveux, de trois pieds en quarré, annonçait un mérite ſupérieur à celui qui n'étoit ombragé que par une maſſe de deux pieds.

Ce fut là le tems de notre gloire. Il ſemble que l'honneur de nos empires modernes ait été, comme la force de

de Samſon, attaché à des treſſes myſtérieuſes que le fer devait reſpecter. Nous avons permis que le ciſeau impur des Philiſtins y touchât. La mode, comme une autre Dalila, a porté la main ſur les voiles auguſtes qui dérobaient aux yeux du vulgaire la ſageſſe & la profondeur des réflexions de nos peres.

On ſait auſſi ce qui en eſt arrivé. Après cette fatale opération, les peuples modernes ſe ſont réveillés ſans force & ſans courage. Les petites perruques ancrées ſur les têtes, n'y ont plus occaſionné que de petites vues. Ces coeffures légeres en ont laiſſé évaporer la ſubſtance, que de larges couvre-chefs y nourriſſaient auparavant. Depuis ce temps nos cervelles ſe ſont volatiliſées, comme, chez les diſtillateurs maladroits, les eſprits de la liqueur ſe diſſipent, quand le chapiteau de l'alembic n'eſt pas lutté bien exactement.

L'étendue des perruques eſt donc diminuée; mais la puiſſance de leur mere ne l'eſt pas. On voit encore

tous les jours augmenter ſes progrès.

Le pauvre en ſa cabane, où le chaume le couvre,
Eſt ſujet à ſes loix,
Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre,
N'en défend pas les Rois.

D'après ce qui précede, on voit que la Cacomonade eſt un ennemi commun contre lequel il faut ſe réunir. Il attaque également le ſceptre & la houlette. Le ſceptre & la houlette doivent donc concourir également à le chaſſer. On en a déja eſſayé pluſieurs moyens, mais tous peu efficaces, tous inſuffiſans.

CHAPITRE XI.

Reſſources dont on ſe ſert contre les attentats de la Cacomonade. Pourquoi ce ne ſont pas les Médecins qui entrent en lice avec elle ?

L'HISTOIRE raconte qu'à la premiere bataille entre les Romains & les Grecs, ceux-ci étant reſtés vainqueurs, s'amuſerent à examiner les bleſſures qu'avoient reçues leurs camarades tués dans la mêlée. Ils virent des têtes fendues, des bras coupés, des corps percés de part en part. L'hiſtoire ajoute que, comme leurs armes à eux ne feſaient que des égratignures, ils ne purent ſoutenir l'idée de ſe battre contre des hommes qui donnaient de pareils coups. La vue ſeule d'un ſabre italien les fit trembler dans la fuite ; & cette frayeur ne contribua pas peu à faire tomber la Grece entiere au pouvoir des Romains.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

On peut dire qu'il en fut de même à l'arrivée de notre voyageuse. Les docteurs étaient familiarisés avec les citoyennes de nos climats. Ils traitaient sans répugnance les indigestions, la fievre & les autres infirmités qui affermissent leurs fortunes, en excitant nos alarmes. Mais leur confiance tomba à l'aspect d'un visage dont Hipocrate n'avait pas anatomisé les traits. On les vit fuir à l'approche de cet ennemi redoutable & inconnu.

Il est vrai que sa présence s'annonçait par des signes un peu effrayans. On laissait son nez dans son mouchoir. On crachait sa langue & les glandes qui la rafraîchissent. En voulant jetter une pierre, on était tout surpris d'avoir lancé son bras. On se trouvait en moins de rien réduit à l'état de ces gardiens des serrails, à qui la prévoyance des Turcs ne laisse pas de quoi exciter même l'ombre d'un soupçon. On crut qu'une nouveauté si terrible était la derniere ressource de la mort. On se persuada que le genre

humain allait périr par cette nouvelle façon de l'attaquer.

Pour completter l'effroi, on s'imaginait qu'elle était contagieuſe comme la peſte. On ne ſavait pas qu'il n'y eût qu'une façon de s'y expoſer, & qu'on fût toujours libre de s'en défendre. La défiance était répandue dans toute la ſociété. Chacun tremblait pour ſoi. On s'écartait impitoyablement des malheureux qui paraiſſaient frappés. Des auteurs contemporains avouent qu'il en périt pluſieurs au milieu des bois, où la terreur publique les feſait abandonner.

Dans cette conſternation générale, la faculté perdit la tête. Eſculape dérouté, ceſſa de rendre des oracles. Ce n'était plus le moment où avec de l'eau tiede & de l'éloquence, un docteur parvenait à ſe faire honneur des efforts de la nature. Ici elle reſtait dans l'inaction ; elle était accablée ſur le champ. Elle implorait à grands cris le ſecours de l'art ; & l'art interdit, humilié, ne lui prodiguait qu'une compaſſion inutile. Il était loin de

ſonger à pourſuivre une antagoniſte qu'il n'oſait pas même enviſager.

Cependant, avec le temps, l'habitude du ſpectacle en diminua l'impreſſion. Des hommes ſans titres, des charlatans plus hardis ou plus avides que les docteurs, ſe préſenterent pour un combat où la victoire devait être fort lucrative. Ne pouvant aſſurer le ſuccès, ils vendaient au moins l'eſpérance.

On fit des épreuves; on riſqua des infuſions de végétaux; on conſeilla des préparations chymiques; on mit à contribution la Chine & l'Amérique; on cita Hipocrate. On n'avait aucunes lumieres, & déja on diſputait avec aigreur ſur les moyens d'en acquérir.

Enfin dans cette occaſion, comme dans toutes les autres, le haſard vint au ſecours de la ſcience. On avait ſous la main un fluide blanc comme l'argent, plus peſant que lui; mais connu par ſa propriété de s'attacher aux autres métaux, & compté parmi les métaux lui-même, ſans qu'on

ſache trop pourquoi. Perſonne ne pouvait imaginer qu'en le broyant avec de la graiſſe, & l'appliquant enſuite ſur la peau, ou en le donnant à boire mêlé avec d'autres ingrédiens capables de tempérer ſon activité, on réuſſirait à mettre en fuite cette étrangere, dont le ſéjour devenait ſi funeſte à ſes hôtes.

A la vérité on prétend que pluſieurs Arabes très-experts s'en étaient déja ſervis dans quelques circonſtances. Ils l'employaient, dit-on, pour tuer les poux, pour chaſſer les dartres, pour appaiſer les démangeaiſons & pour d'autres maladies de la peau. Mais leur méthode n'était point connue en Europe. Quand Avicenne ou Serapion en auraient parlé, il n'en était pas plus facile à nos ancêtres de deviner que ce qui était bon contre les poux, devait l'être contre la Cacomonade. Ce qu'il y a de sûr pourtant, c'eſt que la découverte en fut faite, qu'on l'adopta, & qu'elle réuſſit.

Le bruit ne tarda pas à s'en répandre. On en profita de tous côtés.

Ce qu'il y eut de singulier, c'est que la faculté s'y opposa de toute sa force. Elle n'avait point voulu chercher de ressource. Elle ne parut s'animer que pour combattre, suivant son usage, celle qu'on venait de trouver. Elle fit retentir l'Europe de ses déclamations contre ce fluide utile qu'elle voulait reléguer dans les barometres. Il ne tint pas à elle que l'autorité civile ne s'interposât pour en interdire l'usage.

C'est ainsi qu'on a vu l'émétique décrié avec violence par les prédécesseurs de ceux qui l'ordonnent aujourd'hui. C'est ainsi qu'on a tonné avec emportement contre le quinquina, contre l'ipécacuana, &c. dans les mêmes chaires où l'on en détaille à présent les vertus avec enthousiasme. C'est ainsi que de nos jours l'inoculation a trouvé des ennemis implacables parmi des gens qui passent pour sages. Des médecins, reçus docteurs, ont signé un mémoire où l'on disait qu'il fallait laisser les étrangers en faire l'expérience à leurs dépens.

On aurait peine peut-être à citer des exemples plus frappans des inconséquences où la passion & l'entêtement peuvent porter, même les gens instruits. La mode & l'opinion sont en tout les reines du monde ; mais le vif-argent par son utilité ne méritait pas d'être soumis à leur caprice.

On ne le combattit pas long-temps. Il fallut bientôt s'en servir, après avoir essayé de le faire condamner. La faculté, rassurée par ce secours, voulut se rapprocher des infortunés qu'elle avait trahis en quelque sorte. Mais la place était prise. Une rivale, long-temps méprisée par elle, avait saisi le moment de son effroi.

Comme les signes du désastre auquel il fallait remédier, étaient extérieurs, & que la faculté régente avait paru les craindre, une autre faculté, moins timide & plus active, se les était attribués. Celle-ci hasarda la première, avec quelque méthode, l'usage de la liqueur argentée, qui, dans les mains des empyriques, produisait

peut-être autant de mauvais effets que de bons. Elle s'empara de la confiance du public ; & quand les autres, revenus de leur effroi, voulurent reprendre un poste dont ils croyaient pouvoir disposer, leurs efforts furent inutiles.

C'était une mine plus riche que celle du Pérou, qui s'ouvrait. Les usurpateurs ont conservé jusqu'aujourd'hui le droit d'y travailler presque seuls. Les docteurs régens se voient avec regret exclus de la source de tant de richesses. Ils essayent souvent de s'y glisser ; mais on ne leur permet point de manier la composition précieuse qui détrône l'étrangere, & attire l'argent des malades. On leur permet seulement de raisonner sur la théorie qui ne rend rien. On les laisse aborder à l'entrée de la mine. On souffre qu'ils éclairent les ouvriers, s'ils le peuvent ; mais on leur interdit totalement la fouille qui seule est lucrative.

AVERTISSEMENT des Libraires au ſujet du Chapitre ſuivant.

NOUS prévenons les yeux délicats de paſſer par-deſſus tout le chapitre qui ſuit, quoique ce ſoit le plus inſtructif de l'ouvrage. Malgré l'envie qu'avait M. Pangloſs de gazer les choſes d'une façon honnête, il ne lui a pas été poſſible probablement de les adoucir dans ce dialogue, où il ne fait que rapporter les diſcours des interlocuteurs. Il aurait bleſſé la vraiſemblance & la vérité, en changeant quelque choſe à leurs termes. Il ne faut pourtant pas croire qu'ils ſoient révoltans. Ils n'ont que l'énergie inévitable en pareille matiere. Ils ſont traités avec autant de ménagement qu'on doit l'attendre des deux hommes illuſtres qui paraiſſent ſur la ſcène.

CHAPITRE XII.

Dialogue entre un Mandarin & M. le Baron de Thunderthentronck sur l'usage du vif-argent, dans le cas dont il s'agit.

LE métal dont on vient de parler, est inconteſtablement la seule barriere que l'on puisse opposer avec succès aux invasions de la Cacomonade. Il ne se contente pas même d'arrêter ses progrès ; il pénetre jusqu'à son principe. Il l'attaque, la presse, la déracine. Par-là il doit être mis bien au-dessus de l'or, qui loin de guérir les maladies, ne fait au contraire que donner la facilité de les attraper toutes.

On aura quelqu'idée, tant de son efficacité, que des différentes manieres de le préparer & de leurs suites, si l'on jette les yeux sur le petit dialogue suivant. Il y a deux interlocu-

teurs. Le premier eſt un de ces magiſtrats lettrés, qu'on nomme à la Chine *Colao*, & que les Européens ſe ſont aviſés de nommer *Mandarins*, ſans qu'on en ſache trop la raiſon. Le ſecond eſt le fils de mon reſpectable maître Monſieur le Baron de Thunderthentronck. J'eus la conſolation de le retrouver à Pequin, l'an de grace 1761. Il commençait à y être élevé en dignité. Il eut alors avec un Mandarin du troiſieme ordre la converſation ſuivante, qu'il a eu la bonté de me communiquer.

LE MANDARIN.

Bon jour, mon révérend Pere. Je me ſuis fait apporter ici dans ma lanterne couleur de laque, ſans découpure. Je n'ai avec moi que trente hommes à cheval, avec dix-huit tambours. Je vous en fais mes excuſes; mais j'étais bien-aiſe de vous voir *incognito*.

LE BARON.

Serions-nous aſſez heureux pour

pouvoir être utiles à Votre Excellence ?

LE MANDARIN.

Oui ; vous pouvez me faire un grand plaiſir.

LE BARON.

Voudrait-elle voir expirer un chat dans la machine pneumatique, ou détourner le tonnerre avec l'aiguille électrique ?

LE MANDARIN.

Non, ce n'eſt pas cela qui m'amene.

LE BARON.

Voudrait-elle ſe défaire de quelques balles de ſoie crue, de quelques vieilles porcelaines pour envoyer en Europe ? Il eſt grand tems, Monſeigneur, je vous en avertis. Elles vont bientôt baiſſer de prix, depuis que de ſavans chimiſtes en ont découvert le ſecret.

LE MANDARIN.

Cela ne m'inquiete guères.

LE BARON.

Vous voudriez peut-être aller à confeſſe, & obtenir la rémiſſion de vos péchés par l'interceſſion de ſaint Ignage de Loyola, du bienheureux François Regis, du grand ſaint François de Gonzague, qui ſe mettait ſur la poitrine un linge mouillé, pour empêcher ſon cœur de s'enflammer par l'amour de Dieu.

LE MANDARIN.

Eh non. Je ne veux point tout cela. Il s'agit uniquement de m'apprendre de quel ſecret vous vous ſervez vous autres, quand vous avez la.....

BARON.

Ah! ah! Monſeigneur. A nous! Là....! Fi donc.....

LE MANDARIN.

Eh ſans doute, mon R. P. Je l'ai bien, moi qui vous parle. J'ai pourtant ſoutenu tous mes examens avec

honneur. J'ai été reçu au grand concours, la premiere année de l'Empereur Jontchin. Je manie le pinceau aussi bien qu'aucun lettré de l'empire : c'est à la beauté de mon écriture que je dois ma place, & j'ai la..... Pourquoi ne l'auriez-vous pas aussi quelquefois ?

LE BARON.

Mais Votre Excellence oublie quelle robe j'ai l'honneur de porter. On nous a bien reproché en quelques endroits de faire beaucoup de mal aux hommes ; mais on ne nous a jamais accusés d'un commerce trop direct avec les femmes.

LE MANDARIN.

Ma foi, tant mieux pour vous. Que n'ai-je toujours été aussi prudent ! Je ne ferais pas dans l'embarras qui me procure l'honneur de vous voir. Sur le dernier vaisseau qui vous a apporté des pieces d'écarlate, des chapelets, des pendules & des orgues, il y avait une très-belle femme.

N'en avez-vous pas entendu parler?

LE BARON.

Point du tout. Nous ne ſommes pas curieux de ces nouvelles-là. C'eſt le diable, Monſeigneur, qui ſe cache ſous de pareilles figures.

LE MANDARIN.

Cela ſe peut; mais il y eſt bien déguiſé. J'étais ſur le port à l'inſtant du débarquement. Je vis deſcendre cette femme de la chaloupe. Elle avait le nez ſi joliment applati! Elle ſerrait les paupieres avec tant de délicateſſe! Sa bouche était ſi bien fendue, ſi agréablement coupée depuis la naiſſance d'une oreille juſqu'à l'autre! & un pied, mon Pere, un pied! Mon pouce aurait rempli ſa pantoufle. Je défie qu'on ait jamais rien vu de plus beau, depuis le fleuve Jaune, juſqu'au fleuve d'Oubli.

LE BARON.

L'intervalle eſt pourtant bien long entre ces deux fleuves-là.

LE MANDARIN.

N'importe. J'admirais l'économie de la nature, en voyant ce petit pied-là. Quelles délices, disais-je en moi-même, si les proportions sont exactement suivies par-tout !

Je m'apperçus bientôt que la nature était sujette à s'oublier, & je voudrais bien n'avoir acquis d'expérience que sur ce point-là. La belle étrangere avait été insultée par un matelot. Dès qu'elle fut que j'étais le gouverneur, elle me demanda vengeance. Je lui proposai des conditions; elle les accepta. J'ai fait punir le matelot. Je me suis cru le plus heureux des hommes. Le pauvre diable a eu la *cangue ;* & moi, mon Pere, bien autre chose.

LE BARON.

C'est Dieu qui vous punit, Monseigneur. Il ne veut pas qu'on ait trop de complaisance pour les femmes. Il a dit, *non mœcaberis*, & vous souffrez justement....

LE MANDARIN.

Mon Pere, je ne ſais ſi c'eſt Dieu qui m'a rendu malade ; mais je vois bien qu'il faut que les hommes me guériſſent. Nos médecins refuſent de m'entreprendre : on vous dit habile ; l'êtes-vous aſſez pour m'indiquer un remede ? Je vous prendrai trois groſſes de chapelets, & je vous donnerai cent livres de thé Peco, qui n'aura point été bouilli.

LE BARON.

Allons, voyons. Quoique nous ſoyons peu ſujets aux maladies, nous portons toujours avec nous de toutes ſortes de remedes, comme quantité d'autres choſes que nous faiſons accepter aux autres, & dont nous n'uſons pas. Il s'agit ici de choiſir une méthode.

LE MANDARIN.

Mais il ſemble qu'il faut prendre la meilleure & la plus connue.

LE BARON.

Cela eſt bientôt dit ; mais croyez-vous le choix ſi aiſé ? De toutes les méthodes que je connais, il n'y en a pas une qui ne ſoit appuyée & combattue par de grands noms, par de forts exemples, & par de beaux raiſonnemens.

LE MANDARIN.

Les noms & les raiſonnemens ne ſont rien. Il ne faut s'arrêter qu'aux exemples.

LE BARON.

Oui, à la Chine. Mais il y a des pays où l'on penſe tout autrement. Pour peu qu'une choſe puiſſe paraître utile, on commence d'abord par demander de qui elle vient. On argumente enſuite pour prouver qu'elle eſt mauvaiſe ; & ſi enfin on avoue qu'elle eſt bonne, c'eſt toujours le plus tard qu'on peut. Préſentement, de quelle façon voulez-vous être traité ? Eſt-ce par les frictions ?

LE MANDARIN.

Qu'entendez-vous par-là ?

LE BARON.

Je prendrai un peu de cet onguent qu'on appelle du *Neapolitanum*. Il eſt compoſé de graiſſe & de mercure. Je vous en frotterai tous les jours une certaine portion du corps. Au bout de quarante jours, vous vous trouverez couvert d'une croûte huileuſe, depuis le talon juſqu'à la clavicule, & depuis les omoplates juſqu'au bout des ongles. Vous ſerez gras, puant, inſupportable à vous-même.

LE MANDARIN.

Mais guérirai-je enfin ?

LE BARON.

Il y a lieu de s'en flatter.

LE MANDARIN.

N'y aura-t-il pas d'inconvéniens à craindre ?

LE BARON.

Pardonnez-moi. Votre tête s'enflera prodigieusement. Vos dents s'ébranleront & tomberont peut-être. Vous aurez les gencives & la gorge ulcérées. Vous rendrez une quantité de salive effrayante. Vous pourrez en perdre, ou un œil, ou un bras, ou une jambe, ou la luette, (*a*) comme le défunt Roi de glorieuse mémoire F..... P....., & beaucoup d'autres qui, avec moins de réputation, n'ont pas eu plus de bonheur.

LE MANDARIN.

Mon pere, je ne veux point de frictions.

LE BARON.

On pourrait les modérer, en vous les administrant par extinction. Il faudrait toujours vous frotter, mais avec plus de ménagement. Je vous ferais prendre du lait quelquefois,

(*a*) Lettres de Gui Patin, lett. 133.

pour ſuſpendre l'effet du mercure, s'il eſt trop fort. Vous cracherez moins, vous enflerez moins, vous puerez moins. Cela eſt plus commode.

LE MANDARIN.

Y a-t-il quelque péril ?

LE BARON.

Le plus grand ſera de ne pas guérir.

LE MANDARIN.

Oh ! oh !

LE BARON.

Sans contredit. Le remede étant plus doux, ſera auſſi moins actif. Les molécules bienfeſantes ne pourront pas aller chercher auſſi avant les parties impregnées du venin. Pour peu que celui-ci ſoit abondant, il en reſtera aſſez pour vous rendre bientôt beaucoup plus mal que vous n'êtes. Dans cinq ou ſix ans, *après quelqu'intervalle lucide*, vous vous trouverez de nouveau *conſtitué malade*, comme dit quelque part un très-habile

profeſſeur d'éloquence en l'univerſité de Paris.

LE MANDARIN.

Cela eſt déſolant. Ah, mon ami, qui l'aurait dit, en voyant un ſi petit pied !

LE BARON.

N'en dites pas de mal : ce n'eſt pas lui qui vous a bleſſé. Au reſte, ne vous déſeſpérez pas : vous pourriez eſſayer de la fumigation.

LE MANDARIN.

Comment s'y prend-on ?

LE BARON.

On vous mettrait debout & tout nud dans une boëte de ſapin bien cloſe, dont vous ne ſortiriez que la tête. Par en bas, on vous paſſerait ſous les feſſes un réchaud allumé avec du mercure ſur les charbons. Ce fluide volatiliſé par le feu, retenu autour de vous par la machine, & par un grand manteau dont elle ſerait couverte, pénétrerait

nétrerait peu à peu dans les pores. Vous ſueriez beaucoup, & peut-être à la fin vous vous trouveriez guéri. Il y a des gens qui ont lieu de ſe louer de cette méthode.

LE MANDARIN.

Elle n'eſt pas de mon goût. En vérité, voilà qui eſt étrange. Vous êtes ſi habile, & tous vos ſecrets ſe réduiſent à faire enfler la tête, ou à ne procurer qu'une guériſon incertaine, ou à mettre un réchaud ſous le cul.

LE BARON.

Attendez, je ne ſuis pas au bout. On pourrait vous traiter avec les panacées, avec pluſieurs ſortes d'œthiops minéral. On pourrait vous donner une ſolution de mercure par defaillance, ou des teintures d'or & d'argent. Je n'ai pas de tout cela : mais notre Frere Apoticaire vous en fera, ſi vous voulez.

LE MANDARIN.

Eh morbleu, laiſſez-là ce qu'on pourrait faire, & dites-moi ce qu'il faut que je faſſe ?

LE BARON.

Voulez-vous m'en croire ? Vous voyez cette petite boîte rouge : à votre place, je m'en tiendrois-là.

LE MANDARIN.

Elle contient un grand nombre de boules griſes. Comment les appellez-vous ?

LE BARON.

On les nomme en Europe, *Dragées de Keiſer*. M. Keiſer eſt un praticien Allemand & mon compatriote, qui a imaginé une compoſition toute nouvelle contre la maladie dont vous vous plaignez. Si vous m'en croyez, vous ferez uſage de ſa recette. Je vous gouvernerai : vous guérirez certainement.

LE MANDARIN.

En êtes-vous bien sûr ?

LE BARON.

Si sûr que ce n'eſt qu'après votre guériſon que je veux les cent livres de thé.

LE MANDARIN.

Je compte ſur votre parole. Je m'en tiendrai aux boîtes rouges. Allons, je vais commencer ſur le champ à me traiter. Vous devez tout attendre de ma reconnoiſſance.

CHAPITRE XIII.

Prodigieux progrès de la Cacomonade. Moyens à prendre pour s'en défaire.

ON vient de voir ci-dessus que les compagnons du Révérend Pere Baron de Thunderthentronck avaient porté le secret & la réputation de M. K.... jusqu'à la Chine, avec la poudre fulminante, les *Agnus Dei* & les larmes bataviques. On lui a entendu faire l'éloge en peu de mots de ces fameuses dragées, & en recommander l'usage à son prosélite. Cela semble un peu contredire ce que nous avons dit au chapitre X. On y trouve que toutes les ressources imaginées jusqu'ici, sont peu efficaces & insuffisantes.

Mais nous avons parlé de leur insuffisance, quant à l'espece des hommes en général, quant à la totalité des accidens qu'ils ont à craindre en

commun, & non pas relativement à chaque individu. Il eſt certain qu'on réuſſit à rétablir les particuliers. On les lave de la ſouillure qu'ils ont contractée avec imprudence. On leur ôte ce qu'ils ont acquis ; on leur rend ce qu'ils ont perdu, à l'innocence près, qui, comme l'occaſion, n'a des cheveux que pardevant, & qu'on ne ratrape plus, dès qu'on l'a une fois laiſſée échapper.

Mais le genre humain n'en reſte pas moins attaqué. La Cacomonade, ſemblable à l'hydre de la fable, n'a pas plutôt perdu une tête, qu'elle en recouvre dix. Tandis que cent malades travaillent à s'en défaire, mille la recherchent avec empreſſement ; de ſorte que, malgré les flots d'argent liquide dont on inonde l'Europe, la néceſſité de l'employer devient chaque jour plus preſſante & plus ſenſible. On ne réuſſira jamais à s'en délivrer, qu'en écraſant d'un ſeul coup le monſtre qui nous dévore les entrailles. C'eſt, comme on vient de le dire, une hydre qui ſe multiplie par

ſes pertes mêmes. Pour l'exterminer, il faut couper à-la-fois toutes ſes têtes. Pour l'empêcher de renaître, il eſt néceſſaire d'y appliquer le fer & le feu ſur le champ.

Les gouvernemens deviendront, dès qu'ils auront le courage de le vouloir, des Hercules capables de cette opération héroïque & ſalutaire. Il ne s'agira pour cela, de leur part, que de renouveller, & ſur-tout de veiller à faire exécuter des précautions priſes depuis long-tems à ce ſujet, & autoriſées par le conſentement des anciens peuples dans des occaſions bien moins intéreſſantes.

Les lépreux, chez les Juifs, étaient bannis de l'enceinte des villes. Il y avait peine de mort contre ceux qui ſe haſardaient à y entrer. On leur ôtait le maniement des affaires. On les ſéqueſtrait de la ſociété humaine; & quoiqu'un des privileges de leur état fût de ſerrer avec plus de force les nœuds du lien conjugal, comme on l'a vu, on exigeait qu'ils allaſſent porter au loin leurs talens & leurs démangeaiſons.

Cette politique ſage a été depuis imitée dans tous les pays curieux de leur conſervation. En France même on en a fait uſage d'abord contre la lepre, quand elle eut jugé à propos de ſe tranſplanter des bords de la mer Morte ſur ceux de la Méditerranée, & qu'elle eut paſſé du Jourdain dans la Seine. On s'en ſouvint enſuite à la premiere deſcente de ſa rivale de l'Amérique. Les magiſtrats infatigables, qui veillent au repos & à la ſécurité des habitans de Paris, rendirent contre cette production de Saint-Domingue les arrêts les plus ſéveres. Ils firent des ordonnances pour en défendre le tranſport dans l'intérieur de la ville, & en faciliter la prompte exportation. Dès avant l'an 1498, on trouve des réglemens de police qui tendent à cet objet.

Ils commandent à toutes perſonnes ſuſpectes d'alliance avec la Princeſſe de l'Amérique, à quiconque s'eſt laiſſé ſurprendre à ſes artifices, *de quitter Paris dans les vingt-quatre heures, ſous peine de la hart.* On an-

nonce qu'il ſe trouvera à la porte par laquelle il leur eſt enjoint d'en ſortir, *des diſtributeurs chargés de leur donner à chacun quatre ſols pariſis, pour les indemniſer des frais du voyage.* Les riches même, & les naturels du pays, ſont exclus des rues, ſous peine, s'ils y ſont rencontrés, *d'être jettés dans la riviere* (*a*). On les renferme dans leurs maiſons, s'ils en ont, ou dans des édifices publics conſacrés à cet uſage, s'ils n'en ont pas qui leur appartiennent. On ſe charge de les y fournir de vivres, & de tous les ſecours qu'exige leur état, juſqu'à ce qu'ils ayent abjuré le joug de l'ennemie, & qu'ils ſe ſoient mis en état de figurer dans la ſociété, ſans rougir, ou ſans la troubler.

Tels ſont les réglemens qu'il faut ſe hâter de remettre en vigueur, avec quelque modification pourtant. Il eſt très-bon de punir de la hart tous ceux ou celles qui, après un certain

(*a*) Voyez les regiſtres du Parlement & du Châtelet.

tems marqué pour les purifications, oseront reparaître avec des souillures. Mais ce ne serait pas assez de leur donner quatre sols parisis pour leur voyage. Tout ce qu'on y gagnerait, ce serait de les envoyer planter la Cacomonade chacun dans leur pays. Elle s'y multiplierait, pour peu que le terrein fût favorable à sa propagation. On en verrait bientôt les fruits refluer vers la capitale avec impétuosité.

Il ne suffit donc pas de chasser les sujets de l'étrangere. Il est bien plus sûr & bien plus raisonnable de les arracher à cette sujétion importune. Il faut leur ouvrir des asyles où ils puissent s'affranchir sans inquiétude, & que la facilité d'y briser leurs fers leur en fasse naître l'envie. Il faut établir dans chaque ville ou bourg, un lieu considérable, une maison où tout repentant, quel qu'il soit, puisse être reçu & admis à faire pénitence. Il faut qu'on soit maître de payer ou de ne pas payer, d'y rester connu ou inconnu. Il faut qu'on y admette les

gens de tout âge, de toute condition, même avec des masques, s'il s'en présente. Comme ce ne sont pas essentiellement les visages qui ont besoin de secours, il est clair que les assistans n'ont pas besoin de les connaître, pour soulager ceux qui les implorent.

CHAPITRE XIV.

Réponse à quelques objections qu'on pourrait faire contre les moyens de supprimer la Cacomonade.

ON se récriera sans doute sur ces établissemens. On dira que dans un tems où l'Etat n'a pas d'or pour ses besoins, il ne saurait ainsi prodiguer le vif-argent pour ceux de ses membres. Ceux qui parleraient ainsi, seraient des politiques bien cruels, ou des raisonneurs bien peu instruits de la véritable économie.

Si la peste était à Marseille, l'indigence de l'Etat empêcherait-elle qu'on n'y fît marcher des troupes ? Ne trouverait-on pas de l'argent à y envoyer, ou pour secourir la ville, ou pour en interrompre la communication ? Or la Cacomonade est vraiment bien pire que la peste.

Celle-ci n'attaque que la génération

préſente. L'autre anéantit, ou du moins abâtardit preſque ſûrement les générations futures. L'une a l'abord effrayant. La ſageſſe peut s'en défendre ; il y a des précautions certaines pour l'écarter. L'autre ne marche qu'avec le plaiſir ; elle commence par aveugler la ſageſſe, & finit par la renverſer. Elle a donc bien plus de facilité pour ſe répandre. Elle a des ſuites plus funeſtes. Elle exige donc encore plus de ſoins du gouvernement.

Ces ſoins ne ſeraient pas auſſi diſpendieux qu'on ſe l'imagine. D'abord on a les anciennes léproſeries dont on pourrait affecter les revenus & les bâtimens à cette œuvre utile. Ce ſerait ſuivre l'intention des fondateurs. La Cacomonade a ſuccédé à la lepre. Elle doit recueillir les fruits de cette riche ſucceſſion. On ne ſaurait lui conteſter ſes titres.

Enſuite, qui doute qu'au premier bruit de ce projet, la charité publique ne s'éveillât ? Combien de Princes de l'Egliſe, de Paſteurs vigilans, s'empreſſeraient, par un zele déſintéreſſé,

à préparer un asyle contre des maux dont ils souffrent, dès que leurs ouailles en sont attaquées ! Combien de dévotes imiteraient leur exemple ! Avec quelle éloquence les directeurs ne prêcheraient-ils pas la nécessité de multiplier des établissemens destinés à cacher des faiblesses, ou à mettre la force en état de se reproduire sans danger ? Il est certain que ces retraites seraient bientôt les maisons du royaume les plus riches, comme les plus fréquentées. Elles deviendraient en très-peu de tems l'entrepôt le plus commode pour secouer le joug de la Cacomonade, comme L..... a été jusqu'ici le plus sûr pour s'en charger.

La facilité de la premiere opération rendrait criminel le refus de s'y prêter. La Justice ne ferait rien que d'équitable, en prononçant la peine de mort contre ceux qui en seraient convaincus. Il y a cependant des cœurs tendres, chez qui la douceur dégénere en faiblesse. Ils s'allarmeront de cet

arrêt sévere. Ils ne verront pas de proportion entre le châtiment & la faute.

Il est si doux, si naturel, diront-ils, de braver les risques dont elle est la suite. Serait-il juste de punir, par un supplice honteux, une erreur d'un moment ? Pourrait-on se résoudre à donner la mort à un être raisonnable, parce qu'il aura joui mal-à-propos de la vie ? Voici ce qu'on pourrait leur répondre.

Je conviens, Messieurs, que mon avis peut paraître dur. Mais examinez donc ce qui se passe sous vos yeux. Qui sont ces misérables que vous voyez enchaînés en calotte rouge sur des galeres ? Qui sont ceux dont l'exécution fait courir tant de peuple dans les places publiques. Il y a, parmi eux, des gens qui ont fait la fraude, la contrebande. La loi s'arme d'une rigueur inflexible, & les condamne sans pitié.

Mais, je vous prie, y a-t-il une plus terrible contrebande que la Ca-

comonade ? Peut-on mettre l'introduction de ſes préſens en parallèle avec celle du tabac de Hollande ou d'Eſpagne ? La cochenille, toute rouge qu'elle eſt, peut-elle ſoutenir la comparaiſon avec de certains boutons pourprés, qu'il n'eſt pas honnête de nommer ?

Si vous faites ramer, ſi vous pendez, ſi vouz rouez ſans répugnance de pauvres gens, pour vous avoir apporté à bon marché, je ne ſais quelle poudre brune, jaune ou couleur de feu, que devez-vous donc à ceux qui oſent empoiſonner la ſource des plaiſirs ? Que ne ferez-vous pas à des audacieux qui ſe haſardent à porter le deuil dans le ſanctuaire de la volupté, & les larmes dans le ſéjour de la joie ?

L'humanité éclairée ordonne ſans doute leur punition en faveur de l'humanité ſouffrante. Il faut donc, ſans héſiter, marquer un tems fixe, après lequel perſonne ne ſera plus reçu à ſe montrer affligé d'un acci-

dent dont il aura pu ſe délivrer. Il faut traiter la Cacomonade comme marchandiſe étrangere, & en confiſquer les porteurs ſans miſéricorde.

CHAPITRE XV.

Précautions à prendre pour empêcher la rentrée de la Cacomonade, & concluſion de cet ouvrage.

CE ne ſerait pas encore aſſez que de prohiber les effets ſuſpects. Il faudrait auſſi des précautions pour en empêcher l'entrée. Il faudrait des bureaux, des commis, des gardes pour veiller ſur les paquets propres à receler cette triſte eſpece de contrebande; & c'eſt à quoi j'ai pourvu.

L'Empereur Heliogabale ou Elagabale, fameux par ſon grand nez, avait, dit-on, établi un ſénat de femmes. Cette auguſte compagnie devait juger toutes les affaires du ſexe. C'eſt devant elle qu'on rapportait les petites querelles, les tracaſſeries de ménage, les brouilleries entre les amans. Elle décidait auſſi en dernier reſſort des modes, des coëffures, des

ajuſtemens de toute eſpece. C'eſt cette politique que je voudrais qu'on pût imiter dans Paris, dans toute la France, & même dans toute l'Europe.

On y a placé par-tout des corps-de-garde chargés de veiller pour l'intérêt des fermiers. On y voit des chaînes de ſurveillans qui ſe donnent la main de toutes parts pour éloigner les fraudeurs, & déconcerter leurs ruſes. Il y a une liaiſon intime entre ces détachemens qui hériſſent les frontieres, & les compagnies opulentes qui recueillent dans le centre le fruit de leurs ſoins. Ne pourrait-on pas imiter auſſi cette police dans l'établiſſement dont il s'agit?

On formerait dans les capitales des bureaux d'un nombre de filles inſtruites, qui auraient gagné leur vétérance à l'..... Ce ne ſeraient ni les trois Graces, ni les neuf Muſes. Ainſi on pourrait les compoſer de quarante, comme l'Académie françaiſe, ou de ſoixante, comme la ferme générale. On n'y admettrait que les meilleures connaiſſeuſes, les plus ſtilées aux

exercices du magasin, les plus familiarisées avec les caracteres de la fraude, & les plus propres par conséquent à la découvrir, malgré l'adresse des contrebandiers.

A l'instar de ce bureau général, on en formerait d'autres particuliers dans les villes de province, & sur tous les passages; ce qui entretiendrait entre la tête & les membres une correspondance aussi utile qu'instructive. Ces redoutables assemblées tiendraient leurs séances tous les jours soir & matin. Tout étranger, arrivant sur la frontiere, serait tenu d'y venir faire sa déclaration.

C'est-là qu'il serait visité sans ménagement. Suivant son état, on lui expédierait un *passe-debout*, ou bien on marquerait d'un cachet la marchandise prohibée, afin qu'on ne pût en faire usage, jusqu'à ce qu'elle eût été parfumée dans la maison salutaire où on l'enverrait.

Le beau sexe ne serait pas exempt de cette cérémonie. Elle paraîtrait gênante d'abord; mais on s'y accou-

tumerait bientôt. On s'eſt bien habitué à voir à chaque porte des mains groſſieres, & quelquefois infidelles, ſe promener dans les malles, en déranger l'ordre, & gâter ſouvent ſans retour ce qui y eſt renfermé. Il faudrait peu de tems pour s'habituer à ſentir des mains douces & façonnées par un long uſage à rendre leurs attouchemens agréables.

Il faut remarquer qu'en compoſant ainſi les bureaux de femmes éclairées, & connues pour l'être, on remédierait aux inconvéniens qui naîtraient de toute autre adminiſtration. Il n'y a point de femme qui eût à rougir d'être ſoumiſe à l'inſpection des perſonnes de ſon ſexe. On ne rencontrerait point d'homme qui refuſât de ſe produire ſous les yeux d'un tribunal fameux par ſon expérience. Il n'y aurait donc aucune difficulté. La pudeur & la ſanté des deux ſexes ſe trouveraient par-là à couvert des atteintes qui pourraient, ou effaroucher l'une, ou altérer l'autre.

Voilà mon projet tel que je l'ai

conçu. Je le soumets aux lumieres des politiques devenus nombreux dans ce siecle de philosophie. Je puis assurer que j'ai eu en vue uniquement l'utilité publique, & le bien du monde entier, qui est devenu ma patrie. Je fais des vœux pour qu'il parvienne entre les mains des gens en place. Je souhaite que leur intérêt particulier les porte à concourir, en l'adoptant, à l'avantage général.

Pour vous, Mademoiselle, s'il est jamais adopté, on n'oubliera point que c'est sous votre nom qu'il a paru pour la premiere fois. Tout Paris vous nommera par acclamation à une place dont vos travaux vous ont déja rendue digne. Je vous verrai, avec une joie indicible, briller à la tête du sénat auguste dont je viens de donner le plan. Vous deviendrez l'inspectrice des armemens de Cythere, & la pilote des amours. Vous apprendrez à la jeunesse à voguer sans péril sur l'océan orageux des plaisirs, en dirigeant son gouvernail

avec l'art que donne l'expérience. Vous lui montrerez à éviter des écueils que vos pareilles ont, comme dit un grand homme, *souvent marqués* par leurs naufrages.

LETTRE

SERVANT DE SUPPLEMENT

A CET OUVRAGE,

A. M. L. A. aux C. D. S. M.

Sur les causes qui contribuent à la multiplication effrayante de la Cacomonade.

JUSQU'APRÉSENT, mon cher ami, je n'ai fait que plaisanter. C'est en riant que j'ai écrit l'histoire d'un des plus tristes fléaux qui accablent le genre humain. Il est fort singulier que l'usage ne permette qu'aux médecins d'en parler sérieusement, & que, dans le beau monde, la mauvaise humeur ne puisse être l'effet d'une cause très-propre cependant à en donner.

Voilà bien assurément la suite de cette bisarrerie qui se remarque en tout dans nos mœurs & dans nos coutumes. Qu'un homme ait un accès de fievre, qu'il ait mal dormi, qu'il paraisse cracher un soir avec moins de facilité qu'à l'ordinaire : dès le matin tous les laquais sont en l'air : le marteau de sa porte ne repose plus, & son portier ne saurait suffire aux messagers obligeans qui accourent de tout Paris demander *comment Monsieur a passé la nuit.*

Le même homme a-t-il été la dupe d'une jolie friponne, & il en est tant hélas ! lui reste-t-il des souvenirs cuisans d'un tendre rendez-vous ; est-il forcé, au sortir des bras de Vénus, d'implorer le secours d'un Dieu qui, chez les anciens, dispensait les faveurs de la déesse, & qui ne sert plus, parmi nous, qu'à les faire oublier ; on le voit pâlir, maigrir, dessécher sans inquiétude. Il faut qu'il cache les soins qu'il prend pour sa santé comme une mauvaise action ; & si quelque ami particulier lui en demande de tems en tems des

des nouvelles, c'eſt avec une pitié inſultante qui l'humilie plus encore que ſon état.

C'eſt, dira-t-on, un fruit du libertinage. La honte eſt une amertume ſalutaire que la décence y répand pour dégoûter les imprudens qui pourraient être tentés d'y toucher. Cette contradiction apparente eſt un trait de ſageſſe. On a grande raiſon de compatir aux infirmités qui ſont une ſuite inſéparable des faibleſſes de la nature, & de ne montrer que du mépris pour celles qui annoncent un abus de ſes reſſources.

Ah! croyez-moi, mon cher ami, n'approfondiſſons pas cet objet. Ce fruit-là eſt une production du libertinage, je le veux croire : mais il faut qu'il reſſemble au chiendent, & qu'il croiſſe, indifféremment comme lui, dans les bonnes & dans les mauvaiſes terres. On le cueille dans tant d'endroits qui portent les armes de la vertu, qu'en vérité il ne faut jurer de rien. C'eſt ſur-tout en ce genre

que les enseignes sont trompeuses. La Fontaine a dit :

Sous les cotillons des grisettes,
Peut loger autant de beauté
Que sous les jupes des coquettes.

Mais, convenez-en, de nos jours du moins, ce n'est pas la beauté seule qui y loge par-tout si également : & il n'y a pas moins de parité dans la distribution des inconvéniens qui la rendent redoutable.

Ce n'est pas là ce qui m'étonne : mais ce que j'admire, ce que je ne connois pas, c'est la sécurité avec laquelle nous vivons au milieu de tant de dangers. Nous regardons apparemment la Cacomonade comme les vapeurs infectes de Paris, que l'on y respire par-tout, & avec lesquelles on se familiarise à force d'en être empoisonné : mais il y a entre ces deux fléaux une étrange différence.

La police prend du moins quelques soins pour diminuer le dernier. On

balaie les rues : on enleve les boues : un travail journalier fait disparoître ce qu'une consommation journaliere fournit d'immondices. En est-il de même pour l'autre objet ? Hélas ! non. Ou l'on ne prend aucun soin à cet égard, ou ceux que l'on prend sont si faibles, qu'au lieu de guérir le mal, ils ne sont pas même capables d'en arrêter les progrès.

Cependant il est tems que les gouvernemens se réveillent de la léthargie où ils paraissent plongés sur cet article. Ils voient avec tranquillité le mal se répandre rapidement autour d'eux. La population, frappée jusques dans ses racines par ce fléau terrible, est flétrie & se desseche. On apperçoit sensiblement l'espece diminuer pour le nombre & pour la force. On rencontre de tous côtés une infinité d'hommes qui sont réduits à porter toute leur vie les marques funestes de l'épreuve par laquelle ils ont passé dès leur enfance, comme ces métaux que la chymie dénature au sortir du creuset par des opérations violentes.

La négligence a été en quelque sorte excusable tant que la maladie n'a circulé que dans les villes. Des politiques éclairés en ont pu concevoir moins d'effroi tant qu'elle n'a menacé que des rentiers oisifs, ou des bourgeois désœuvrés. Peut-être n'y aurait-il pas encore de quoi s'alarmer bien fortement, si elle se bornait dans l'enceinte des cités, si elle se contentait d'y punir les excès d'une jeunesse avilie, ou d'une vieillesse crapuleuse. Elle n'attaquerait guères que des hommes indignes de ce nom, & ce serait une petite perte pour le genre humain.

Malheureusement elle ne s'en tient pas là : elle fait des excursions fréquentes dans les villages. C'est là qu'elle va attaquer notre pauvre race dans les tiges qui en soutiennent encore quelque peu la noblesse & la vigueur. Elle n'a aucune peine à s'y établir ; l'ignorance & sur-tout la pauvreté, en facilitant les complaisances qui la font provigner, éloignent des remedes qui la détruisent.

Le tems n'est plus où l'on pouvait

regarder les campagnes comme l'asyle de l'innocence & des plaisirs sans remors. Nos anciens poëtes en louaient avec justice les beautés & les agrémens ; ils vantaient la sécurité des bois qui les entourent, la verdure des gâsons qui les parent, la pureté des eaux qui les arrosent, la fraîcheur des nymphes qui les embellissent. On ne voit plus les nôtres en faire autant.

Ce n'est pas que nous n'ayons aussi des bois, des eaux, des gâsons & des nymphes : mais ce n'est plus Diane qui chasse dans nos forêts : ce n'est plus Vénus qui se mire dans nos ruisseaux, ni Flore qui glisse en fuyant sur la fougere. La Cacomonade a pris la place de ces déesses. Tout ce qui servait autrefois à voiler ou à augmenter les plaisirs, ne sert plus dans ses mains qu'à multiplier les occasions de repentir ; & si quelque faune audacieux ose encore poursuivre les bergeres dans les bocages, il se sent bientôt frappé d'un trait tout différent de ceux de l'amour.

Quelle puissance a donc pu causer une si triste métamorphose dans des

lieux si éloignés de la corruption des villes ? Comment l'apparence de la vertu peut-elle y couvrir ce qui n'est ailleurs que la suite du libertinage ? Comment se fait-il que la simplicité même y devienne souvent dangereuse pour ceux qui se flattent d'en abuser ? On peut en assigner trois causes très-obscures, mais très-actives, qui sont les principaux mobiles du ravage que produit la Cacomonade dans les campagnes.

La premiere, c'est ce prodigieux nombre d'enfans qui sortent tous les jours des grandes villes pour se répandre à plusieurs lieues à la ronde. Ils y vont demander à des nourrices mercénaires des secours que leur refusent les parens dont ils tiennent le jour. C'est souvent un bonheur pour eux. Ils perdraient bientôt la vie qu'ils viennent de recevoir, si on ne les écartait promptement du sein gangrené où ils l'ont puisée : mais ce bonheur devient bien funeste au sein compatissant qui daigne les accueillir.

A la place du lait qu'ils en tirent, ils

y font passer le venin dont leur innocence ne les a pas garantis. De ce moment la tendresse conjugale devient un piége où le mari ne tarde pas à se prendre. Il s'infecte à loisir d'une peste dont il ne peut redouter l'existence, puisqu'elle se reproduit pour lui dans les bras même de la sagesse & de la fécondité. Quand les preuves en viennent à paraître, la honte empêche quelquefois qu'on ne les déclare, & presque toujours l'indigence ne permet pas qu'on y remédie. La nécessité d'un travail pénible en augmente, en aggrave les symptômes. La faiblesse que les uns amenent, empêche que les fruits de l'autre ne soient suffisans. Les besoins se multiplient à mesure que les forces diminuent : la déplorable famille va enfin s'anéantir dans un hôpital, après avoir langui quelque tems dans la misere & le désespoir.

Il n'y a point là d'exagération. Tel est le tableau très-vrai, très-naïf de ce qui se passe tous les jours autour de nous. Il n'y a point de Curé de campagne, point de Gentilhomme de pro-

vince qui n'en connaiſſe la vérité. Telle eſt la premiere ſource de la dépopulation des villages par la maladie dont il s'agit ici.

Ce n'eſt pas ſeulement à la faveur des enfans au berceau qu'elle s'y introduit. Elle fait encore ſervir indirectement à ſes vues ces poupées parfumées, ces vieillards de vingt-cinq ans qu'une deſtinée cruelle a rendus de bonne heure riches & ſeigneurs de paroiſſes. Ils vont quelquefois promener dans leurs terres l'ennui qui les dévore, l'inſipidité qui les accable. De peur d'être à eux-mêmes dans ce nouveau ſéjour, ils ont ſoin d'y traîner tout cet appareil de luxe qui les tue dans les villes d'où ils s'enfuient.

Un cortege nombreux, un équipage magnifique les inveſtit juſqu'au milieu de la ſimplicité champêtre. Ils ſe plaiſent à voir briller les laquais inſolens & galonnés qui les ſervent mal, au milieu des payſans ſoumis & couverts de haillons qui n'oſent les enviſager que de loin. Ils aiment à compter dans les appartemens de

leurs châteaux plus de fainéans inutiles, qu'ils n'ont de vaſſaux laborieux dans la campagne.

Ce faſte ridicule, cet orgueil impertinent ſerait un mal médiocre, s'il ne ſervait qu'à nourrir la petiteſſe du maître. Ce qui le rend vraiment affreux, c'eſt qu'il favoriſe le libertinage des valets, & qu'il en multiplie les ſuites à l'infini. La Cacomonade en fait de nouveaux Promethées qu'elle arme de ſon flambeau; ils vont par ſes ordres animer les ſtatues dont les villages ſont remplis, avec une flamme funeſte qu'ils n'ont point dérobée aux rayons du ſoleil.

Les trois quarts des hommes qui ſe dévouent chez nous à la ſervitude, ſont oiſifs par état, & célibataires par néceſſité. Une indépendance abſolue eſt la premiere condition que le luxe exige pour les admettre aux honneurs de la livrée, & il ne l'exige que pour s'en offrir à lui-même le ſacrifice. Il ne veut partager avec perſonne ſon domaine ſur ſes ſujets. Il prétend commander à des eſclaves qui n'aient

d'autre maître que lui. Il croit par-là s'épargner des inquiétudes. Il s'imagine s'assurer d'un service plus prompt, d'une fidélité plus exacte.

Je ne sais s'il y réussit : mais ce qu'il y a de sûr, c'est que cette foule de laquais désœuvrés, isolés, cherche du plaisir & de la compagnie par-tout où elle en peut trouver. Leur tempérament les pousse à des plaisirs vifs, & leur habit les réduit à des compagnies où on leur en offre de faciles. Privés par celui-ci des douceurs du mariage, & appellés par l'autre à en remplir les fonctions, ils se livrent à un commerce qui en a les agrémens, sans en présenter les embarras. Dans cet abus infame des ressources de la nature, ils suivent les intentions de leur maître, & souvent leur exemple.

Le besoin présent les étourdit sur les suites de l'avenir. On sait ce qu'il y a à attendre de l'espece de femmes à laquelle ils sont bornés, & ils ne tardent pas à s'en appercevoir. Ils deviennent alors plus hardis, comme un homme dont l'habit est une fois mouillé, s'ex-

poſe avec moins de répugnance à la pluie. La force de l'âge les ſoutient quelque tems : l'obligation de ſe préſenter, ou même le défaut de moyens les détourne de penſer à la guériſon. Il faut ſuivre le maître par-tout où ſon caprice lui ordonne de ſe montrer, & on le ſuit dans quelque état que l'on ſoit. Telle eſt pourtant l'eſcorte avec laquelle un homme riche s'applaudit d'arriver ſur ſon domaine, quand il daigne l'honorer de ſa préſence.

Une fois arrivés au village, ſes laquais, ſouvent mieux mis que lui, ſont des hommes importans. Le galon bigarré qui les flétrit, y devient une marque d'honneur. Ils y tiennent, ſans contredit, le premier rang, & fixent tous les regards. La propreté de leur ajuſtement, leur taille, la ſupériorité qu'ils affectent ſur les payſans, ſubjugue les payſannes qui prennent garde à tout.

Malheur alors à la vertu armée d'un peu de fraîcheur & d'agrément. Malheur à l'innocence parée de la jeu-

nesse & affaiblie, plutôt que défendue par les graces de cet âge. Elle est bientôt séduite & empoisonnée. Il ne reste à celle qui en jouissait que des regrets ineffaçables & des douleurs honteuses. Elle finit par porter à l'hymen, quelquefois même sans le savoir, des fleurs qui ne devraient point croître sur son terrein, & qui en banniffent à jamais l'amour. Heureux encore quand elle ne cede pas à la tentation de venir à la ville trafiquer des charmes qui l'ont perdue, & faire partager au public les suites de sa faiblesse !

De prodigieuses armées, sous l'uniforme de l'esclavage, travaillent donc à faire ainsi regorger aux environs des capitales le poison qui y fermente. Il faut leur associer encore dans cette fonction un autre ordre d'esclaves plus noble en lui-même, quoiqu'assez peu considéré dans la réalité. Il faut leur joindre ces automates qui entrent dans la composition de ce qu'on appelle un régiment, & dont les ressorts une fois montés, leur font exécuter avec assez de justesse un certain nombre de mou-

vemens connus sous le nom d'*exercice*.

Ceux-là, avec la propriété de manier un fusil ou une bayonnette, ont encore de plus que les autres celle de recevoir & de distribuer par-tout les présens funestes dont nous parlons. C'est par leur secours que la Cacomonade pénetre dans les provinces les plus reculées. Ils la font transpirer dans les cantons où l'or même peut à peine trouver accès.

Ce sont évidemment des crimes qu'ils commettent contre le genre humain : mais il est difficile de décider s'ils sont en cela plus coupables que malheureux. Il est sûr que le mariage ne convient pas au soldat. Il est encore plus sûr que le célibat nécessite son libertinage. Il ne l'est pas moins que ce libertinage a pour lui & pour tous les pays où il passe, les suites les plus effrayantes. Pour s'en convaincre, il ne faut qu'examiner l'état des places de guerre & des environs.

Un ennemi caché s'y glisse tous les jours, malgré les sentinelles qui les gardent. Il y regne avec plus d'empire

que les lieutenans de Roi. La vigilance de ceux-ci eſt inutile pour l'écarter. Il a des intelligences parmi les officiers même qu'on y pourrait employer. Comment d'ailleurs empêcher des jeunes gens, dans la force de l'âge, de ſe livrer à une fougue nourrie par l'oiſiveté dont ils ſe font honneur ? Comment réprimer des deſirs rendus furieux par un tempérament long-tems contenu, ou par l'habitude de la débauche ? Ni le châtiment des malheureuſes qui les infectent, ni les longs ſupplices par leſquels il faut expier une faibleſſe d'un inſtant ne les garantiront jamais de la rechûte. Un ſoldat ſe croit fait pour jouir du préſent : il eſt deſtiné à braver les périls, & il ſe fait un mérite de les braver en tout genre.

Ce qu'il y a de plus triſte, c'eſt qu'en ſe gâtant ainſi, le ſoldat gâte à ſon tour. Ils acquierent, comme Midas, la faculté de communiquer à tout ce qu'ils touchent, la vertu qu'ils ont reçue. Par-là, le ſéjour d'une armée dans un pays, même ennemi, y devient plus

funeſte que les plus affreux ravages de la guerre. Ce n'eſt pas ce qu'elle en emporte qui y fait une plaie incurable, c'eſt ce qu'elle y laiſſe.

Il eſt vrai qu'elle en eſt bientôt punie. Les femmes de ce pays s'arment à leur tour de ce fléau qui les a bleſſées, comme le préſident de Monteſquieu dit que le deſpotiſme s'arme de ſes chaînes & en devient plus terrible. Elles en frappent au paſſage les ſoldats qui s'en étaient garantis, ou débarraſſés. Cette circulation meurtriere entretient dans les troupes une peſte plus redoutable que l'artillerie la mieux ſervie.

C'eſt encore ce que ſavent tous ceux qui ont fait les dernieres campagnes. Les Payſannes Allemandes étaient devenues, comme les Dames Romaines, le plus ſûr rempart de leur patrie. La douceur des Heſſoiſes apprivoiſées était plus à craindre que l'épée de leurs compatriotes. Une ſeule Veſtphalienne cauſait plus de déſordre, & rempliſſait plus les hôpitaux que les efforts d'un détachement Hanovrien.

Voilà, mon cher ami, des faits réels,

évidens, dont il n'eſt pas poſſible de douter. Ils ſe paſſent ſous nos yeux, & il n'y a malheureuſement que trop de témoins capables d'en certifier la réalité. De tous les objets de réforme dont on s'occupe dans ce ſiecle philoſophe, c'eſt peut-être le ſeul auquel on ne penſe pas, & c'eſt cependant à coup ſûr le plus eſſentiel. Les autres n'intéreſſent que le bien-être moral des hommes. Celui-ci touche à leur exiſtence phyſique. Les abus dans les finances, dans l'adminiſtration politique ſont ſûrement exagérés. Les maux qu'ils produiſent ſont peut-être douteux, ou du moins les corrections pourraient fort bien devenir encore plus fâcheuſes. Il n'en eſt pas de même ici. Le mal eſt certain. La néceſſité du remede eſt preſſante, & ſon application ſerait ſans contredit le plus utile ſervice que l'on puiſſe rendre à l'humanité.

FIN.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Li
University o
Date

a39003 009566885b